HAL open science

L'historien comme chiffonnier...

Vincent Chambarlhac

To cite this version:

Vincent Chambarlhac. L'historien comme chiffonnier.... Histoire. Université de Bourgogne, 2019. tel-03728261

HAL Id: tel-03728261

https://u-bourgogne.hal.science/tel-03728261

Submitted on 20 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'historien comme chiffonnier…

Mémoire de synthèse de l'activité scientifique du candidat

Vincent CHAMBARLHAC

Mémoire de synthèse, habilitation à diriger des recherches, Université de Bourgogne

Soutenance le 4 juillet 2019, Dijon, Université de Bourgogne

Jury : Mme M. Denizot, Mrs M. Consolini, P. Ory, P. Poirrier, B. Tillier, J. Vigreux

La fuite hors du temps

> « Comment se dire ? Le sentiment que j'ai d'impuissance est pénible. Aussi suis-je très fortement tenté de truquer, persuadé d'ailleurs que sans en être conscient je truque, que je bricole mes souvenirs, qu'ils se sont d'eux-mêmes bricolés tandis que je menais ma vie[1]. »

> « J'ai dit dans *Tristes Tropiques* que j'ai l'intelligence néolithique : je ne suis pas quelqu'un qui capitalise, qui fait fructifier son acquis ; plutôt qui se déplace sur une frontière toujours mouvante. Seul compte le travail du moment. Et très rapidement, il s'abolit. Je n'ai pas le goût et ne ressens pas le besoin d'en conserver la trace[2]. »

Deux citations pour cette introduction : Georges Duby, Claude Lévi-Strauss. Toutes deux construisent ce travail, en marquent les frontières, et finalement dessinent le choix du titre. Lui-même n'est qu'emprunt à l'activité diariste d'Hugo Ball[3]. Au seuil de ce mémoire, des lectures d'antan reviennent, scandent une écriture dont l'évidence m'échappe. Les exergues, le titre lui-même, sont là des biais pour tenter d'entrer de plain-pied dans l'exercice. Pourquoi alors cet emprunt à Hugo Ball de *fuite hors du temps*, hors la justesse d'une conversation intime ? Sans doute pour l'oxymore qu'il implique quant à la nature même de ces pages, celle d'un *mémoire de synthèse de l'activité scientifique du candidat*. Il y a dans la logique même de ce mémoire un frottement qui rappelle le mythe de Méduse dont Persée triompha, n'affrontant son regard que par le bouclier poli d'Athéna. Le mémoire est ce bouclier, le regard pétrifiant n'est qu'une simple question, en son temps posée par Michel de Certeau : que fait-on dans la singularité d'une écriture qui est notre rapport à l'histoire et nécessairement notre identité professionnelle[4] ? Cette singularité passe par un lieu social – l'historien comme enseignant-chercheu r- et se déploie selon de multiples *lignes de fuite* qui toutes prennent des temps, souvent discordants, comme objets. Le titre s'impose ainsi. Fuir le temps pour retrouver les temps : ceux de la construction de l'objet, de la recherche ou de l'enseignement, de l'écriture, de l'engagement critique... Tenir comme historien dans l'ellipse d'un lieu où, momentanément, la contemporanéité du propos dit ces temps, les noue. Reprendre *La fuite hors du temps* comme titre est ainsi peu dadaïste, à l'image de ce journal d'Hugo Ball où le Cabaret Voltaire n'occupe que quelques pages. Il se frotte davantage à l'activité diariste, au prix d'une reconstruction *a posteriori* et réflexive – je n'ai pas le goût de la conservation des notes quotidiennes, des

---

[1] Georges Duby, cité par Patrick Boucheron, Georges Duby ou les embarras de la mémoire, in Georges DUBY, *Mes égo-histoires*, Paris, Gallimard, 2015, p. 191.
[2] Claude LEVI-STRAUSS, Didier ERIBON, *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob, 2001 (1988), p. 17.
[3] Hugo BALL, *La fuite hors du temps*, Monaco, Éditions du Rocher, 1993.
[4] Michel DE CERTEAU, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Folio, 2002. Notamment « Productions du lieu », p. 35-145.

brouillons de texte et des correspondances… Un travail réflexif donc, propre à mon âge historiographique, qui est aussi un travail à la verticale de soi[5]. Au seuil ce mémoire, il s'agit de quitter l'habituel surplomb de l'historien pour se saisir avec les règles de la discipline comme objet, avant que de se reterritorialiser comme historien, l'écriture (temporairement) achevée... Il y aurait là, alors, dans cet achèvement une forme momentanée d'incarnation d'une activité scientifique. Cette forme d'incarnation sera métaphoriquement celle du chiffonnier dans les multiples acceptions du terme[6] comme dans son opposition à son *alter ego* benjaminien, le flâneur. J'y reviendrai pour clore ce cours prologue.

L'exercice est ainsi celui « de l'inscription dans le tableau » des historiens. La formule de Patrick Garcia saisit abruptement ce passage à l'écriture du mémoire dans la logique égo-historique, puisque égo-histoire il y a[7]. Elle convoque également Paul Valéry, proche de l'aphorisme : « Qui écrit entre en scène[8] ». Le mot résonne ici des propositions de Michel de Certeau sur l'opération historiographique - savoir d'où l'on parle -, et l'exercice de ce mémoire de synthèse pourrait être celui de « raconter la méthode[9] ». La proposition retentit de la rédaction de l'autre mémoire exigé par l'habilitation à diriger des recherches : une recherche inédite, ici sur les Copiaus de Jacques Copeau. On sait ce dernier chiffonnier de ses archives, les travaillant continuellement d'une pratique du couper / coller où, toujours à l'aune du temps présent, se (re)construit sa stature de metteur en scène, où s'érige Copeau en monument du théâtre. Il entre ainsi en scène, arasant les biffures, les repentirs, d'un parcours devenu une carrière. Il gomme, escamote, réécrit ses archives de soi afin de se monumentaliser. Le mémoire de synthèse constitue la mise en abyme de cette pratique qu'il m'a fallu forcer pour qu'au creux des textes et des rares archives, je puisse questionner l'inscription socio-culturelle d'une troupe au défaut de ce monument. Il y a ainsi du trouble à pratiquer d'une main ce que l'autre, dans le même instant de la composition de l'HDR, déconstruit. Déterritorialisation et mise en abyme, donc, d'une pratique et d'un parcours président à cet exercice singulier d'écriture. Comme bouclier d'Athéna alors, au seuil de cette rédaction entamée le 9 novembre 2016, l'interrogation de se dire « je » en histoire me retient. L'inquiétude n'est pas dans l'affirmation d'une réflexivité propre à l'exercice. Elle gît dans la mise en intrigue, le récit. Comment s'écrire ?

---

[5] Gilles DELEUZE, *L'anti-œdipe*, Paris, Minuit, 1972, p. 162.
[6] Antoine COMPAGNON, *Les chiffonniers de Paris*, Paris, Gallimard, 2017.
[7] Patrick GARCIA, *Les présents de l'historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014.
[8] J'emprunte la formule à Martine Boyer-Weinmann, *Nell' mezzo del camin della mia vita academica… Réflexion sur le récit égohistorique en littérature*, https://crheh.hypotheses.org/528#more-528, consulté le 19 novembre 2016.
[9] Ivan JABLONKA, L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales, Paris, Seuil, 2014, p. 283.

L'horizon d'attente des chapitres qui suivent est là, dans le questionnement de ce lieu d'où l'on parle en historien, qu'il faut quitter pour l'occuper : un lieu vide où, par l'égo-histoire, saisir les histoires d'un historien.

Dire je comme historien…

Dire *je* en historien revient d'abord, sous forme d'une courte enquête dans les livres des bibliothèques fréquentées, à reconnaître une dette : celle par qui, la cinquantaine venue, le Rubicon se franchit et l'on se sait historien. Évidente au seuil de l'écriture, cette subjectivité n'allait pas de soi pour qui se forma, au mitan des années 1980, dans une université de province – à Dijon - au moment où basculait l'équilibre du département d'histoire, davantage ouvert aux vents d'une recherche nationale qu'auparavant. Pierre Lévêque, professeur d'histoire contemporaine, qui guida mes premiers pas d'étudiant, s'en fit le mémorialiste. Il décrivait l'autonomie croissante de la recherche vis-à-vis des logiques seulement régionalistes, et montrait qu'au-delà de la seule section d'histoire médiévale, davantage arrimée par l'ombre de Robert Folz à une recherche plus ample, c'était l'ensemble des recherches du département qui basculait[10], l'Université s'affranchissant de l'étroite scène régionale. Les recrutements à venir et la construction de l'Institut d'Histoire Contemporaine (IHC), puis le Centre Georges Chevrier devenu UMR CNRS l'établiront à la bascule du XXe siècle. La section d'histoire contemporaine fut, sous la houlette de Serge Wolikow, partie prenante des débats sur l'histoire des gauches. Une fois le mur effondré venait le temps du bilan. Je fus étudiant en ce moment – la décennie 1990 –, et mon rapport à l'égo-histoire tient entre autres à cette contiguïté chronologique, celle d'un laboratoire et d'un collectif qui se crée, d'une dynamique qui s'élance. Dans sa biographie de Pierre Nora, François Dosse rappelle en de courtes pages la naissance de l'égo-histoire, genre éditorial avant que d'être pièce d'habilitation[11]. L'écriture de soi de l'historien précède l'exercice académique. Les essais d'égo-histoire paraissent en 1987. J'ai alors vingt ans, et dans la spécialisation de la troisième année de Licence à l'université de Bourgogne, l'histoire médiévale m'attire. Une opportune fonction d'appariteur en bibliothèque universitaire m'offre l'occasion de lire ces essais en diagonale : George Duby, Jacques Le Goff et, quoique dans une moindre mesure, Maurice Agulhon, contribuent à mes premiers bricolages épistémologiques, tant l'enseignement de l'historiographie – hors une courte UE sur les historiens bourguignons – fait alors défaut à la pédagogie de la Licence d'histoire. Ces lectures sont buissonnières, s'inscrivent au défaut d'une formation initiale à l'épistémologie.

[10] Pierre LEVEQUE, *Souvenirs du XXe siècle*, 2 tomes, Paris, L'Harmattan, 2012.
[11] François DOSSE, *Pierre Nora, Homo historicus*, Paris, Perrin, 2011, p. 388-396.

Elles braconnent, bricolent. Au moment de l'écriture de ce mémoire, elles se présentent à nouveau, indiquent une ligne de fuite. Mon « je » de l'historien naît de ce bricolage, participe sans doute d'une pratique assez proche des tactiques minuscules de Richard Hoggart s'affirmant sociologue et historien de soi[12]. Un art de faire qui correspond *mutatis mutandis* au statut de boursier qui était le mien, choisissant l'université plus que les classes préparatoires au sortir d'un baccalauréat obtenu en 1985.

Les essais d'égo-histoire s'offrent depuis ces jours de 1987 comme des ressources épistémiques, amorces d'une approche réflexive, dont l'une des premières traductions est un court article sur le refus de parvenir. Le second que j'écris comme doctorant en histoire contemporaine, en 1999[13]. Il n'est pas encore ~~là~~ question de subjectivité, quoique ce texte initialement prononcé pour un colloque de l'Association de la Cause Freudienne s'y prête, que les discussions qu'il suscite l'imposent. Classiquement, le « je » fait irruption lors de ma position de thèse, le 2 décembre 2000. Elle porte sur Marcel Martinet. Elle débute ainsi : « *Je n'ai pas de goût particulier pour le genre biographique* ». Seize ans plus tard, je n'ai toujours pas le goût de l'(auto)biographie, si réflexive soit-elle. C'est donc en regard de la production historiographique sur cette question de l'égo-histoire que je cherche le ton juste, celui de mon écriture, de la mise en intrigue raisonnée d'un parcours. À l'évidence du propos de Patrick Boucheron, *Faire profession d'historien* (2010) répond l'incertitude de ce statut au fil de mes travaux qui, de 2001 à 2019, reflètent à leur manière cette « forme d'intelligence néolithique », déjà citée en exergue et empruntée à Claude Lévi-Strauss, s'inspirant des chasseurs-cueilleurs. Je la fais d'autant mienne qu'elle résonne d'un article cent fois relu de Carlo Ginzburg, *Traces, Racines d'un paradigme indiciaire*[14] qui, peu ou prou, construit l'essentiel de mon regard d'historien. Ma première lecture de ce texte date de 1986. Suivant cette piste, je peux envisager ce mémoire sous la forme d'une enquête. Ce serait, au plus près de l'égo-histoire, plagier Sylvain Venayre qui, dans *Disparu, Enquête sur Sylvain Venayre* (2012), se livre avec brio à l'exercice. Ce serait reprendre le mémoire inédit d'HDR que Dominique Kalifa construit en questionnant cet objet singulier qu'est l'enquête.

Un temps, la proposition plus ancienne de Gérard Noiriel, *Penser avec, Penser contre, Itinéraire d'un historien* (2003) me tente. Il y a là un parcours intellectuel engagé, et ce jusque dans la fondation du Comité de Vigilance face aux Usages de l'Histoire auquel je participai. De province. Il y a

---

[12] *Richard Hoggart en France*, textes rassemblés par Jean-Claude Passeron, Paris, BPI/ Centre Georges Pompidou, 1999.

[13] Vincent CHAMBARLHAC, « Le refus de parvenir, une logique collective de la soustraction ? *Les Cahiers d'Adiamos,* n° 1, 1999.

[14] Carlo GINZBURG, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », in *Mythes, emblèmes, traces*, Paris, Verdier, 2010 (1986).

là une manière de prendre position qui concilie l'engagement dans la Cité et la pratique de l'histoire scientifique. Position qui est sans doute trop proche, dans le chapitre final, des propositions d'écriture avancées par Pierre Bourdieu dans *Esquisse pour une auto-analyse* (2004). Finalement, le sous-titre m'éloigne de cette proposition d'écriture. La notion d'itinéraire fige un parcours en trajectoire arrêtée au temps suspendu de l'oral devant ses pairs. Elle rationalise ce qui dans une dynamique de recherche fut hasards, possibles ouverts à la curiosité. Elle prétend faire de la marge toujours inquiète des curiosités qui me constituent historien – puisque là est la question – un dessein, une carrière, une œuvre. La marge tient le cahier, selon Michel Foucault, que j'oppose ainsi aux seuls effets de champs de Pierre Bourdieu. L'exercice du mémoire de synthèse réclame que le cahier tienne la marge. Le retournement est périlleux : comment tirer un cahier des marges, d'objets toujours singuliers appréhendés au fil d'articles, de communications ?

Je n'ai donc pas de goût pour l'(auto)biographie. La persistance de ce paradoxe d'une pratique abhorrée pour soutenir une thèse, présenter un mémoire d'habilitation à diriger des recherches, paraît la seule certitude de mon écriture. Elle est le lieu d'où je parle, et dans l'interrogation de ce paradoxe se profile l'évidence d'un accident de parcours, d'un court-circuit. Je suis historien, docteur en histoire contemporaine, faute d'avoir poursuivi un travail de maîtrise en histoire médiévale sur *L'arbre et la forêt dans les récits arthuriens*[15]. Pour construire le fil de ce récit, la tension du passage du médiéviste au contemporanéiste trouve au détour du travail d'Alain Boureau sur Kantorowicz, paru chez Gallimard, dans la collection « L'Un et l'Autre » dirigée par Jean-Bertrand Pontalis, une piste d'écriture. Il y a là du bricolage, du braconnage. Ce sont les « *histoires d'un historien* », soit une manière de déconstruire mon *curriculum vitae*. Le *curriculum vitae*, la liste de mes travaux, constituent ces histoires. La narration qui suit les documente autrement. Il lui fallait sinon un modèle, une représentation mentale contre laquelle faire buter la plume. Ce modèle sera une métaphore – le chiffonnier –, et les verbes qu'ils impliquent : chiner, flâner, chiffonner… Il s'écrit à la première personne du singulier, trouvant dans ce « je » contre le « nous » objectivé de la neutralité axiologique un jeu propice à la réflexivité. Après tout, si l'on considère les textes de mes travaux comme traces, l'enquête n'est qu'une réflexion sur les traces laissées. Elle n'a pas d'autres prétentions que de raconter la méthode, soit *les histoires d'un historien*[16].

---

[15] Vincent CHAMBARLHAC, *L'arbre et la forêt dans les récits arthuriens de langue d'oc et d'oïl*, mémoire de maîtrise d'histoire médiévale sous la direction de Mme le Professeur Nicole Gonthier, Université de Bourgogne, juillet 1992.

[16] Alain BOUREAU, *Histoires d'un historien, Kantorowicz*, Paris, Gallimard, 1990.

Chiffonnier

Pour ordonner, synthétiser, des activités multiples de recherche et d'enseignements depuis la soutenance de ma thèse le 2 décembre 2000, la figure du chiffonnier s'impose progressivement comme métaphore commode à la suite des lectures de Walter Benjamin et d'Antoine Compagnon.

Chiffonnier. Le terme désigne un meuble, une position – celle de la borne –, une pratique ; celle-ci se lie au papier et à la littérature, comme elle symbolise, au mitan du XIXe siècle, une forme d'épistémologie que ravaude Benjamin, l'opposant au flâneur, trouvant dans le chiffonnier un modèle pour la fabrique d'une histoire sociale. Ce sont ces figures enchâssées qui structurent les pages qui suivent. Du meuble, je retiens les tiroirs : soit une même structure et des contenus différents, soit la possibilité d'aborder un parcours d'historien du contemporain *a posteriori* sans que les chemins empruntés ne deviennent itinéraire. Le chiffonnier est là, figure commode de « tiroirs aux lourds bilans[17] » que réclame l'exercice du mémoire de synthèse. Les tiroirs sont contigus mais distincts. Le désordre de leur contenu fait fi de la chronologie. Le tiroir accumule, s'ouvre, et se referme, s'oublie et se ré-explore à nouveau. Il dit contre la logique téléologique du point d'arrivée ce que serait la soutenance de l'habilitation à diriger des recherches : le hasard des objets glanés dans la pratique historique, le braconnage sur des terrains hétérogènes et pourtant, car tout se tient, sans doute mes manières de faire de l'histoire. Ce *faire*, comme une remarque amicale de Philippe Poirrier au détour d'un colloque ~~de~~ consacré au peintre Jules Adler le mentionnait, tient au choix des objets, toujours en lisière des chantiers constitués de la discipline : une encyclopédie socialiste, un chaperon rouge de la Grande Guerre, des dissidences politiques à l'extrême gauche, une troupe de comédiens au village… Le chiffonnier est un *ambulant* au XIXe siècle ; dans sa hotte s'entassent des objets hétéroclites, souvent des chiffons, des rebuts… User de cette métaphore me permet à la fois de revenir sur un parcours où je fus enseignant d'histoire-géographie dans le secondaire et chercheur associé au Centre Georges Chevrier au sortir d'une thèse soutenue en 2000, puis enseignant-chercheur, recruté comme maître de conférences à l'Université de Bourgogne en 2009, au département info-com de l'IUT Dijon/Auxerre. Dans ce mouvement, la dimension du métier d'enseignant colore le choix des objets, la production d'un certain nombre d'articles : l'image de la hotte du chiffonnier convoque le temps et permet d'ordonner ce parcours, d'en rationnaliser après-coup les arêtes, les points saillants, en réinterrogeant – au titre de l'impulsion initiale d'une thèse en histoire contemporaine – les recherches qui ont suivi, tout en les sachant intimement liées également à la pratique de l'enseignement de l'histoire,

[17] BAUDELAIRE, « Spleen », *Les Fleurs du mal*, 1857.

dans le secondaire, et le supérieur, comme dans la réponse aux sollicitations des milieux associatifs ou d'institutions tels que les archives municipales de Beaune ou Dijon, et les musées. C'est sans doute dans cet entrelacs, que s'efforcent de décrire les chapitres qui suivent, que je fais *profession d'historien*[18].

À ce point du chiffonnier, de l'écho de cette figure dans la pratique de l'histoire, Walter Benjamin s'impose. Ce dernier est certes souvent cité par les historiens qui « rarement élaborent leurs propres concepts », et trouvent dans ses propositions matière à « ponctuer leurs récits[19] ». Je ne déroge pas à la règle, bricolant autour des figures gémellaires du flâneur et du chiffonnier qu'analyse Marc Berdet chez Walter Benjamin :

> « L'un est le flâneur, l'autre le chiffonnier. Le second est tout autant détaché du monde commun que le premier, ce monde fait de conventions, d'objets et de symboles utiles, mais il a une logique bien à lui qui manque au premier. Le premier est une figure romantique, ingénue, à la démarche rhapsodique. Le second est une figure démoniaque, un obscur savant, au pas saccadé mais imperturbable. Le flâneur est désordonné, impulsif et ambigu ; le chiffonnier est méthodique, réfléchi et implacable. Le flâneur s'intéresse aux étoiles, aux symboles de souhait, à l'allégorie et aux « rêvoirs » ; le chiffonnier aux rêves brisés qui gisent sur le macadam et non pas dans les étoiles, aux objets qu'il peut y "collectionner" selon un ordre qui subvertit le fétichisme de la valeur d'échange.[20] »

De l'un à l'autre, de l'historien et enseignant à l'enseignant-chercheur en histoire, les chapitres qui suivent reviennent sur mon parcours, se proposent comme l'hypertexte de ce qui fut publié, et constitue l'un des trois volumes de cette habilitation à diriger des recherches. Figures de ma pratique d'historien, ils ont laissé des traces. Suivre celles-ci, parfois au rebours de la chronologie, n'est finalement qu'inventorier une hotte de chiffonnier.

---

[18] Patrick BOUCHERON, *Faire profession d'historien*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2016.

[19] Michelle RIOT SARCEY, « Le livre des passages, un XIXe siècle à redécouvrir. Un siècle de révolutions sans révolution », in « Walter Benjamin, La tradition des vaincus », *Cahiers d'anthropologie sociale,* n° 4, L'Herne, 2008, p. 73.

[20] Marc BERDET, « Chiffonnier contre flâneur. Construction et position de la Passagenarbeit de Walter Benjamin », *Archives de Philosophie,* 2012/3 (Tome 75), p. 425-447.

« Je déballe ma bibliothèque[21] »…

« Je désire non point parler de moi, mais épier le siècle, le bruit et la germination du temps. Ma mémoire est hostile à tout ce qui est personnel. […] Un roturier n'a pas besoin de mémoire – il lui suffit de dire les livres qu'il a lus, et sa biographie est faite. »
Ossip Mandelstham, *Le bruit du temps*.

Reprendre pour ce mémoire de synthèse un parcours de recherche sur dix-huit ans (2000-2018) implique un court retour non sur la thèse elle-même, consacrée à Marcel Martinet (1910-1944), mais à la configuration historiographique où celle-ci s'inscrivait *circa* 2000-2004. Ce retour s'écrit au présent de l'indicatif. Il cerne comment cette conjoncture historiographique pèse peu à peu sur mes orientations de recherche, jusqu'au choix d'un travail plus ample et collectif sur *L'Histoire documentaire du Parti socialiste (1905/2005)* publiée en quatre volumes aux Éditions universitaires de Bourgogne. Faire retour donc. « *User d'un détour pour faire jouer une étrangeté* », celle d'un parcours relu comme itinéraire où les livres lus ont borné une recherche. Paraphrasons plus avant la « Politique du voyage » des *Révoltes logiques*, « *on a préféré ici prolonger un autre itinéraire : celui de cette enquêtrice* (un jeune docteur) *qui repasse comme sociologue* (historien) *sur les chemins de la militante* (ceux militants d'un chercheur associé au Centre Georges Chevrier) : *déchirement toujours vivace, question maintenue, voyage interminable…*[22] » – interminable et immobile car liée aux livres, aux lectures, qui permirent de s'échapper d'une thèse et d'une problématique collective de l'archive et de l'histoire du fait communiste. Déballer sa bibliothèque pour ainsi comprendre comment, partant d'une thèse portant sur une figure d'extrême-gauche, l'un des premiers dissidents du PCF dans l'entre-deux-guerres, poète pacifiste et syndicaliste révolutionnaire, mon choix s'est porté sur cette histoire documentaire, par la question du socialisme à la Belle Époque. La part du contingent est grande dans ce mouvement. Elle tient à la dynamique de l'Institut d'Histoire Contemporaine (IHC) à Dijon, auquel je suis associé comme chercheur, appelé à former l'une des composantes du Centre Georges Chevrier. J'appartiens à la première génération des doctorants de Serge Wolikow, avec Thierry Hohl qui travaille une thèse consacrée aux courants de gauche du Parti socialiste. Je côtoie de frais docteurs comme Jean Vigreux, Philippe Poirrier, Thomas Bouchet… La dynamique de l'IHC est alors collective, attelée à une histoire des gauches où le fait communiste paraît cardinal[23], quoique cette question s'émousse au fil de la première décennie du XXIe siècle, permettant

[21] Walter BENJAMIN, Je déballe ma bibliothèque. Une pratique de la collection, Paris, Rivage poche, 2015.
[22] « Politiques du voyage », *Les révoltes logiques*, n° 14/15, Été 1981, p. 2-3.
[23] Pour un survol de cette activité de 1994 à 2002, *cf.* http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/prodscientifique/TC/sommaires_ancienne_serie.html. Consulté le 28 mars 2017.

toutes les possibilités épistémologiques dans le cadre jusqu'alors contraint d'une histoire politique des gauches. Cadre contraint par son assujettissement à une histoire du fait révolutionnaire, lequel toujours s'étalonne au mouvement communiste, et ce jusqu'à la question du totalitarisme, mais un cadre qui s'assouplit au mitan de 2000 tant l'effacement du paradigme labroussien au profit d'une histoire culturelle, politique et sociale ouvre de nouvelles perspectives, au prix de la centralité perdue de l'histoire ouvrière[24]. Les promesses du colloque tenu à Dijon en 1994 sur l'usage des archives de Moscou, prémisses d'une *histoire en révolution* dans laquelle l'IHC devait trouver toute sa part, s'émoussent au profit d'une réflexion davantage teintée par les humanités numériques naissantes, sur les bases de données, la numérisation de fonds sur l'histoire du communisme[25]. Je côtoie cette direction nouvelle comme chercheur associé, davantage attaché aux questions de l'écriture de l'histoire qu'à la numérisation, l'indexation, la possibilité d'une histoire documentaire du communisme. Au social et au politique de l'histoire scientifique du mouvement ouvrier, l'histoire culturelle apporte alors de nouveaux objets auxquels je ne suis pas indifférent. L'interrogation de l'épistémologie même de cette histoire scientifique, en ses soubassements politiques et militants, me retient, à propos du syndicalisme d'abord[26], du socialisme français ensuite. Cette part du contingent relève également de ma situation de docteur en histoire contemporaine, exerçant son métier de professeur dans un lycée rural du Val-de-Saône, enseignant l'histoire des arts autant que l'histoire-géographie. L'alchimie de ces cours est complexe, mais se résout toujours davantage dans la pratique d'une histoire culturelle au sens large. Si je souscris peu à son manifeste en forme d'inventaire plus que d'horizon épistémologique[27], j'apprécie la bigarrure de ses objets qui, toujours, de mon point de vue, se rapportent peu ou prou au social et au politique. Cette part du contingent participe enfin, sans doute, des problématiques plus larges de la discipline, où être historien qualifie dans l'espace public, sans que cette reconnaissance ne s'attache exactement à une situation professionnelle. C'est au contact du collectif scientifique de l'équipe de l'IHC bientôt rattachée à l'UMR 5605 du Centre Georges Chevrier, comme à celui de la revue *Dissidences*, que j'éprouve ces logiques et me familiarise avec les us mouvants de la recherche, des impératifs conjoints de publication et de valorisation, comme de l'ordinaire de la vie de laboratoire, à hauteur de chercheur associé. La possibilité

---

[24] Antoine PROST, « La centralité perdue de l'histoire ouvrière », in *Autour du Front populaire*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 2006, p. 7-16.

[25] Serge WOLIKOW (dir.), Une histoire en révolution ? Du bon usage des archives de Moscou et d'ailleurs, Dijon, EUD, 1996.

[26] La première journée d'étude que je co-animai comme docteur portait sur l'épistémologie du syndicalisme. *Cf.* Vincent CHAMBARLHAC, Georges UBIALLI, *Épistémologie du syndicalisme, construction disciplinaire de l'objet syndical*, Paris, L'Harmattan, 2005.

[27] Jean-Pierre RIOUX, Jean-François SIRINELLI, *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil « L'Univers historique », 1997.

d'être enseignant-chercheur m'apparaît alors utopique. Elle se réalise huit ans plus tard, au terme d'un parcours qui me fit m'échapper de ma thèse.

Une thèse

Revenir sur la soutenance de ma thèse, le 2 décembre 2000, devant un jury présidé par Jean-Yves Mollier, importe pour situer ce travail. J'en livre ici un court résumé, délesté de ses notes bibliographiques, afin de rendre uniquement compte du mouvement qui déterminait l'écriture de ses 965 pages, annexes comprises. Les lignes qui suivent ont été écrites en 2001 ; les reprendre supposerait gauchir la présentation de thèse, la reconstruire à l'aune de 2019. Ce n'est pas le lieu.

> « L'analyse des réceptions posthumes de l'identité sociale de Marcel Martinet, mort le 18 février 1944, repère des jeux d'échelles contradictoires entre la figure de l'écrivain, pacifiste et prolétarien, et celle du militant syndicaliste-révolutionnaire, pacifiste, communiste puis dissident. Empruntée à l'historiographie de la micro histoire, la problématique de recherche s'appuie sur ces figures de l'écrivain et du militant pour construire la biographie de Marcel Martinet. Elle se découpe en trois temps. La première période concerne les années 1910-1920 : il s'agit de caractériser la genèse du poète, de repérer la matrice de son engagement pacifiste. La seconde partie couvre la période 1917-1923, elle situe la dynamique de l'engagement communiste de Marcel Martinet, premier directeur littéraire de *L'Humanité* communiste. La troisième partie (1923-1944) analyse la position de dissident de Marcel Martinet en tant que pratique littéraire et politique.
>
> Boursier et normalien, Marcel Martinet renonce à un cursus universitaire pour se consacrer à la poésie dès 1910. Collaborateur, à partir de 1911 de la revue fondée par Jean Richard Bloch, *L'Effort libre*, il adhère au Parti socialiste, se familiarise avec le syndicalisme révolutionnaire (notamment à travers la lecture de *La Vie Ouvrière*) par ce biais. Cette politisation est imparfaite. La guerre couronne ce mouvement. Pacifiste de la première heure, Marcel Martinet approfondit son engagement aux côtés de Pierre Monatte et Alfred Rosmer. Il intériorise alors les normes de l'intellectuel syndicaliste révolutionnaire, dont la notion de refus de parvenir empruntée à Albert Thierry. L'appel aux concepts forgés par l'historiographie du premier conflit mondial (culture de guerre et brutalisation notamment) permet de caractériser la construction de son identité militante. Au sein des minorités pacifistes, Marcel Martinet occupe une position carrefour qui consacre sa stature. Membre du noyau de la Vie ouvrière, il collabore régulièrement à l'École de la Fédération, entretient une correspondance serrée avec Romain Rolland. La réception de ses poèmes publiés en Suisse par les éditions Demain appartient au domaine des cultures de guerre et consacre la notoriété littéraire du poète par ce lien avec la lutte pacifiste.
>
> Marcel Martinet appréhende la révolution russe par des problématiques syndicalistes révolutionnaires. Au sein de *La Vie Ouvrière*, il est l'un des premiers à adhérer à la SFIC sur cette base, bien avant Monatte. Comme

directeur littéraire de *L'Humanité*, il se présente comme le passeur de la tradition syndicaliste d'autonomie dans le nouveau parti. L'étude de ses rubriques culturelles dans *L'Humanité* révèle le constant surplomb de la guerre dans sa définition d'un projet révolutionnaire. Ce projet culturel et pédagogique porté par l'une des générations militantes de la SFIC, caractérise celui-ci dans ses liens au passé du mouvement ouvrier français, aux efforts des bolcheviques en URSS. Il s'oppose aux projets antagonistes de militants venus à la SFIC par la SFIO. Outre ce travail militant quotidien dans les pages de *L'Humanité*, Marcel Martinet conçoit son militantisme en tant qu'éducateur. La pièce de théâtre *La Nuit* qu'il consacre à la séquence guerre / révolution relève des thématiques rollandiennes d'un théâtre du peuple. Reprise par Meyerhold en 1923 pour l'anniversaire de l'Armée Rouge, elle consacre l'identification militante du poète en Russie soviétique. Dans la querelle dite littéraire entre Trotski et Staline, Marcel Martinet apparaît comme trotskiste. Le diabète contraint Marcel Martinet à cesser toute activité politique au début de 1924. Sa correspondance dévoile qu'il rompt avec la SFIC au moment de la bolchevisation, demeurant ainsi proche de Pierre Monatte notamment. L'essentiel de son activité militante à partir de 1926 passe par l'écrit. Lecteur aux éditions Rieder, il collabore à *Monde, Europe, Esprit*, aux différentes publications d'Henry Poulaille, notamment. La biographie de Marcel Martinet repère alors les conditions d'une pratique dissidente du communisme dans le champ politique français que signifie notamment sa participation aux débats sur la littérature prolétarienne, à l'Affaire Victor Serge comme à la lutte contre les procès de Moscou. Face à la dynamique du Front Populaire, au pacifisme de la société française, sa silhouette éclaire les conditions de possibilité de réception d'un message dissident pris dans l'affrontement fascisme / antifascisme. Marcel Martinet peine à se situer, puis exister dans le paysage antifasciste. Sa grille de lecture des événements, forgée par analogie avec l'expérience acquise au cours de 14-18 (une culture du refus de la guerre dans l'attente de la révolution) contribue à sa progressive marginalisation. La notion de deuil interminable de la grande guerre rend compte de ce comportement. Elle débouche sur une position attentiste face à l'occupation : la notion d'accommodement explique en partie cette attitude sur le plan littéraire. Le poids de la maladie et des privations complète cette description. Marcel Martinet ne fut ni résistant, ni collaborateur. Ainsi, la singularité de ce parcours biographique dans la gauche révolutionnaire rend compte notamment du poids de 14-18 dans la structure d'un comportement militant, dans la réception d'une œuvre littéraire. »

Soit. Ce texte de 2001 solde un travail de six années. J'en retiens intimement le refus de parvenir, qui métabolise une part de mes freins face aux jeux de l'institution. Des freins sans doute liés à mon rapport initial à l'histoire politique contemporaine. Le choix d'une thèse en histoire contemporaine, son objet, n'a pas alors été de soi. Il s'impose progressivement de 1990 à 1995. Par défaut d'abord. En 1992, une maîtrise en histoire médiévale consacrée à *l'Arbre et la forêt dans les romans arthuriens de langue d'oc et d'oïl (1165-1280)* me dessine sans doute un avenir de médiéviste, d'autant que le mémoire débouche sur une collaboration avec Sophie Cassagnes-Brouquet pour un ouvrage, *L'âge d'or de la forêt* (1995). Philippe Walter pour les

Cahiers d'histoire médiévale le recense comme un parcours « buissonnier » d'anthropologie culturelle[28]. C'eut été ma voie, c'est un palimpseste. Ayant obtenu le CAPES en histoire-géographie en 1991, durant ma période d'objection de conscience à la bibliothèque de la section d'histoire (1990-1992), j'obtiens en 1993, un premier poste en lycée général et technologique à Joinville, au fin fond de la Haute-Marne. Ledit poste achève de me convaincre de reprendre un DEA, dont le diplôme ré-ouvre à l'Université de Bourgogne sous l'intitulé *Ordre et désordre dans les sociétés occidentales, de l'époque médiévale à l'époque contemporaine*. La vie d'étudiant me manque. L'échec d'une vision commune d'un sujet de DEA en histoire médiévale avec le Professeur Saint-Denis me fit rattraper au vol par Serge Wolikow. Professeur d'histoire contemporaine en charge de ce diplôme – il veille alors avec un soin maniaque à débaucher des étudiants pour maintenir à flot le diplôme dont il a la charge. Il sait me convaincre de l'opportunité d'un travail biographique sur Marcel Martinet, poète syndicaliste révolutionnaire de la Grande Guerre, dijonnais de naissance.

Le mémoire soutenu en 1994 porte sur *Marcel Martinet, un parcours politique dans la gauche révolutionnaire (1910-1944)*. Je questionne la stature de poète pacifiste de Marcel Martinet par l'étude de son recueil de poème *Les Temps maudits*. Travaillant le lyrisme contre l'épopée, ces textes conçus pour être lus à haute-voix confortent le for intérieur du poète tout en brisant, par la voix, l'anomie des réseaux pacifistes[29]. *De facto*, mes lectures des romans arthuriens, la place de la poésie dans l'espace des relations sociales construisent ce regard sur *une poétique de l'événement*[30]. La soutenance, un jour de juin 1994, est plus problématique. Serge Wolikow me soutient, tout en attirant mon attention sur la nécessité de poursuivre cette biographie pour contribuer à une histoire sociale des gauches de l'entre-deux-guerres et principalement du fait communiste ; Francis Ronsin également professeur d'histoire contemporaine au département d'histoire, m'oppose une autre lecture, davantage construite par une épistémologie dissidente du fait communiste. Le débat à trois est d'autant plus âpre qu'aux épistémologies différentes s'attachent également des partis pris où la place de l'historien du contemporain dans la Cité se discute. Je saisis au vol l'impression qu'un sujet ne vient pas exactement par hasard, et qu'il y a dans l'opportunité de mon travail sur Marcel Martinet sans doute une part de mon intérêt pour le syndicalisme enseignant dans sa variante syndicaliste révolutionnaire, une part aussi de l'expérience générationnelle des grèves de 1986, du mouvement contre le CIP, comme des topiques refondatrices de la gauche au moment de la première guerre du Golfe auxquelles je

[28] Walter PHILIPPE, « Sophie Cassagnes-Brouquet et Vincent Chambarlhac, *L'âge d'or de la forêt*, Rodez, Ed. du Rouergue, 1995 », in *Cahiers de civilisation médiévale*, 40e année (n° 159), juillet-septembre 1997, p. 275-276.

[30] Predrag MATVEJEVIC, P*our une poétique de l'événement* (préface de J.-M. Palmier), Paris, Union générale d'éditions, 1979.

participai comme simple militant, et objecteur de conscience. Sans doute Marcel Martinet est-il à équidistance de ces lectures, car dissident du fait communiste, empreint d'une culture syndicaliste révolutionnaire dont le travail de Jacques Julliard sur Fernand Pelloutier dessine les linéaments[31]. Pour autant, c'est par *La nuit des prolétaires* de Jacques Rancière[32] que j'appréhende le lien des poèmes au politique, l'activité du publiciste, sa pensée du totalitarisme dans *Esprit*, et son pacifisme révolutionnaire. Le sous-titre de l'ouvrage (*archives du rêve ouvrier*) me retient. Il implique une lecture des archives contre la raison raisonnante des centres qui les conservent, et des services de police, ou de l'appareil inquisitorial du PCF et ses dissidences trotskistes. Mon regard sur le sujet se construit ainsi, rétif à une saisie du parcours de Marcel Martinet dans la seule orbite de l'historiographie communiste. Écrire sur un dissident suppose la fréquentation des marges, appelle une écriture du dehors qui trouble l'ordre du discours historiographique, tant ce parcours implique des possibles toujours forclos[33]. Plus tard, la lecture des *Révoltes logiques,* la revue que Jacques Rancière anime de 1974 à 1981, conforte ces prémices. Une phrase hante l'écriture de la thèse et des articles qui suivent la soutenance, en constitue l'incipit implicite tout en expliquant sans doute la position qui est sans doute toujours mienne face à l'histoire sociale des gauches. Elle porte sur *Le Mouvement social* et l'histoire qu'il porte au moment de son centième numéro, en 1977 :

> « L'article atteste qu'une partie du social a été vue. L'étudiant est allé faire (ailleurs) un voyage (organisé par le professeur) dont il remet le paysage vu, le voyage terminé, un compte rendu. (...). L'impensé d'un objet, les frontières d'une discipline, les échelons d'un cursus ferment le cercle de cette histoire[34]. »

L'archive, parce qu'indexée avant même d'être consultée, est mise en ordre (en récit ?) du matériau de l'historien. Échapper à ce chiasme suppose pour moi de lire avant de situer les mots de l'archive dans un horizon qui leur est étranger, car extérieur à l'assignation et aux discours d'ordre que sont l'indexation et la conservation. Sous forme de palimpseste donc, l'apport de l'anthropologie culturelle du moyen-âge joue dans ce regard. Le médiéviste que je pensais être trouve dans le travail sur la poésie et son rapport au politique un écart pour se tenir à distance des historiographies antagonistes des gauches en France. Plus exactement, je découvre que ces débats demeurent vifs quand précisément aux feux de l'après 1989, ces questions semblent s'estomper dans l'espace public où triomphe momentanément la thèse

---

[31] Jacques JULLIARD, *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe*, Paris, Seuil. 1971.
[32] Jacques RANCIERE, La nuit des prolétaires, archives du rêve ouvrier, Paris, Fayard, 1981.
[33] Laurent MATTIUSSI, « Philosophie des marges littéraires : l'écriture du dehors », in P. Forest, M. Szkilnik. *Théorie des marges littéraires*, Cécile Defaut, p. 2, 2005. <hal-00946784>
[34] Collectif *Révoltes logiques*, « Deux ou trois choses que l'historien social ne veut pas savoir », *Le Mouvement social*, n° 100, juillet-septembre 1977.

d'une *fin de l'histoire*. Je garde de cette expérience balbutiante l'idée qu'il n'est d'autres voies pour s'emparer d'un sujet d'histoire contemporaine que la forme de *l'estrangement*, comme court-circuit métaphorique des approches balisées[35]. *« L'estrangement comme méthode implique ainsi l'acceptation de cette condition paradoxale qui consiste à s'estranger par rapport à ses mœurs académiques, à son objet d'étude et à sa discipline* », écrit Sandro Landi à propos de Carlo Ginzburg[36], dont la lecture m'accompagne depuis. Par nécessité, compte-tenu d'une maîtrise en histoire médiévale, j'essaie d'adopter ce procédé. Par bravade, je me suis donc inscrit en thèse sur le même sujet, souhaitant construire Marcel Martinet en lieu pour questionner ces épistémologies antagonistes du mouvement ouvrier. J'attaque la thèse sous ces auspices. Au seuil de cinq ans de travail sur la biographie de Marcel Martinet, c'est la biographie de Saint-Louis par Jacques Le Goff qui a sans aucun doute construit le jeu de champs et de contrechamps par lesquels j'appréhende mon sujet[37]. Le travail sur les textes, les archives et les regards toujours divergents que les sources proposent sur un même objet fondent ma méthode, que la lecture du livre d'Arsenio Frugoni sur Arnaud de Brescia achève de constituer[38]. L'hérésie médiévale pour se saisir d'une dissidence politique du XXe siècle : le détour ne pèche guère par originalité. Son sens réside dans le refus d'une logique combinatoire au profit du heurt des récits, des archives, des effets de contre-champ. J'aurais aimé conclure, comme Arsenio Frugoni à propos d'Arnaud de Brescia, sur le récit d'une expérience – celle de Marcel Martinet – plus que sur un parcours biographique, soit la signification historique d'un moment. Jacques Le Goff, préfaçant l'ouvrage d'Arsenio Frugoni, a cette formule sur le passage d'une biographie à une histoire sociale et culturelle d'une mentalité politique :

> « Arnaud ne peut se comprendre que comme l'expérience singulière d'un « arnaldisme », saisi comme configuration historique de la croyance chrétienne[39]. »

Las, partant de Marcel Martinet, épouser cette problématique pour le syndicalisme révolutionnaire de la Belle Époque face aux défis du court XXe siècle ne permet pas de conclure à un « martinetisme » comme il est un « arnaldisme »… L'histoire contemporaine, par la multitude des sources qu'elle offre, ne m'autorisait pas exactement ~~de~~ à saisir cette

---

[35] Stéphane VAN DAMME, « *À distance* de Carlo Ginzburg, une mise à l'épreuve des méthodes de l'histoire culturelle », *Les Dossiers du Grihl* [En ligne], Les dossiers de Stéphane Van Damme, Historiographie et méthodologie, mis en ligne le 28 juin 2007, consulté le 24 mars 2018. URL : http://journals.openedition.org/dossiersgrihl/702

[36] Sandro LANDI, « Avant-propos », in « L'estrangement, retour sur un thème de Carlo Ginzburg », *Revue interdisciplinaire d'Humanités*, École doctorale Humanité, Bordeaux-Montaigne, Hors-série, 2013, *www.u-bordeaux-montaigne.fr/_resources/.../HS1 CarloGinzburgV02.pdf?download*

[37] Jacques LE GOFF, *Saint Louis*. Paris. Gallimard, 1996, p. 13-32 notamment.

[38] Arsenio FRUGONI, *Arnaud de Brescia dans les sources du XIIe siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

[39] Jacques Le Goff, préfaçant l'ouvrage d'Arsnio Frugoni sur Arnaud de Brescia, in Arsenio FRUGONI, *Arnaud de Brescia dans les sources du XIIe siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. XVII.

configuration historique singulière sous le signe d'une expérience sociale[40]. La dimension d'une mémoire sociale convient davantage, jusqu'à l'anomie qui caractérise le pacifisme et l'antifascisme de Martinet et ses quelques pairs durant la Seconde Guerre mondiale[41]. Je me trouve confronté aux récits de l'histoire des gauches avec lesquels il me faut travailler, tant ils pèsent sur les dispositifs d'archives et sur les récits des acteurs.

D'aucuns virent pourtant dans cette disposition une forme de pied de nez inconscient à l'histoire contemporaine pratiquée autour de la décennie 1990. Jean-Yves Mollier, qui préside mon jury de thèse, me conjure de « tuer mes maîtres » lors de la soutenance… Mes lectures ont simplement construit ma recherche, bien avant que je ne traque Marcel Martinet dans les fonds d'archives, de la préfecture de police à la BNF, des journaux militants aux romans et poèmes qu'ils composent. Si hétéroclites soient-elles, ou à tout le moins étrangères au monde de l'histoire contemporaine, ces lectures fondent mon approche d'un sujet qui offre l'avantage, par la biographie, de parcourir l'historiographie des gauches en France dans l'entre-deux-guerres. Il s'agit là d'un effet contingent au statut de professeur d'histoire-géographie et d'histoire des arts. Enseignant en milieu rural, quand le web 2.0 n'a pas encore modifié les conditions d'accès aux sources, les lectures permettent au jour le jour de construire l'objet de ma thèse. Elles précèdent somme toute la recherche archivistique, réservée aux périodes de vacances scolaires. Elles sont systématiquement buissonnières, formule sans doute oxymorique, mais qui dit la marche de mon travail, celui d'une appréhension de l'histoire contemporaine du politique au fil d'une écriture, sans souci véritable de se situer au sein d'une « école historiographique ».

Car, précisément, c'est de cela qu'il s'agit.

Se situer

L'exercice d'égo-histoire, inventé par Pierre Nora, administré par le décret du 23 novembre 1988 implique de se saisir soi-même avec ses propres outils d'historiens. Enquêtant sur sa disparition pour mieux subvertir le genre, Sylvain Venayre note l'asymétrie de la proposition : la production d'écrits égo-historiques n'a pas suscité de renouvellement méthodologique critique, la situation de l'historien face à son propre parcours génère une logique historiographique propice à l'enracinement dans une tradition, une école historique[42]. La pente

---

[40] Cette même logique anime mon mémoire inédit sur les Copiaus et la décentralisation théâtrale.

[41] Je condenserai cette lecture en 2008, revenant sur ma thèse. *Cf.* Vincent CHAMBARLHAC, « 1914-193... Une mémoire brisée ? Entre marginalisation et fidélité, le combat des pacifistes de la Grande Guerre dans les années 30 », *Aden, Paul Nizan et les années Trente, revue du GIEN*, n° 7, octobre 2008, p. 37-58.

[42] Sylvain VENAYRE, *Disparu ! Enquête sur Sylvain Venayre*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 85-119.

est forte pour une saisie de soi au titre de l'histoire sociale, ouvrant la voie aux alternatives soit héroïque d'une profession d'historien contre l'ordinaire social de la reproduction, ou à l'assentiment du moule et la conformité aux modèles dominants. L'autobiographie qu'est l'exercice d'égo-histoire trouve là son aporie. Je n'échappe pas à ce chiasme, et dans l'enquête sur soi que l'habilitation à diriger des recherches implique, je choisis une voie traversière, dictée par le surplomb de 2019 : celui d'une déconstruction du parcours de recherche entamé après la thèse peu ou prou consacré à l'histoire des gauches au XXe siècle. La dimension rétrospective se nourrit peu des articles publiés et davantage d'autres copeaux de l'activité d'historien : les comptes rendus, les recensions. Littérature grise de la pratique historique, ils bornent une réflexion, la jalonnent jusqu'à l'un de ses premiers points d'explicitation, un court propos sur les volumes de *l'Histoire des gauches* issu d'une communication au séminaire du Master 2 recherche en histoire contemporaine de l'université de Bourgogne, prononcée le 17 octobre 2010[43]. Il est, pour moi, l'occasion de préciser – enfin – ma position dans le champ de l'histoire politique pratiquée au sein du Centre Georges Chevrier, que je viens d'intégrer en tant que maître de conférences d'histoire contemporaine fraîchement élu.

L'objet de cette communication est historiographique. Je postule l'hypothèse d'une nouvelle configuration épistémologique marquée par la « digestion » du XXe siècle en terme d'historiographie politique : soit la prise en compte, dans le champ de l'histoire des gauches, de l'historicité de l'historiographie communiste qui forma longtemps l'étalon des recherches dans ce champ, et ayant comme corollaire la réévaluation d'autres historiographies. L'invisibilisation du mouvement ouvrier au profit du pluriel « gauches » dans la littérature historique me semble un indice significatif[44]. Cette proposition survient comme conclusion d'une réflexion amorcée dès 2002. Elle paraît dans la revue *Dissidences*, animée par un collectif de chercheurs et consacrée à l'histoire de l'extrême-gauche, du mouvement ouvrier. Je collabore à la revue depuis 2002. L'une des qualités du collectif tient à la profusion de compte-rendu d'ouvrages sur ces questions, et aux interrogations épistémologiques qu'ils supposent. Il s'agit pour nous de situer scientifiquement une histoire en train de s'écrire, dont les marges sont toujours propices, dans les mémoires et les essais produits, aux propos militants comme à la posture d'intellectuel critique, à laquelle je préfère la modestie des propositions d'Olivier Dumoulin sur l'historien dans la Cité[45]. Je suis alors un jeune docteur, chercheur associé d'une équipe (l'Institut d'Histoire Contemporaine) et d'un laboratoire (le Centre Georges Chevrier)

---

[43] Vincent CHAMBARLHAC, « L'histoire des gauches en France, essai sur une nomenclature », Revue électronique, *Dissidences*, 2011, p. 8-12 <halshs-00911510>.
[44] *Ibidem*.
[45] Olivier DUMOULIN, Le rôle social de l'historien. De la chaire au prétoire, Paris, Albin Michel, 2003.

toujours prompt depuis la décennie 1990 et la controverse avortée entre *Le Siècle des communistes* et *Le Passé d'une illusion* à intervenir dans l'espace public sur cette question lancinante du mouvement ouvrier, du mouvement social et de son bilan au XXe siècle. Cette question constitue l'un des enjeux d'un séminaire, que je co-anime en 2003 avec Thierry Hohl, consacré à l'écriture et aux objets du mouvement ouvrier. La proposition de *Dissidences* me convient, tant elle est l'expression d'un écart face aux travaux du laboratoire toujours façonnés par l'historiographie du fait communiste. Confusément, l'élection présidentielle de 2002 et la brève résurgence d'un antifascisme de masse, comme la recomposition des gauches sur l'horizon toujours repoussée d'une refondation bouscule mon appréhension du politique, lui cherchant d'autres lieux, d'autres pratiques. Le statut d'historien, comme invite à une relecture du XXe siècle me convient. Dans ce contexte, la posture épistémologique est sans doute mélancolique au sens où l'entend Enzo Traverso[46], marquée par la configuration du bilan du court XXe siècle. Elle a le mérite de m'arrimer à une certitude : l'histoire est un métier, dont les pratiques ordinaires façonnent un regard, invitent à l'écriture pour donner corps à la consultation positiviste des archives, comme à la reprise des réflexions sur l'opération historiographique. C'est pourtant le présent de l'écriture – et non le présentisme de l'historien – qui la définit au plus près comme pratique d'analyse, récit, comme habitus d'une profession. D'une certaine manière, en ces années-là, je suis enfin contemporanéiste, quittant la posture du dandy médiéviste s'invitant dans le champ de l'histoire du XXe siècle.

Cette évolution – uniquement saisie dans cet après-coup qu'est l'exercice égo-historique – coïncide avec ma lecture des travaux de Bertrand Müller sur le compte-rendu, à partir de sa thèse sur Lucien Febvre, de son article programmatique pour *Genèses*[47]. La dimension du lecteur et du critique, déjà prégnante dans la manière dont je concevais ma thèse, trouve dans les propositions de l'historien une dimension pratique. L'exercice du compte-rendu m'apparaît simultanément comme une pratique de la profession d'historien et comme un objet, investi de savoir-faire significatifs qui positionnent l'auteur dans un champ, dont l'historicité peut *a posteriori* constituer l'horizon d'une recherche. Je fais alors mienne la proposition de Bertrand Müller, « *cette écriture seconde que constitue le compte rendu a pour double tâche d'activer le rapport qu'entretient le texte initial avec son dehors social et scientifique, et de dire ce qu'elle ne dit pas : ses conditions de possibilité*[48]. » Il y a là la possibilité d'un pas d'écart face à la dynamique endogène de l'IHC très largement empreinte des débats de la décennie précédente sur le fait communiste, toujours

[46] Enzo TRAVERSO, *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée (XIXe-XXIe siècle),* Paris, La Découverte, 2016.
[47] Bertrand MÜLLER, *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque des histoires », 2003 et Bertrand MÜLLER, « Critique bibliographique et construction disciplinaire : l'invention d'un savoir-faire », *Genèses*, 14, 1994, p. 105-123.
[48] Bertrand MÜLLER, Lucien Febvre, lecteur et critique, *op. cit.*, 2003, p. 13.

plus engagée dans une entreprise documentaire de numérisation d'archives, prélude aux humanités numériques. Les livres, leur recension, me semblent un lieu idoine pour accompagner ce mouvement et nourrir les analyses sur les gauches au XXe siècle, au-delà de la fascination quasi positiviste de l'accumulation sans fin des archives. Tout du moins est-ce ainsi qu'alors je raisonne, avant que l'après-coup de cette réflexion de 2010 sur l'histoire des gauches n'indique qu'en réalité, chemin faisant, au gré des recensions et des articles, je creuse un écart face au grand récit marxiste qui structure alors, autour du mouvement communiste, l'histoire des gauches françaises, Peu à peu, je m'intéresse à ce parti à distance de l'archive constituée qu'est historiquement la SFIO[49].

Reprenons le fil.

Pour *Dissidences*, et d'autres revues dont les *Cahiers d'histoire* et *Recherche Socialiste*, mes nombreuses recensions d'alors[50] contribuent à construire et affiner le regard que je porte sur l'histoire des gauches[51] quand, simultanément, sans doute par jeu alors, je travaille sur l'écriture du *Mouvement socialiste* autour de 1899[52]. L'occasion m'en est donnée par un colloque, *Les siècles de socialismes*, organisé à Dijon du 27 au 29 novembre 2003. Cheville ouvrière de cette programmation avec Jean Vigreux et Thierry Hohl, sous la houlette de Serge Wolikow, je l'entends comme le pendant d'entreprise heuristique du *Siècle des communismes*. Si ce ne fut pas exactement le cas, l'exercice autour de l'écriture du *Mouvement socialiste* me permet un pas de deux face au champ embrassé par ma thèse. Ce pas est d'abord l'appréhension confuse d'un écart face à l'historiographie du communisme, dont la dynamique semble s'enliser dans ses problématiques heuristiques, sinon dans sa collecte documentaire depuis l'ouverture des archives de Moscou. Laird Boswell, en 2005, synthétise cette sensation diffuse par un article à l'écho retentissant quoique interrogatif, *L'historiographie du communisme est-elle dans une impasse ?* « *Les documents en eux-mêmes ne font pas une révolution* », indique-t-il à propos de la révolution documentaire opérée par l'ouverture des archives de Moscou[53]. Souscrire à cette hypothèse implique pour moi un écart, dans le champ de l'histoire des gauches, avec le fait communiste au profit de l'historiographie du socialisme français.

---

[49] Vincent CHAMBARLHAC, « Le parti et ses archives. À distance de l'archive socialiste », in François Audigier, David Colon et Frédéric Fogacci (dir.), *Les partis politiques. Nouveaux regards*, Bruxelles, Peter Lang, 2012.

[50] Environ une cinquantaine, entre 2004 et 2008.

[51] Je consacrai une longue recension à l'ouvrage de Romain Ducoulombier, issu de son DEA, publié par la Fondation Jean Jaurès, dont je comprends, après-coup, qu'elle était aussi une manière de prendre congé de l'horizon du syndicalisme révolutionnaire qui accompagnait mon travail de doctorat.

[52] Vincent CHAMBARLHAC, « Le Mouvement socialiste, l'écriture d'un mouvement en 1899 », in *Rouge et rose, deux siècles de socialisme européen*, Dijon, EUD, 2007. <hal-01626612>

[53] Laird BOSWELL, « L'historiographie du communisme français est-elle dans une impasse ? », *Revue française de science politique* 2005/5 (Vol. 55), p. 925.

Ce pas de côté sur l'histoire du socialisme naît d'une réflexion sur les conditions de son écriture, de son éditorialisation, prenant comme lieu la Belle Époque de la SFIO en regard du XXe siècle. Un texte de 2005, *SHS versus socialisme ? Les écritures intellectuelles du socialisme français de la Belle Époque*, initialement paru dans *Recherche Socialiste*[54] constitue l'une des premières formalisations de cette recherche en cours. En soi, cette incursion dans les terres de l'histoire du socialisme au terme d'une thèse davantage arrimée à la question du fait communiste et de ses dissidences, ne pèche guère par son originalité. Elle est pourtant la possibilité d'affirmer une grille de lecture forgée par l'histoire culturelle des intellectuels, distincte de l'usage de l'histoire culturelle de la Grande Guerre dans laquelle j'avais puisée pour ma thèse. Celle-ci, à mes yeux, tenait trop en hors-champ l'histoire du politique. Dans le champ de l'historiographie du socialisme français, cette pratique de l'histoire culturelle a une préhistoire, née de la mutation de la Société d'Études Jaurésiennes (SEJ) au tournant de 1959 sous la férule de Madeleine Rebérioux. Elle invente une histoire culturelle du socialisme français à partir de la figure de Jaurès. Il s'agit peu de revendiquer ici une filiation, de m'inscrire dans une tradition. Ce que je découvre par la fréquentation des écrits de la SEJ et de Madeleine Rebérioux, tient davantage à la manière dont une épistémologie scientifique du socialisme français s'invente peu à peu dans les années 1960, autour du *Bulletin de la SEJ* comme du *Mouvement social*[55]. Si je suis venu à l'histoire du socialisme par l'étude des revues comme du syndicalisme révolutionnaire, Jaurès fait écran à la vitalité du socialisme français de la Belle Époque comme à la question de son imprégnation marxiste. Symbole de l'unité socialiste depuis le congrès de Toulouse (1908), l'abord par son biais de la SFIO arase à mes yeux les contradictions, les bigarrures comme les lignes de fuite de la SFIO et son emprise sur la société française. Jaurès comme écran donc. La formule accompagne une grande part de mes textes sur le socialisme français. Elle dit autant la possibilité d'une histoire de la SFIO réfractée par le monument qu'est Jaurès pour la SEJ, dont l'illusion biographique qui colore toutes ces approches : ainsi, du colloque *Jaurès et les intellectuels* qui fonde une branche de l'histoire culturelle tout en rétrécissant son horizon au socialisme normalien, marquant la distance avec l'entreprise contemporaine de l'intellectuel organique qu'est le guesdisme[56]. Les arrêtes étaient ici politiques, avant que d'être heuristiques. Elles sont encore vives du côté de la SEJ, de la revue *Mil neuf cent*, qui incarnent des pôles de l'historiographie du socialisme. Par affinités amicales, l'Office Universitaire de Recherche sur le Socialisme (OURS) me convient davantage.

---

[54] https://hal-univ-bourgogne.archives-ouvertes.fr/hal-01626631/document.

[55] *Cf.* la préface à Madeleine REBERIOUX, *Parcours engagés dans la France contemporaine*, Paris, Belin, 1999.

[56] Vincent CHAMBARLHAC, « SHS versus socialisme ? Les écritures intellectuelles du socialisme français de la Belle Époque », *Recherche socialiste* [L'OURS. Hors-série Recherche socialiste], Office universitaire de recherche socialiste, 2005. <hal-01626631>

En définitive, ce pas d'écart face à l'histoire pratiquée lors de l'écriture de ma thèse relève davantage de l'intégration à un champ de recherche distinct des études sur le communisme, comme d'une histoire sociale du mouvement ouvrier qui perd alors sa centralité selon les mots d'Antoine Prost[57]. Dans cette configuration, l'OURS et sa bibliothèque m'accueillent, et m'immergent dans le monde des brochures, des écritures militantes, puis scientifiques, du socialisme français. Frédéric Cépède, fin connaisseur de la SFIO et maître des lieux, m'offre, au moment où le Centre Georges Chevrier s'engage résolument pour la section des chercheurs en histoire contemporaine, dans les voies d'une révolution documentaire à l'horizon numérique, un lieu pour travailler l'épistémologie d'une historiographie naguère dominée par le fait communiste. Une part de la littérature grise (journaux, brochures, tracts, notes de conférence…) se prête aisément à ce jeu. *In fine*, j'aborde ce champ, comme naguère mon travail sur Marcel Martinet, par l'épistémologie, afin de construire et polir ensuite les facettes d'un nouvel objet de recherche, distinct de la thèse et des pièges *a posteriori* de l'illusion biographique dans l'appréhension du champ politique.

Déballer ma bibliothèque.

Cette démarche au surplomb systématiquement épistémologique prend comme corollaire l'usage incessant des livres, des publications, des articles et des mémoires d'historiens, comme des brochures ou des tracts glanés çà et là. Je déballe systématiquement ma bibliothèque, au classement indécis, mouvant, toujours précaire, fluctuant au rythme de l'écriture. « La collection de livres se voue à être collection pour un livre à venir[58]. » Il y a là peu de l'esprit d'un collectionneur, et davantage de celui du chiffonnier cher à Walter Benjamin, quoique selon ce dernier, « *l'existence du collectionneur* (i.e. du chiffonnier) *est-elle réglée par une tension dialectique entre les pôles de l'ordre et du désordre*[59] ». Déballer *indéfiniment*, plus que classer : ma bibliothèque constitue en quelque sorte, sinon une méthode de travail, l'une des modalités pratiques du métier d'historien tel que je l'envisage. Soit une histoire au titre de l'actualité des lectures, avant l'écriture. La proposition résonne des lectures de Benjamin sur l'histoire scientifique contre le positivisme. La pratique de l'histoire n'est pas que constat, remémoration. Elle modifie ce qu'elle a constaté[60]. La figure du chiffonnier s'impose ainsi comme métaphore

[57] Antoine PROST, « La centralité perdue de l'histoire ouvrière », in *Autour du Front populaire*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 2006, p. 7-16.
[58] Jacques RANCIERE, *Les noms de l'histoire*, Paris, Seuil, 1992, p. 177. Cette collection est largement hétérogène amalgamant aux livres (histoire, sciences humaines et sociales, littérature…) la littérature grise des mémoires universitaires et des brochures, des tracts, ainsi que la consultation des portails Cairn et Persée.
[59] Walter BENJAMIN, Je déballe ma bibliothèque, Une pratique de la collection, Paris, Rivage poche, 2015, p. 42.
[60] Marc BERDET, Le chiffonnier de Paris, Walter Benjamin et les fantasmagories, Paris, Vrin, 2015, p. 170.

puisque la bibliothèque n'est plus là que l'accumulation d'objets d'études possibles, accumulation hétéroclite, bigarrée, dont l'efficace, parfois au regard d'un compte-rendu, souvent à l'occasion d'un article, permet de faire un retour sur un point, et de relire – et d'écrire – à nouveaux frais à partir de travaux précédents, s'intéressant à ce que les questions du présent font aux lectures successives du passé. La littérature, les récits, ont leur part dans ce travail. Sa clé de voûte tient à l'écriture, tant l'histoire est un « récit vrai » constamment réécrit, dont les notes de bas de page et l'historiographie réflexive qu'elles supposent forment comme l'exact contrepoint du ton de l'historien, de ses manies et ses modèles d'écriture. Travaillant une biographie de Kantorowicz, Alain Boureau distingue deux types d'historien :

> « On peut distinguer deux types d'historien : l'"archéologue" qui découvre de nouvelles sources sur le passé et le "narrateur" qui combine autrement les sources disponibles. Le narrateur s'installe en un point du passé où tout est déjà là : les événements ont eu lieu, le commentaire, surabondant a déjà été écrit, modifié, nuancé. Le narrateur s'assoit, cependant, et, gourmand de surprises, déclare : "Ce n'est point ainsi que les choses se sont passées. Je vais vous raconter"[61]. »

Je me reconnais dans le second.

Si celui-ci suppose un goût de l'écriture, comme le premier un goût de l'archive, c'est une pratique. Elle nourrit également ma situation de chercheur associé et d'enseignant du secondaire, appelé à intervenir dans les stages de formation permanente sur l'histoire du communisme, le concept de totalitarisme, l'antifascisme… Compte-rendu et lectures s'entremêlent pour nourrir ces interventions bientôt publiées sur les sites académiques, nourrissant les documents d'accompagnement des programmes de lycée[62]. Cette activité, contigüe aux travaux de recherche, fonde dans l'académie de Bourgogne mon statut d'historien (du contemporain). L'appellation est floue, mêlant le chercheur à l'enseignant, sans que les deux ne s'accolent toutefois comme enseignant-chercheur – je le serai en 2009. Faire alors profession d'historien, c'est d'abord se revendiquer d'une approche et des règles de la discipline historique dans l'espace public avant, qu'ensuite, la réussite à un concours de Maître de conférences, après la litanie des classements, ne certifie un statut d'enseignant-chercheur. Ma situation, avant 2009, correspond à l'ordinaire de jeunes docteurs en histoire, confrontés aux tracasseries de l'Éducation nationale quant aux nécessités d'organiser des journées d'étude, de participer à des colloques afin de poursuivre une dynamique de recherche. Simultanément, l'enseignement de l'histoire, comme de l'histoire des arts, accentue la pente du chiffonnier de

---

[61] Alain BOUREAU, *Histoires d'un historien, Kantorowicz*, Paris, Gallimard, 1990, p. 16-17.

[62] *Cf.* par exemple, Vincent CHAMBARLHAC. « La République, une nouvelle culture politique ? », IHC / UMR CNRS 5605. Stage à l'IUFM 11-12 décembre 2003. *histoire-geographie.ac-dijon.fr/Former/Stages/ModRep/ModRepChamb.doc.* Consulté le 29 juin 2018.

la bibliothèque, et accompagne le choix d'une histoire culturelle et sociale du politique, qui colore mes cours de lycée, comme les vacations qu'on me confie au département d'histoire de l'Université de Bourgogne et à l'IUT de Dijon où je frotte mes lectures à l'histoire matérielle du livre. La bibliothèque n'est jamais loin.

Chemin faisant, dans ces années tournantes, et malgré des sollicitations diverses, ou sans doute grâce à celles-ci, je m'échappe de la thèse, du regard sur le champ politique du premier XXe siècle qu'elle façonnait. Mon *curriculum vitae* porte la marque de ce parcours, mêlant aux considérations pédagogiques sur la transmission des acquis de l'histoire scientifique dans l'enceinte des programmes de lycée une dynamique de recherche plus personnelle sur l'écriture du socialisme français. Se conjuguent alors deux modes d'être à l'histoire scientifique : celui d'une réflexion sur l'écriture du politique – l'histoire est un récit scientifique – et un engagement dans l'espace public comme enseignant d'histoire et chercheur. Les deux chapitres à venir relatent ces moments. L'écriture est celle d'un chiffonnier. Les apparitions dans l'espace public sont autres, marquées par le retour des historiens à partir de 2005 dans les débats sur la décolonisation et sur l'enseignement de l'histoire.

Les écritures du politique.

> « Lorsque les historiens disent que la principale caractéristique de leur métier c'est "le travail sur les archives", ils en donnent une justification qui ne correspond pas à leurs activités réelles. Nous avons là un bel exemple de l'écart qui sépare la pratique et les discours sur la pratique[63]. »

Un paradoxe ouvre ce chapitre. J'écris ma thèse aux temps balbutiants de l'ADSL. L'ordinateur se démocratise. Il n'est, pour une pratique de l'histoire étrangère au quantitativisme en déshérence, qu'une machine à écrire. Celle-ci récapitule certes l'ensemble des polices d'écriture depuis l'invention de l'imprimerie par le biais des traitements de texte, permet artisanalement à l'écrivant de se rêver éditeur, mais elle n'ouvre que sur l'échange de mails. La thèse soutenue, mes activités de chercheur se confrontent au tournant numérique, à l'irruption du Web 2.0, qui façonnent silencieusement le métier d'historien[64]. Les possibilités ouvertes par la numérisation, l'accession en ligne aux textes notamment *via* Gallica, modifient le rapport aux sources. Il est à la fois plus immédiat et plus fragmentaire, dans l'instant de leur consultation, re-documentant l'archive tout en faussant sa sérialité. Cette révolution silencieuse est technique. Elle bouscule pourtant la pratique du métier, interrogeant tout autant le goût de l'archive qui définit canoniquement l'historien que les modalités d'écriture de l'histoire, et invitant à s'interroger sur cette dernière. Elle surgit durant la première décennie 2000, dans le sillage d'un diagnostic partagé autour d'une « crise de l'histoire » où s'intriquent la question des archives (les sources de l'histoire) et celle de l'écriture du savoir historique (l'interrogation du récit)[65]. Il faut écrire autrement quand l'archive, la presse, sont immédiatement disponibles et simultanément toujours plus fragmentées.

Cette révolution promet, pour l'histoire des gauches au XXe siècle, notamment dans le rapport au fait communiste, de forcer le verrou de la rareté des archives, d'autant qu'alors, les archives dites de Moscou enfin rapatriées, commencent à être explorées, soupesées. En regard du bilan du court XXe siècle comme de la concurrence des mémoires, les « archives de Moscou » constituent comme un appel d'air pour la fabrication d'une histoire des gauches comparable à celles sur les droites de René Rémond et Jean-François Sirinelli[66]. Les propositions de Sophie Coeuré en 2006, revenant sur cette « mémoire spoliée » des archives de Moscou et ses lectures dans la décennie 1990, autorisent à penser l'archive comme l'indexation en tant qu'opérations pratiques, parfois politiques. L'archive, et les possibilités offertes par sa numérisation, comme

---

[63] Gérard NOIRIEL, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Folio, 2005, p. 13.

[64] Nicolas DELALANDE, Julien VINCENT, « Portrait de l'historien-ne en cyborg », *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 2011/5 (n° 58-4bis), p. 5-29.

[65] Gérard NOIRIEL, Sur la « crise » de l'histoire, *op. cit.*

[66] Jean-Jacques BECKER, Gilles CANDAR (dir.), *Histoire des gauches* (2 tomes), Paris, La Découverte, 2004.

ses dangers, sont au cœur d'une part des réflexions des historiens du contemporain, opérant là une « révolution documentaire[67] », participant selon l'expression de Sophie Coeuré au « temps de la vérification » des hypothèses naguère posées. Nul renversement épistémologique n'accompagne pourtant cette « révolution documentaire ». L'écriture de l'histoire par le biais de cette révolution demeure un impensé.

À Dijon cette révolution prend la forme d'un portail numérique, portée par la balbutiante Maison des Sciences de l'Homme, avec le Centre Georges Chevrier en appui. La proposition se situe dans la continuité des réflexions du colloque dijonnais de 1994 sur le « bon usage des archives de Moscou » auquel je participai comme étudiant[68], tout en supposant une inflexion profonde au profit d'une recollection de l'ensemble des archives sur le mouvement ouvrier, estompant sans doute le rapport critique au document collecté et numérisé. Il y a, comme postulat implicite dans l'équipe dijonnaise, l'idée que cette « révolution documentaire » débouche sur une percée historiographique, afin d'infirmer le constat posé par Laird Boswell d'une historiographie du communisme coincée dans une impasse[69]. Par la question de l'archive communiste à l'Université de Bourgogne s'engage l'ensemble d'une réflexion où l'historiographie des gauches est secondaire. Le projet d'un portail, Pandor[70], subsume cette dynamique où, comme chercheur associé, je peine – faute de temps – à trouver mes marques. Pandor vise notamment à la numérisation des archives du communisme, des brochures du mouvement ouvrier dont la Bibliothèque marxiste de la Ville de Paris, bientôt fermée[71], fournit un massif considérable. Comme chercheur associé, je suis ce dernier projet[72]. L'heure est aux réflexions sur l'indexation, la numérisation – malheureusement en fichiers jpeg et sans océrisation pour une bonne part de ces brochures alors. L'heure est à la technique nouvelle, aux promesses des humanités numériques, à l'illusoire horizon d'une écriture d'un article

---

[67] Vincent CHAMBARLHAC, « Sophie Cœuré, La mémoire spoliée. Les archives des Français, butin de guerre nazi, puis soviétique », in Historiographie & archivistique. Écriture et méthodes de l'histoire à l'aune de la mise en archives, sous la direction de Philippe Poirrier et Julie Lauvernier, Territoires contemporains, nouvelle série - 2 - mis en ligne le 12 janvier 2011, URL : http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/publications/historiographie/CR_V_Chambarlhac.

[68] Serge WOLIKOW (dir.), Une histoire en révolution ? Du bon usage des archives de Moscou et d'ailleurs, Dijon, EUD, 1996.

[69] Jean VIGREUX, « 1990-2010 : archives et écriture(s) de l'histoire du PCF », in Historiographie & archivistique. Écriture et méthodes de l'histoire à l'aune de la mise en archives, *op. cit.*

[70] https://pandor.u-bourgogne.fr/

[71] Jean-Numa DUCANGE, Pierre BOICHU, *Une singulière histoire d'archives socialistes du Parti communiste français,* Bobigny, Conseil général de Seine Saint Denis, 2013, p. 7-10 ; Catherine Bensadek (Archives du PCF), Danielle Oppetit (Inspection générale des bibliothèques) : « Le fonds de la Bibliothèque marxiste de Paris », dans Un siècle de communisme : des recherches à l'épreuve des archives (journées d'étude des 4 et 5 octobre 2007), site du Centre Georges Chevrier, document sonore, consulté le 27 juin 2015.

[72] Vincent CHAMBARLHAC, « Que faire de la littérature d'action ? À propos de la numérisation d'un corpus », *Fabula / Les colloques*, « Les éphémères, un patrimoine à construire », URL : http://www.fabula.org/colloques/document2906.php, consulté le 31 juillet 2018.

seulement nourri des ressources à venir dudit portail. Cet horizon s'accompagne d'une réflexion sur la brochure, la littérature grise des militants, gage d'une identité politique. Sans doute par l'effet de la thèse – Marcel Martinet est un publiciste syndicaliste révolutionnaire comme un poète –, je suis plus sensible à ce type de sources. L'imprimé me semble dans le champ des gauches, la promesse d'une histoire éditoriale du mouvement ouvrier qui, face à l'historiographie du communisme toujours plus engagée à Dijon dans l'examen au regard des Internationales, des processus décisionnels, marque un écart, rapproche d'une culture militante. Dans cet horizon, les bibliothèques ouvrières – comme le Musée du soir au mitan du Front populaire –, la pratique des planches à livres, construisent un savoir politique au ras des acteurs, et participent *in fine* des soubassements d'une historiographie scientifique des dissidences. Contre l'archive et pour l'imprimé, il me semble pouvoir trouver dans cette source relativement en déshérence un lieu pour se saisir du travail des gauches dans un champ démocratique marqué par la profonde alphabétisation de la société française. Au rasoir d'Ockham de l'examen des processus décisionnels dans l'examen des gauches des années Trente, du tournant antifasciste de 1934 naguère analysé en socio-linguistique par Denis Peschanski[73], je préfère la marge du lecteur militant, l'obscur travail des propagandistes innervant le tissu sociopolitique, le braconnage permanent des représentations du politique. Le petit monde – entrevu lors de ma thèse – des revues, des feuilles socialisantes de la Belle Epoque, comme des librairies, m'interpelle, et finalement, sans qu'alors j'en sois exactement conscient, participe de mes recherches. Ces « poussiéreuses librairies » ou revues sont bien « la madeleine d'un gauchisme disparu[74]». Il y a là un écart qu'alors je n'articule pas dans mes recherches avec l'élan collectif du laboratoire. À distance de l'archive numérisée, l'imprimé sous cette même forme me retient. Il est politique, littéraire, éphémère. Il articule un rapport au monde social bien plus ample que la simple propagande.

La posture n'est pas mélancolique. Elle trahit un mode d'être alors à la pratique de l'histoire, soit un lieu d'où l'on écrit. L'histoire du mouvement ouvrier, entraperçue par la biographie d'un dissident, poète et publiciste, s'est réfractée par les livres, brochures, libelles et articles. La consultation des archives constituées, comme ~~à~~ celles de la Préfecture de Police ou le fonds Martinet à la BnF, ne fait que confirmer des intuitions nées de la lecture serrée de ces imprimés. Les possibilités offertes par le Web 2.0 de numérisation de ces *corpus* me conviennent. Elles permettent l'opportunité virtuelle d'une forme de chiffonnage au sein de cette littérature grise. Elles semblent offrir les possibilités combinées d'une étude des formes de l'imprimé tant

[73] Denis PESCHANSKI, Et pourtant ils tournent : vocabulaire et stratégie du PCF, 1934-1936, Paris, Klienksieck, 1988.

[74] Daniel LINDENBERG, *Choses vues. Une éducation politique autour de 68,* Paris, Bartillat, 2008, p. 50.

quantitative que numérique dans l'horizon d'une histoire culturelle des gauches. Chemin faisant, cette manière de faire s'éloigne des préoccupations et des canons de l'aventure collective de la numérisation au sein de la MSH de Dijon. Le pari heuristique est alors à l'écriture d'une histoire documentaire du communisme par l'accumulation numérique d'archives[75]. J'entends ce projet d'une histoire documentaire autrement, de manière sans doute plus proche du braconnage épistémologique de Michel de Certeau, dans l'horizon même d'une interrogation sur la place de l'historien dans l'écriture de cette histoire documentaire, dans l'agencement des sources au-delà de la seule composition d'un *corpus*, si ample soit-il. En outre, dans l'instant de la publication des sources, l'écriture me semble non un biais, mais l'angle même par quoi, dans le cadre d'une société alphabétisée, l'oral propagandiste se conserve par la brochure, l'éloquence se lit plus qu'elle ne s'entend. Sinon, comment comprendre ces brochures reprenant les discours des tribuns : oral congelé ou dispositif matériel d'une acculturation militante que l'on peine à forcer sinon par le recours comparatif aux travaux de Roger Chartier sur le livre, la lecture, sinon par les propositions d'Anne-Marie Thiesse sur le roman du quotidien ? L'interrogation se situe d'ailleurs dans le prolongement d'une journée d'étude de 2000 sur la propagande organisée par l'IHC à laquelle j'assistai[76]. Dans la foulée de mes premiers essais sur l'écriture du mouvement socialiste, je chine et trouve dans ce massif trop peu arpenté de la littérature grise socialiste des formes éditoriales où tester ces pistes d'analyse. Deux dimensions de mon activité de chercheur associé s'entrelacent. L'une participe de l'aventure collective autour des réflexions sur la *Grande Edition Marx Engels* (GEME). Il s'agit, en compagnie de Jean-Numa Ducange de réfléchir sur l'éditorialisation des textes de Marx dans le mouvement socialiste de la Belle Époque. Aux échanges techniques sur la nécessité des balises, des marques d'indexation nécessaires dans l'opération de numérisation[77], correspond l'interrogation du « marxisme introuvable » et pourtant présent de la SFIO à la Belle Époque, comme ses lectures postérieures ensuite par la « Deuxième gauche »[78]. La seconde dimension, plus singulière, arpente les terrains de l'imprimé de la propagande socialiste, dans ses formes, ses jeux historiographiques. Elle construit peu à peu une réflexion sur l'écriture même du socialisme français et de son histoire, qui trouve un premier

[75] http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/manifestations/04_05/05_04_29suite.html.
[76] Thomas BOUCHET, Maurice CARREZ (dir.), « Le verbe et l'exemple. Colporteurs et propagandistes en Europe de la Révolution française à nos jours », Dijon, EUD, 2000, Cahiers de l'IHC, n° 5.
[77] *Cf.* Grande Edition Marx- Engels, https://pandor.u-bourgogne.fr/pages/fonds.html.
[78] Je synthétise ces réflexions, nées d'un séminaire le 28 mai 2008 (http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/manifestations/07_08/08_05_28.html), dans Vincent CHAMBARLHAC, « L'orthodoxie marxiste de la SFIO : à propos d'une fausse évidence (1905-1914) », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 114 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 01 août 2018, URL : http://journals.openedition.org/chrhc/2215

aboutissement dans le projet collectif d'une *Histoire documentaire du Parti socialiste* portée par les Éditions Universitaires de Dijon (EUD).

Jeux d'imprimés, « l'entreprise socialiste »...

Sait-on exactement comment l'on construit *a priori* un objet de recherche ? Sans doute par le choix – inconscient – de l'imprimé autant que de l'archive. Si l'extension du domaine de cette dernière semble, par les biais multiples de la numérisation et de la patrimonialisation, infinie, l'imprimé –qu'il soit livre ou partie du continent des éphémères[79] – constitue un autre massif, tout aussi conséquent. Chez les historiens, « il n'est pas d'usage (…) de considérer qu'une bibliothèque compose en elle-même une « archive » de l'édition et / ou de la lecture[80] ». Une archive du politique suis-je tenté d'ajouter, fort de l'ample massif des brochures propagandistes. Si l'historien est inséparable de son goût de l'archive, la question de l'imprimé, par le biais des réflexions sur la numérisation des brochures de la Bibliothèque marxiste, modifie inévitablement cette appréhension canonique de la profession. Il y a là un pas qu'alors je ne mesure pas dans ma pratique de l'histoire où la bibliothèque, par l'extension que les humanités numériques fournissent, font du livre, de la brochure et des éphémères une source. L'effet paradoxal de la virtualité numérique tient alors à l'attention portée aux dispositifs matériels, éditoriaux, de ces sources. La brochure n'est plus le réservoir commode de citations pour éclairer une ligne, une position, politiques. C'est un objet, fabriqué, conçu dans l'horizon militant de ses usages et réceptions. Elle n'est plus là un simple indice, propre à conforter des hypothèses forgées par la consultation des fonds d'archives. Elle est en soi un objet d'investigation, l'effet immédiat et prolongé d'une situation de communication politique. Son emploi, ses réemplois, appellent des contextualisations fines pour retrouver le fil du politique. En septembre 2002, l'opportunité d'une participation au colloque sur les « autres lieux du politique », donne lieu à quelques réflexions balbutiantes sur l'imprimé, une première formalisation[81]. Dans le même mouvement, je choisis pour le séminaire qu'organise le Centre Georges Chevrier sur le mouvement ouvrier de travailler la question de la propagande socialiste par le biais des formes éditoriales, m'intéressant à *L'Encyclopédie socialiste* d'Adéodat Compère-Morel et Jean Lorris, puis aux brochures et livres de ce dernier.

---

[79] Philippe NIETO, « Cataloguer les éphémères. Quelques pistes de réflexion », *Fabula / Les colloques*, « Les éphémères, un patrimoine à construire », URL : http://www.fabula.org/colloques/document2896.php, page consultée le 04 août 2018.

[80] Yann POTIN, « L'historien en ses archives », in Christophe Granger (dir.), *A quoi pensent les historiens ? Faire de l'histoire au XXIe siècle,* Paris, Autrement, 2013, p. 102.

[81] Vincent CHAMBARLHAC, « Le politique implicite, éléments de topographie », in *Les autres lieux du politique*, Benoît Caritey et Serge Wolikow (dir.), *Territoires contemporains*, nouvelle série - 1 - mis en ligne le 26 juin 2008, URL : http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/publications/autreslieux/V_Chambarlhac.htm

Ces recherches se décalent de la problématique générale d'une grande part des contemporanéistes dijonnais qui, autour de Serge Wolikow, travaillent sur le mouvement syndical ou politique à partir du fait communiste sur le court XXe siècle. L'écart tient peu au jeu des frères ennemis que sont le socialisme et le communisme. L'historiographie du premier s'inféode au second sur cette période, hors le travail conceptuellement politique de l'invention des deux cultures (politiques) par la deuxième gauche socialiste dans une configuration où l'histoire socialiste, son éditorialisation aux feux des lendemains de Mai 68 et le contexte politique de 1977, s'imbriquent étroitement[82]. Si au sein de l'équipe du Centre Georges Chevrier, le socialisme français comme champ de recherche permet aux chercheurs associés que nous sommes avec Thierry Hohl, une autonomie plus grande dans l'élaboration de nos problématiques sur le socialisme, l'écart tient davantage aux manières d'entrevoir et concevoir l'objet même de la recherche. M'emparant de *L'Encyclopédie socialiste* dont seule Madeleine Rebérioux fit l'analyse, j'opte au rebours de celle-ci qui la lut comme une tentative d'hégémonie guesdiste, pour une approche fondée sur la forme, le but, et l'idée même d'une science que serait le socialisme pour ses concepteurs – dont *L'Encyclopédie* formerait la clé de voûte et le fil d'Ariane dans le dédale des brochures socialistes[83]. Si l'analyse s'inscrit dans le travail du Centre Georges Chevrier sur la propagande politique, et plus exactement socialiste ici, elle s'intéresse à l'écrit plus qu'à l'oral. Elle vise à comprendre comment *L'Encyclopédie* est une forme complexe à la fois somme sur le socialisme de l'époque, guide dans le labyrinthe des brochures, et produit éditorial de la maison Quillet à l'intention d'une autodidaxie militante dans le droit fil du siècle encyclopédique finissant qu'est le XIXe en 1911. L'article, relu par Bertrand Müller alors étroitement associé aux réflexions du Centre Georges Chevrier sur les archives de la recherche, paraît dans *Genèses*[84]. Il conforte mes réflexions sur une histoire éditoriale du socialisme français qui combine à l'examen de la littérature grise, prise comme objet matériel et artefact politique visant à l'acculturation militante, son poids dans l'histoire sociale et culturelle du socialisme français comme son apport à l'historiographie militante puis scientifique de la SFIO. Ce projet n'est possible que par la consultation d'une partie des fonds de la Bibliothèque marxiste, échantillonnés pour la numérisation, et surtout par la fréquentation accrue de l'Office Universitaire de Recherches Socialistes (OURS). Celui-ci rassemble, par la volonté de Guy Mollet, les brochures de la SFIO comme une part de son historiographie. Il en est la mémoire

---

[82] Vincent CHAMBARLHAC, « La "deuxième gauche" et l'histoire. Un usage, une ressource, un procès », *La Revue socialiste* (Les socialistes, l'histoire et la mémoire), n° 55, juillet 2014, p. 95-103.

[83] Madeleine REBERIOUX, « Guesdisme et culture politique : recherches sur l'*Encyclopédie socialiste* de Compère-Morel », *Mélanges d'histoire sociale offerts à Jean Maitron*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1976, p. 211-227.

[84] Vincent CHAMBARLHAC, « *L'Encyclopédie socialiste*, une forme singulière pour une cause politique ? », *Genèses*, 2004/4 (n° 57), p. 4-22. DOI : 10.3917/gen.057.0004, URL : https://www.cairn.info/revue-geneses-2004-4-page-4.htm

au défaut d'archives dont le parti jamais ne se soucia exactement. Selon la formule de Frédéric Cépède, la SFIO a « le goût de l'histoire et le dégoût du secret[85] ». Ses archives sont publiques, souvent publiées à usage des militants, rassemblées dans les volumes des congrès et les publications de l'histoire du parti. En regard du mouvement communiste, cette publicité de l'archive place l'imprimé au cœur de la réflexion sur l'histoire de la SFIO.

Ces recherches sur l'imprimé socialiste comme forme propagandiste suivent deux directions, l'une alimentant l'autre. La première, dans la foulée de l'article sur *L'Encyclopédie socialiste*, traque dans le choix de formes éditoriales, la manière dont la SFIO « entreprend » la société française à la Belle Époque ou durant l'entre-deux-guerres. La proposition se nourrit d'une réflexion collective et amicale en marge de la vie de laboratoire. Ma thèse s'est écrite en parallèle de celle de Thierry Hohl, également doctorant à l'IHC, sur les courants de gauche de la SFIO[86]. Nos discussions alimentent nos problématiques sur le socialisme français, Maxime Dury, maître de conférences en sciences politiques à l'Université de Bourgogne, nous rejoint *circa* 2004. À trois – mais bientôt Jérôme Malois travaillant sur l'antifascisme des années Trente s'y associe –, nous murissons le projet vague d'une histoire de la SFIO dégondée de l'unique tropisme du pouvoir qui colore alors les synthèses sur le socialisme français[87]. À quelques encablures du centenaire de la SFIO, cette réflexion débouche sur un projet éditorial tôt adopté par les Éditions Universitaires de Dijon. À quatre, par touches successives, nous élaborons la notion « d'entreprise socialiste », notamment formalisée dans le prologue collectif du premier tome de cette histoire documentaire[88].

> « Entreprise socialiste : il s'agit pour nous (i.e. auteurs de *l'Histoire documentaire du Parti socialiste*) d'un mouvement à double détente du parti envers le prolétariat dont il conçoit d'être le seul représentant, et la société française au sein de laquelle son action se déploie dans l'horizon d'une France socialiste "qui fait vivre le rêve de la nation unifiée dans le socialisme"[89] ».

La propagande est l'une des clés de ce dispositif dont la dynamique construit l'histoire de la SFIO. *L'Encyclopédie socialiste*, comme forme, est l'un des premiers lieux pour observer cette

---

[85] Frédéric CEPEDE, « Archives socialistes : quoi de neuf ? », in François Audigier, David Colon et François Fogacci, (dir.), *Les partis politiques, nouveaux regards. Une contribution au renouvellement de l'histoire politique*, Peter Lang, 2012, p. 386.

[86] Thierry HOHL, L'identité politique des tendances et courants de gauche de la SFIO du congrès de Tours aux débuts de la IVe République. Étude d'une pratique, Thèse de doctorat sous la direction de Serge Wolikow, Université de Bourgogne, Dijon, 2001.

[87] Vincent CHAMBARLHAC, Maxime DURY, Jérôme MALOIS et Thierry HOHL, « Les romans de l'unité », in *Histoire documentaire du Parti socialiste*, tome 1(L'entreprise socialiste), Dijon, EUD, 2005, p. 13-17.

[88] Maxime Dury a le premier nommé la notion autour de laquelle nous tournions. *Cf.* « L'entreprise socialiste », in Vincent Chambarlhac, Maxime Dury, Jérôme Malois et Thierry Hohl, *Histoire documentaire du Parti socialiste (T. 1. 1905-1920)*, *op. cit.*, p. 11-13.

[89] *Ibidem*, p. 115.

entreprise. Il agrège, sous le joug d'une « science de l'organisation » que serait le socialisme selon la formule de Jean Longuet, des modèles d'analyse issus de l'histoire politique d'alors, des réflexions sur la monographie, des lectures sociologiques, économiques. Plus qu'un pur objet propagandiste entièrement conçu dans l'orbe du socialisme scientifique, il déploie au fil de ses tomes, un art d'être à l'horizon de la *France socialiste*, tout en se coulant dans le moule encyclopédique de la maison Quillet, structure éditoriale adaptée au marché de cette époque. *L'Encyclopédie* est et est plus qu'un simple artefact politique. Chemin faisant, je m'attarde sur Jean Lorris, directeur-propagandiste de *L'Encyclopédie*, découvre son rôle au sein de la SFIO, et notamment une publication de 1913, *Petit Pierre sera socialiste (PPSS)*. J'émets l'hypothèse d'un moment éditorial de la SFIO (1908-1913) où le parti puise dans la matrice scolaire des modèles par quoi, à l'image de la républicanisation par l'École de la société française dans les deux dernières décennies du XIXe siècle, entreprendre la société française. *PPSS* a la forme d'un livre de prix, jusqu'à sa couverture rouge, et la composition d'un manuel à l'image du *Tour de France par deux enfants*, tout en reprenant ce qui, à l'origine, devait être une suite de brochures présentant le socialisme français du village à l'international. Le matériau est riche, prolixe. Il offre de nombreuses pistes d'analyses courant du rôle de l'image, de la matrice scolaire, au statut du locuteur et du langage dans ce travail propagandiste. Chiffonnier, j'accumule peu à peu autour des propositions de Jean Lorris dispersées et invisibles dans la littérature grise des brochures, les matériaux d'une histoire à venir d'un propagandiste de la SFIO. Il s'agit là peu d'écrire à nouveau une biographie, mais davantage d'utiliser les productions auxquelles il est associé~~es~~ – ou qu'ils signent – pour saisir, par éclats, le rôle de ces formes brèves que sont les brochures, les articles, dans l'horizon d'une culture écrite et militante propre à l'entreprise socialiste[90].

En parallèle, des notes accumulées au fil des lectures des histoires militantes de la SFIO convoquent un autre horizon de recherche, une seconde direction davantage épistémologique. Alexandre Zévaès, Léon Osmin[91], Hubert Bourgin, Édouard Dolléans, mais aussi Alfred Rosmer, Maurice Dommanget notamment, puis Georges Lefranc, militant planiste avant que d'être historien du socialisme français, constituent autant de points sur lesquels s'appuyer pour tenter de débrouiller le politique de l'historiographie du mouvement ouvrier avant son âge scientifique par la fondation de l'Institut Français d'Histoire Sociale (IFHS) puis sa revue *Le*

[90] Ce travail est toujours en cours. Sa dernière formalisation est : Vincent CHAMBARLHAC, « Ce n'est pas l'auteur qui parle », in Laurence Giavarini (dir.), *Pouvoir des formes, écriture des normes*, Dijon, EUD, 2017. Et Vincent CHAMBARLHAC, « L'honneur du banc d'infamie. Les procès du Piou Piou de l'Yonne », in *« Plutôt l'insurrection que la guerre ! », « L'antimilitarisme dans l'Yonne à la veille de la Grande Guerre »*, Colloque Adiamos 89, Auxerre, Adiamos 89 / Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne, 2005 et Vincent CHAMBARLHAC, *Histoire d'un livre. Petit Pierre sera socialiste*, http://institut.fsu.fr/IMG/pdf/Petit_Pierre_sera_socialiste.pdf, juin 2010.

[91] Léon OSMIN, *Figures de jadis*, Paris, Édition « Nouveau Prométhée », 1934.

Mouvement social. Au sein de cette nébuleuse, trois moments attirent mon attention. La Belle Époque, déjà arpentée par mes réflexions antérieures ; les années Trente autour de la mémoire du pacifisme de la Grande Guerre, puis de l'histoire du Front populaire par Georges Lefranc ; les années 70 et la relecture d'une histoire ouvrière aux feux des vies ultérieures de Mai 68. Ce qui me retient dans ces lectures glanées au fil des brochures et des bibliothèques militantes, participe de l'interrogation de Marc Angenot sur les grands récits militants[92]. Marquant un pas d'écart face à une analyse entée sur l'idéologie et le fait linguistique dans la propagande socialiste, je questionne donc l'écriture de l'histoire du mouvement ouvrier par ses intellectuels organiques, mémorialistes militants parfois mués en historien. Le cas de Georges Lefranc précise ma démarche. Militant planiste qui ne crut pas au Front populaire, collaborateur durant la Seconde Guerre mondiale, il devient l'un des historiens de la SFIO après l'amnistie de 1951. Il est l'un des premiers, de manière contigüe au plaidoyer de René Rémond pour une histoire de la fin de la IIIe République en 1957[93], à écrire l'histoire d'une séquence – le Front populaire – dont il fut un acteur et un vaincu. Il construit ses sources, use parmi les premiers des archives orales, puisant dans le capital de ses ressources militantes d'antan. L'essentiel des témoignages qu'il excipe sur Juin 36 provient de la nébuleuse planiste. Le sous-titre même de l'ouvrage, *Juin 36, l'explosion sociale du Front populaire*, est d'ailleurs un emprunt à Julien Romier, fustigeant cette période dans les pages du *Figaro*. Travaillant la construction de sa position historiographique, j'aboutis finalement à l'étude de son ouvrage pour la collection « Archives »[94]. Mon propos pouvait sonner comme une déconstruction d'un segment de l'historiographie ouvrière, ou à tout le moins s'entendre comme une lecture pessimiste en forme d'échec sur ces tentatives des décennies 1950 et 1960 préludant à une histoire scientifique du mouvement ouvrier[95]. Il n'en est rien. Ce qui me questionne participe de l'interrogation des pratiques d'écriture, qu'un propos liminaire de Georges Lefranc condense :

> « J'ai vécu les événements ; j'ai essayé d'infléchir les faits avant d'en écrire l'histoire, trente ou quarante ans plus tard. Bien que le témoin se soit astreint ici à toutes les règles de la méthode historique, il ne peut affirmer qu'il n'est pas resté enfermé dans une vision égocentrique. Il a été guetté par le danger qui menace habituellement les auteurs de mémoires, par le double risque de

---

[92] Marc ANGENOT, dans Les grands récits militants des XIXe et XXe siècles. Religions de l'humanité et sciences de l'histoire, Paris, L'Harmattan, 2000.

[93] René REMOND, « Plaidoyer pour une histoire délaissée. La fin de la IIIe République », *Revue française de sciences politiques,* Volume VII, n° 2, 1957, p. 253-271.

[94] Vincent CHAMBARLHAC, « Georges Lefranc ou la construction d'une position historiographique », *Recherche socialiste*, n° 37, mars 2007 et juin 36 ; et « L'écriture de "l'explosion sociale" de 1936 », in Vincent Flauraud, Nathalie Ponsard, *Histoire et mémoire des mouvements syndicaux au XXe siècle. Enjeux et héritages,* Clamecy, L'Arbre Bleu, 2013, p. 71-86.

[95] *Cf.* Xavier VIGNA, « L'Histoire d'un échec : Édouard Dolléans et l'Institut Français d'Histoire Sociale (1949-1960) », in Vincent Flauraud, Nathalie Ponsard, *Histoire et mémoire des mouvements syndicaux au XXe siècle. Enjeux et héritages, op. cit.*, p. 53-70.

> présenter une histoire complaisante des choses en ce qui le concerne et de se laisser glisser à un réquisitoire contre ceux qui ont, à un moment, gêné ou contrarié son action. À mes lecteurs de dire si j'ai évité ces deux périls. Il était loyal de les avertir[96]. »

Dans l'écart le récit de ce qui fut vécu en militant devient celui d'un historien. J'emprunte à la sociologie bourdieusienne la notion de capital militant[97] pour entendre la manière dont Georges Lefranc endosse la profession d'historien, quand d'autres se cantonnent à la fonction de mémorialiste positiviste, toujours engagés politiquement comme Alfred Rosmer, historien du pacifisme ouvrier de la Grande Guerre au mitan des années Trente. Georges Lefranc, dans les années 1960, s'inscrit dans un mouvement plus ample où l'histoire du socialisme français cesse d'être uniquement militante. Le renouveau de la Société d'études jaurésiennes autour de Madeleine Rebérioux ou la publication par Daniel Ligou – que j'eu comme professeur à l'Université de Bourgogne – d'une *Histoire du socialisme français* en 1962 aux PUF, participent d'un même élan. De ces lectures, je retiens que la publication des sources est à la fois un préalable et en soi une interprétation du politique et de son écriture dans le jeu d'une histoire qui ne se sait pas encore *immédiate* ou *du temps présent*, et qui pourtant se réfère à l'archive orale, compte dans ses rangs des militants de jadis aujourd'hui historiens. René Mouriaux évoque, à propos de ces articles et de l'introduction du tome 2 de *L'Histoire documentaire du Parti socialiste*[98], un « moment Lefranc » pour se saisir de la manière dont celui-ci construit une part de l'historiographie du Front populaire[99].

Somme toute, ces incursions ~~sur~~ dans l'épistémologie comme dans l'historiographie du mouvement socialiste français participent d'une sourde interrogation sur les modalités d'écriture du politique dans l'instant propagandiste des formes brèves de l'imprimé, comme dans la pédagogie d'une histoire à l'usage des militants, avant que cette littérature grise ne nourrisse, comme source, l'affirmation d'une histoire scientifique du mouvement ouvrier. Chemin faisant, les attentes d'une « révolution documentaire » s'estompent au profit du questionnement des horizons d'attente successifs qui scandent ces politiques d'écriture, les informent. L'écriture du socialisme dans ses dimensions politiques et historiques comme activité m'intéresse. Je la conçois comme un processus de communication qui participe, toujours sous la forme du fragment, de la construction / déconstruction du récit socialiste. Le contexte de la première décennie du XXIe siècle pèse sans doute ici. Ces travaux prennent

---

[96] Georges LEFRANC, *Essais sur les problèmes socialiste et syndicaux*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1970, p. 8.
[97] Frédérique MATONTI, Franck POUPEAU. « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 155, n° 5, 2004, p. 4-11.
[98] Vincent CHAMBARLHAC et *alii, Histoire documentaire du Parti socialiste*, tome 2 (La maison socialiste), Dijon, EUD, 2005.
[99] Daniel GRASON, René MOURIAUX, Patrick POCHET, *Éclats du Front populaire*, Paris, Syllepses, 2006, p. 11.

place dans une séquence ouverte par l'échec de Lionel Jospin à l'élection présidentielle de 2002, poursuivie ensuite par la triangulation successive des politiques de droite comme de gauche pour couper l'herbe sous le pied de l'adversaire politique du moment. L'heure est grise pour l'historien quand, dans l'espace public, les codes se brouillent, que la figure panthéonique du socialisme français qu'est Jaurès est tirée en 2007 à hue et à dia[100]. Plus qu'un engagement dans la mêlée du politique, ce moment m'interpelle en regard du siècle écoulé. Il m'interpelle d'autant plus qu'une part des historiens proches du Parti socialiste lient explicitement histoire et politique, comme Vincent Duclert en 2009 revenant sur l'échec des socialistes en 2007, pour qui la première est *« la continuation de la politique lorsque celle-ci n'est plus possible. La politique est la continuation de l'histoire lorsque celle-ci est impossible [101]»*. Il y a là la marque de l'essai. Il y a là – et de nombreux articles dans l'espace public ont auparavant jalonné cette voie –, une forme finalement d'occultation de la forme partisane que fut la SFIO puis le PS, au profit d'une position morale, celle d'une conscience, où la « deuxième gauche », face au bilan du communisme subsumant le marxisme des militants socialistes, se pare d'une virginité étrangère aux jeux partisans et aux équilibres internes du pouvoir au sein du Parti socialiste. Dans cette configuration étirée de 2002 à 2009-2012, l'histoire de la SFIO s'abîme au seul profit d'une lecture historique comprimée par le tropisme du pouvoir et la relation au bilan du communisme, à l'économie de marché. Nous avons saisi l'opportunité offerte par le centenaire du Parti socialiste pour donner à voir une histoire documentaire autre, dégondée du seul œil du pouvoir [tu l'as déjà dit plus haut, avec les mêmes termes], attachée à une histoire sociale et culturelle du socialisme français. Un court commentaire des deux premiers tomes (sur quatre) paru aux EUD de cette aventure éditoriale circonscrit notre propos :

> « Bien des interprétations déjà ont été données du socialisme ; ce travail n'en retient, n'en rejette ni n'en rajoute aucune, car là n'est pas son souci : il veut seulement mettre à disposition de tous les pièces d'une instruction sans fin. Mais si cette histoire documentaire ne juge pas, elle évalue quand même, parce qu'elle fait des rencontres. La première de ces rencontres, c'est la plus évidente mais aussi la moins visible pour qui veut en rester aux principes : c'est la triste banalité du quotidien, c'est-à-dire le fait partisan lui-même, son organisation, ses rouages, ses hiérarchies et ses exigences, auxquelles s'ordonne désormais ce que l'on appelle le socialisme. Le premier rêve des socialistes est d'abord le rêve du parti unifié, et pour ce rêve-là ils ne reculeront pas. Ce travail collectif associant historiens et politistes veut donc faire descendre le socialisme de son ciel des principes et lui rendre un peu de sa chair, de sa complexité et de ses incohérences[102]. »

---

[100] Vincent CHAMBARLHAC, « Jaurès en campagne (septembre 2006-avril 2007) », *Recherche socialiste*, n° 39-40, 2007.
[101] Vincent DUCLERT, *La gauche devant l'histoire. À la reconquête d'une conscience politique*, Paris, Seuil, 2009, p. 158.
[102] http://www.liens-socio.org/Une-histoire-du-Parti-socialiste. Consulté le 9 septembre 2018.

Sans doute. L'art du compte-rendu appartient à son chroniqueur. Toujours est-il que cette aventure collective de deux années colore largement mon appréhension de l'écriture historique du politique. Elle est finalement peu le lieu d'une réflexion sur l'histoire du socialisme, mais bien davantage celui d'une réflexion sur les moyens de l'écrire, d'en rendre les complexités et les arêtes. Une écriture de l'histoire, un lieu d'où l'on parle, une conception des sources et de leur publication à l'ère du numérique, le choix du fragment contre l'accumulation *ad nauseam* des documents numérisés. Ce sont là autant de prises de position.

Histoire documentaire, collage, montage.

L'Histoire documentaire du Parti socialiste compte quatre tomes, articulés en trois axes : la France socialiste, le pouvoir, le parti, tenus par une hypothèse fondatrice, l'entreprise socialiste (*cf. supra*)[103]. Sa parution court aux EUD de 2005 à 2006. Telle quelle, cette entreprise collective forme le palimpseste de mes recherches dont l'orientation, marquée par la thématique de la France socialiste, participe d'une histoire culturelle du politique qui serait simultanément une *histoire sociale des représentations*[104]. Au rebours de la « révolution documentaire » opérant dans le champ des études sur le communisme, *L'Histoire documentaire du Parti socialiste* se construit sur la logique du *fragment*. Il y a dans ce choix la contrainte éditoriale d'un projet qui ne peut se restreindre à une anthologie des grands textes du socialisme français, et doit approcher le Parti socialiste dans l'ensemble de ses dimensions sur le siècle – dimensions auxquelles nous ajoutons le poids des historiographies partisanes et scientifiques qui tissent le récit des socialistes. Il nous semble alors que la *publicité* de l'archive socialiste, par opposition au *secret* des archives communistes, impose également cette forme puisqu'il s'agit moins de donner à voir des textes jusqu'alors peu connus, sinon jamais publiés, mais davantage, par l'agencement des textes, de restituer toute son ampleur au Parti socialiste compris comme un milieu politique, social, culturel, interagissant avec la société française. Les éphémères, la littérature d'action, objets marginaux de l'enquête historique, prennent ici une place plus importante[105]. Les logiques de *l'entreprise socialiste* et de la France socialiste qui arment ces volumes réclament ce parti-pris. Il est celui du collage et du montage documentaires. La trame des volumes se composent d'une pluralité de textes, aux statuts hétérodoxes (articles de journaux, brèves,

---

[103] Vincent CHAMBARLHAC et *alii*, *Histoire documentaire du Parti socialiste (1905-2005)*, 4 tomes, Dijon, EUD, 2005-2006.

[104] Philippe POIRRIER, « L'histoire culturelle en France, une histoire sociale des représentations », in Philippe Poirrier (dir.), *L'histoire culturelle : un tournant mondial, Dijon*, EUD, 2008, p. 39.

[105] Plus tard, dans le cadre du Labex Patrima, lors d'un colloque consacré aux éphémères, je reviendrai sur cette proposition où la numérisation se questionne au titre de l'écriture de l'histoire. *Cf.* Vincent CHAMBARLHAC, « Que faire de la littérature d'action ? À propos de la numérisation d'un corpus », *Fabula / Les colloques*, « Les éphémères, un patrimoine à construire », URL : http://www.fabula.org/colloques/document2906.php, page consultée le 10 septembre 2018.

mémoires d'acteur, textes de papillons, critiques issues de feuilles militantes, archives de la Préfecture de police, chansons...). L'effet de sens naît de cette hétérogénéité de principe qu'ordonnent de très courts chapeaux thématiques assortis de brèves bibliographies. La publication des documents s'interdit la note de bas de page (hormis les introductions des volumes), évitant le péril de « la noyade dans l'érudition » évoqué par Pierre Rosanvallon[106] au profit d'un collage textuel plus épuré. Il s'agit d'imposer le sens du collage au lecteur, en préalable même à la compréhension des textes toujours en rapport les uns les autres, dans une trame dont l'introduction de chaque tome donne la texture. Si chaque texte des dossiers constitués ne répond pas au texte voisin – il n'a d'ailleurs pas été écrit en ce sens –, cette absence de lien immédiatement dialogique joue de l'espace textuel, de l'instant fugace d'une première lecture où l'hétérogénéité des formes textuelles et des sujets esquisse une thématique qu'il appartient ensuite au lecteur d'explorer, de compléter. Le pari s'avère finalement archéologique. Il vise à restituer par le fragment, le parti sur son siècle, tout en revendiquant le choix de la discontinuité, de l'ellipse.

Cette histoire documentaire s'écrit donc à distance d'une part des entreprises éditoriales précédentes, comme pour le PCF le travail pionnier de Nicole Racine et Louis Bodin sur *Le Parti communiste français dans l'entre-deux-guerres*[107]. Plus proche de notre projet, la collection « Archives » fondée par Pierre Nora, par le genre qu'elle propose – celui du montage documentaire – permet de préciser notre projet.

> « *Archives* souhaitait "éviter aussi bien la fétichisation de l'archive qui considèrerait que l'archive parle d'elle-même, qu'elle serait transparente, délivrant d'emblée la vérité historienne, et l'autre écueil qui serait de donner trop de poids au commentaire qui se substituerait à l'authenticité de l'archive"[108]. »

Nous lui empruntons, en outre, la métaphore cinématographique du rythme, du champ, du contre-champ, des focales multiples, propre à son contexte d'élaboration marqué par la Nouvelle Vague. Pour autant *L'Histoire documentaire du Parti socialiste* est fille de son temps. Elle se nourrit des propositions de Paul Ricoeur sur le travail de l'historien, mais considère qu'en soi la phase documentaire est plus que la première étape de l'opération historique[109], que le choix des documents participe de la phase d'interprétation, qu'il est ainsi possible de donner à lire par la publication de fragments une interprétation. Le poids du numérique par analogie

---

[106] Pierre ROSANVALLON, *Notre histoire intellectuelle et politique (1968-2018)*, Paris, Les Livres du nouveau monde, 2018, p. 149.
[107] Nicole RACINE, Louis BODIN, *Le Parti communiste français dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Presses de la FNSP, 1982.
[108] François DOSSE, *Pierre Nora. Homo historicus*, *op. cit.*, p. 103.
[109] Paul RICOEUR, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

opère dans cette proposition qui construit le projet d'histoire documentaire, facilitant l'usage du couper/coller et donc du montage comme technique d'écriture. Le projet se tient à distance d'une des directions des humanités numériques portée par la « révolution documentaire ». Il utilise pourtant d'autres traits de celles-ci dont le principal tient, par le fragment, à la re-documentation, la re-contextualisation, de pièces parfois prélevées dans les séries d'archives. Ouvrage papier, *L'Histoire documentaire du Parti socialiste* emprunte – alors inconsciemment – aux usages de rédaction, de lecture, que permettra le numérique. Cet emprunt se marque également par la place de choix réservée aux éphémères, dont l'apposition aux côtés de textes ou d'archives plus canoniques dessine un univers de sens plus dense, retrouve une forme de quotidienneté de l'ethos socialiste à son temps que des analyses tramées sous le seul angle des rapports de force dans le champ politique, des jeux parlementaires et de l'optique du pouvoir (de l'échelle municipale à celle de l'État) tendent à éclipser. Nous pensons, sans exactement pouvoir nommer précisément cette réflexion, que les éphémères utilisés comme tels dans le récit historique étoffent la réflexion sur l'histoire sociale et culturelle du politique...

On reconnaît là une forte analogie avec les propositions de Dominique Kalifa et Philippe Artières, ramassées dans la biographie de *Vidal, Le tueur de femmes*[110]. La dimension expérimentale de cette écriture de l'histoire inspire ainsi la rédaction de *L'Histoire documentaire du Parti socialiste*. Les extraits composés de fragments, sont dûment référencés mais le principe de leur choix n'est jamais explicité. Ces fragments prennent sens dans le cadre de la modernité de la forme du Parti socialiste, dont ils s'efforcent de rendre compte par éclats, opérant par des coupes, des effets de juxtaposition. Plus qu'une définition politique du parti, ces volumes s'engagent ainsi dans l'horizon d'une anthropologie du politique dont la SFIO, puis le PS, seraient ici le lieu. La discontinuité est somme toute la règle, la continuité réclame l'effort du lecteur se situant dans le cadre de la forme *parti*, puisque l'objet même de ces volumes tient au questionnement du centenaire du Parti socialiste, quand celui-ci justement n'eut de cesse au cours du siècle de se refonder. Nous l'écrivions lors d'un séminaire de présentation des trois premiers volumes à l'OURS en 2006 :

> « Tirer les conséquences de ce raisonnement propose au public une lecture indiciaire dans laquelle le document se rattache en priorité à d'autres documents. En ce sens, une histoire documentaire se différencie d'une anthologie ou d'une édition critique. Là où l'anthologie cherche le bel écrit, l'histoire documentaire cherche les textes qui entrent en résonance, là où l'édition critique habille le texte original d'une érudition sans faille, l'histoire documentaire laisse le lecteur face aux documents. D'une certaine manière, et pour reprendre une argumentation liée à l'histoire de la photographie, ce qui est en dehors doit rester en dehors du document. Le but n'est pas de

[110] Philippe ARTIERES, Dominique KALIFA, *Vidal, le tueur de femmes*, Paris, Perrin, 2001.

> tenter de recréer un Carcassonne (Violet Le Duc) de l'histoire du socialisme mais de laisser la curiosité s'exprimer dans l'appréhension du fragment. En bonne logique, la note infra-paginale devient inutile. Là où l'ouvrage d'histoire propose une lecture à deux niveaux, par les notes, par le texte, une histoire par documents se doit d'en proposer une seule, le document se suffit à lui-même puisque nous sommes en présence de la confection d'une histoire par la lecture et non par l'écriture[111]. »

Cette dimension expérimentale nourrit l'écriture de *L'Histoire documentaire du Parti socialiste* dans l'horizon de sa lecture. Face à la « révolution documentaire » opérée à partir du numérique et du retour des « archives de Moscou », elle conforte le sentiment posé de matière iconoclaste par Philippe Artières que :

> « c'est bien le regard de l'historien – son travail – qui constitue les traces du passé en archives. (…) et ce mouvement doit nous conduire à réfléchir sur le rôle joué, dans ce processus, par la subjectivité de l'historien[112] ».

Dans mon parcours de recherche, l'aventure collective de *L'Histoire documentaire du Parti socialiste* pèse considérablement. Elle m'indique un autre type d'écriture de l'histoire par le collage, par le montage documentaire, rendu possible par l'usage, à de nombreuses reprises dans les quatre tomes, des formes brèves de l'imprimé. Catégorie marginale de la pratique historienne jusqu'il y a peu, elle offre la possibilité d'apostropher des sources plus habituelles de la pratique de l'historien du politique : les actes des congrès, les archives du parti, les discours de tribuns socialistes... Elle participe de mes réflexions sur l'imprimé et la possibilité d'une histoire éditoriale du mouvement ouvrier. *L'Histoire documentaire du Parti socialiste,* d'aventure collective, se poursuit ensuite dans deux ouvrages postérieurs : en compagnie de Romain Ducoulombier, la parution en 2008, des *Socialistes français et la Grande Guerre,* puis aux côtés de Thierry Hohl, un court volume consacré au moment antifasciste français de 1934-1936, publié en 2014[113]. Ce dernier volume radicalise en quelque sorte la formule testée par *L'Histoire documentaire du Parti socialiste,* en intégrant dans le jeu des fragments des extraits d'analyses classiques d'historiens au sein d'un champ historiographique clivé depuis quarante ans par la controverse sur l'existence d'un fascisme français. Il s'agit là, au-delà de l'objet qu'est l'antifascisme français de 1934-1936, d'un essai sur l'écriture historique du politique. Ce récit se déploie autour d'un lieu, les bigarrures militantes du Parti socialiste. Nous écrivions alors :

> « le pas de côté que nous effectuons ici (i.e. Thierry Hohl, Vincent Chambarlhac) décentre les analyses, bouscule les lignes durcies par les

---

[111] Vincent CHAMBARLHAC, Maxime DURY, Thierry HOHL, Jérôme MALOIS, « Un pari, l'histoire documentaire du Parti socialiste », http://www.lours.org/archives/default57cd.html?pid=479, consulté le 10 septembre 2018.
[112] Philippe ARTIERES et *alii, Le dossier Bertrand. Jeux d'archives,* Paris, Manuella éditions, 2008, p. 117.
[113] Vincent CHAMBARLHAC, Romain DUCOULOMBIER (dir.), « Les socialistes français et la Grande Guerre. Ministres, militants et combattants de la majorité (1914-1918) », Dijon, EUD, 2008. Et Vincent CHAMBARLHAC, Thierry HOHL, *1934-1936, un moment antifasciste*, Paris, La Ville brûle, 2014.

héritages militants et historiographiques. (...). L'histoire est ici détour pour le lecteur, à lui de faire retour pour se saisir du présent[114]. »

Tel qui naît chiffonnier finit par être scribe ?

L'apport de *L'Histoire documentaire du Parti socialiste*, en amont de sa publication, est d'abord l'appréhension d'un champ. Les centres d'archives visités (publics et privés, associatifs et militants), le recours à la littérature grise des brochures et feuilles socialistes, comme la prise en compte de l'historiographie de la question dans ses dimensions militantes et scientifiques, façonnent pour partie mes pistes de recherche. Ce travail est préparatoire à l'écriture même des volumes. Le parti-pris d'écriture nous expose parfois à des remarques qu'une formule de Victor Hugo condense : « tel qui naît chiffonnier finit par être scribe[115] ». La vie de laboratoire est ainsi, si l'on considère comme Bruno Latour que ce qui s'y joue tient à *l'inscription littéraire* comme clé de voûte du fonctionnement scientifique d'un collectif[116]. La forme choisie pour *L'Histoire documentaire du Parti socialiste* peut s'entendre comme le contrepied du choix des humanités numériques dans lesquelles le Centre Georges Chevrier et la MSH de Dijon s'engagent. Elle en procède pourtant, tant la numérisation bouscule insidieusement en ces années les pratiques d'écriture de l'histoire politique. Elle en est l'une des inscriptions littéraires possibles, participe d'une forme d'immersion dans le terrain des sources du socialisme français. Dans l'opération historiographique, elle est bien plus que la phase documentaire préalable aux phases d'interprétation puis d'écriture, repérées par Paul Ricoeur. Elle les amalgame, tout en se refusant autant à l'édition critique qu'à la synthèse. Somme toute, à mes yeux, le choix d'un « chiffonnage historique » par l'écriture apparaît comme l'une des conséquences réflexives de la révolution documentaire prônée. Il s'inscrit également dans la discussion par l'histoire culturelle des propositions normatives de l'histoire politique, ramassées par l'ouvrage collectif dirigé par René Rémond en 1988, *Pour une histoire politique*, au premier chef la catégorie de culture politique. Outil cartographique plus que conceptuel venu de la science politique américaine et des propositions plus larges que celles de René Rémond de la deuxième gauche à partir de 1977[117], elle ordonne le champ politique, tend à la construction de modèles. Choisir le montage, le collage, comme éléments moteurs d'un récit documentaire m'apparaît comme l'un des biais possibles pour échapper à la tentation toujours présente de réifier par la culture politique des contextes historiques bien plus mouvants aux temps discordants. Il y a

---

[114] Vincent CHAMBARLHAC, Thierry HOHL, *1934-1936. Un moment antifasciste*, Paris, *op. cit.*, p. 18.
[115] Victor HUGO, « Ce rêve est si petit qu'il est presque invisible », *Les Annales funestes*, 12 octobre 1869, cité par Antoine Compagnon, *Les Chiffonniers de Paris*, Paris, Gallimard, 2017, p. 436.
[116] Bruno LATOUR, Steve WOOLGAR, *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1988.
[117] Pierre ROSANVALLON, *Notre histoire intellectuelle et politique (1968-2008)*, Paris, Seuil, 2018, p. 67.

évidemment là un horizon expérimental façonné par l'essoufflement des controverses passées et des tournants sans lendemains. Il y a surtout la conviction que l'écriture est tout autant constitutive de la pratique de l'histoire que la fréquentation des archives dans la construction des objets.

On peut ainsi *naître chiffonnier*, ce qui n'est dans l'acception du XIXe siècle qu'un rapport à l'inflation des sources, à la dilatation de la notion d'archives pour l'histoire contemporaine, et le choix d'imprimés comme matériaux d'une histoire à écrire. La question du socialisme en France dans ses multiples dimensions constitue alors mon terrain au sens de l'ethnographie. La métaphore n'est pas gratuite. Elle place la série d'ouvrages du type de l'histoire documentaire auxquels je collaborai comme un détour nécessaire pour l'écriture d'articles, de communications de colloques ou de livres, davantage conçus dans l'horizon scientifique des études de cas, des monographies. Ce détour pour des objets aux formes plus littéraires, aux rapports plus flottants avec l'orthodoxie de l'écriture académique, s'apparente par analogie à la fonction du deuxième livre de l'ethnographe repérée par Vincent Debaene :

> « (…) presque tous les ethnographes français qui sont partis sur le terrain avant 1939 ont écrit au retour non seulement une étude savante sur la population auprès de laquelle ils avaient séjourné, mais aussi très souvent un deuxième livre, un deuxième ouvrage plus "littéraire" en tout cas qui ne respectait pas la forme canonique de la monographie savante[118] ».

L'analogie avec le deuxième livre de l'ethnographe bute *in fine* sur le régime de la fiction, détour souvent emprunté par les ethnologues pour un récit documentaire qui restituerait un terrain, dont les notes scientifiques peinent à rappeler les tessitures. Si en histoire la fiction fait frontière, le choix de bigarrer les sources, la place attribuée aux éphémères, à ces documents quotidiens à la conservation incertaine, et le laconisme des introductions, participent de cet horizon de rendre compte de ce terrain que sont les sources de l'historien. Ce choix peut se heurter à des conceptions plus traditionnelles de l'histoire politique, « en ces temps où le revival positiviste n'est qu'une des menues modalités d'une régression tristement généralisée[119] ». C'est, pour moi, au fil de ces livres, une prise de position. Elle fit grincer quelques dents, d'abord par le concept même d'*entreprise socialiste* qui s'imposa petit à petit dans une part des cercles feutrés de l'historiographie du socialisme[120], notamment autour de l'étude du rôle d'Édouard Vaillant, ancien blanquiste, durant la Première Guerre mondiale qu'il considérait

---

[118] Vincent DEBAENE, *L'adieu au voyage, L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010, p. 15.
[119] Patrick BOUCHERON, *Faire profession d'historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016, p. 148.
[120] Lors de la journée consacrée à cette figure, Gilles Candar, avec qui nous avions échangé autour de l'entreprise socialiste, peinant à le convaincre, consentait enfin, dans la configuration du premier conflit mondial comme de la Belle Époque, à son emploi. *Cf.* Claude PENNETIER, Jean-Louis ROBERT, *Édouard Vaillant, de la Commune à l'Internationalisme,* Paris, L'Harmattan, 2017.

comme un « laboratoire ». Jolyon Howorth, biographe historique d'Édouard Vaillant, acquiesçait. Au-delà de cette seule figure et de ce concept, *L'Histoire documentaire*… et ses suites nourrissent une part de ma production historique, notamment sur les majoritaires de guerre. Ici, le « deuxième livre » est premier. Par les voies détournées du rapport aux humanités numériques, au monde de l'imprimé et de la possibilité d'une histoire éditoriale du mouvement ouvrier, il me convainc que l'écriture de l'histoire, plus encore que la fréquentation des archives dont l'aire d'extension ne cesse de croître, est le lieu même d'une une histoire culturelle du politique. Et ce contre les définitions canoniques du métier d'historien.

Tel qui naît chiffonnier finit, en effet, par devenir scribe.

Le théâtre social d'un historien

> « Au théâtre s'accuse leur goût pour le lointain. La salle est longue, la scène profonde. Les images, la forme des personnages y apparaissent, grâce à un jeu de glaces (les acteurs jouent dans une autre salle), y apparaissent plus réels que s'ils étaient présents (…)[121]. »

J'emprunte le titre, comme la citation suivante, à Olivier Dumoulin dont la lecture en 2002 est toujours active.

> « Le rôle se choisit sur le théâtre social ; on peut en changer, on peut en varier l'interprétation, un même acteur parfois en endosse plusieurs. Sans jouer plus longtemps des facilités du terme, il met en lumière la plasticité de la question. Il s'agit d'une attribution réversible, changeante, soumise aux aléas de l'histoire, objet d'histoire[122]. »

La fonction d'enseignant-chercheur que j'exerce depuis 2009 comme maître de conférences en histoire contemporaine, combine deux facettes, deux métiers, qui tantôt s'agrègent, tantôt s'écorchent, s'égratignant l'un l'autre, tout en se résolvant dans l'irénique formule de Patrick Boucheron du *faire profession d'historien*[123], où se gomment les aspérités, s'adoucissent les frottements. Au fil de la remémoration exigée par ce mémoire de synthèse, la seconde variante prend le pas tant la qualité d'enseignant du secondaire en lycée exercée jusqu'à mon recrutement s'affronte, dans sa quotidienneté, avec les exigences de la recherche. Ces deux registres pourtant se subsument dans l'espace public par l'indistinction de l'étiquette d'historien dont il s'agirait ainsi de *faire profession*, quoique cette exigence se formule toujours dans l'après-coup, ici comme chez Patrick Boucheron, dans l'instant de l'habilitation à diriger des recherches. *Faire profession* dans différents univers dont la contiguïté est parfois problématique. *Faire profession*, soit exercer non pas un mais des métiers. *Historien* est en effet un mot valise, propre à désigner une communauté de métiers, de l'enseignement comme de la recherche en histoire[124]. Le pluriel est de rigueur pour se saisir des conjonctures singulières qui, de 2000 – quand j'achève mon doctorat – à aujourd'hui (mars 2019), scandent les statuts d'enseignant du secondaire, de chargé de TD à l'Université de Bourgogne, de chercheur associé, de maître de conférences en histoire à l'IUT, au département d'Info-com. Olivier Dumoulin note, à l'orée de son ouvrage, que concomitamment à l'exercice de l'ego-histoire surgit l'interrogation du – des – rôle(s) social(aux) de l'historien. Il poursuit, ajoutant que « le rôle se choisit sur le théâtre

---

[121] Henri MICHAUX, *Voyage en Grande Garabagne*, (Les écarassins), 1986, Paris, Folio, p. 34.
[122] Olivier DUMOULIN, *Le rôle social de l'historien. De la chaire au prétoire*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 19.
[123] Patrick BOUCHERON, *Faire profession d'historien*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2016.
[124] Etienne ANHEIM, *Le travail de l'histoire*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2018.

social. On peut en changer, on peut en varier l'interprétation, un même acteur parfois en endosse plusieurs[125]. »

Ce chapitre, et le récit discontinu qui le compose, s'engagent sous ces auspices. S'il est un théâtre social où évolue l'historien, il faut immédiatement lui ajouter la notion de scène, et son corolaire, « un certain privilège de la parole[126] ». Ce privilège est fragile. Il tient au qualificatif d'historien, à l'exercice d'un métier et de ses règles dont, à tort ou à raison, dans certaines configurations sociales, la parole s'autorise pour intervenir dans l'espace public. Il est ainsi des scènes de l'historien. Pour ma part, celles-ci se sont surtout enchâssées dans une séquence ouverte politiquement par l'élection présidentielle de 2002 qui appelait à questionner à nouveaux frais l'antifascisme, mais surtout autour de la question coloniale à partir de 2005 et, dans sa foulée, l'interrogation des usages de l'histoire dans l'horizon politique de l'identité nationale et de la concurrence mémorielle. Peu ou prou, et sans doute dans le sillage d'une configuration qui se structura dans les deux dernières décennies du XXe siècle par les questions mémorielles, l'une des facettes du métier d'historien tient aux médias, à ses capacités d'intervention dans l'espace public. Par le biais des billets numériques, d'une adhésion du Comité de Vigilance face aux Usages de l'Histoire (CVUH), puis au réseau aimanté par le blog Aggiornamento-Histoire, j'interviens comme enseignant *et* chercheur, trouvant par le frottement de ces deux rôles dans le lieu qu'est l'École de nouveaux objets de recherche, comme une manière d'être historien, que le statut d'enseignant-chercheur en IUT confirme pour partie. Des scènes, donc des lieux, des rôles – qui parfois tentent d'échapper aux postures –, qui composent autant de moments qui ont accompagné~~s~~ et façonné~~s~~ un rapport à l'histoire, à l'enseignement, à la recherche.

Enseignant *et* chercheur, *dire* et *faire*.

La première de ces scènes tient à ma situation professionnelle d'enseignant du secondaire, dans le lieu qu'est un établissement scolaire, en zone rurale, dans une académie à dominante également rurale : le lycée Prieur de la Côte-d'Or à Auxonne. La thèse soutenue, je suis professeur certifié d'histoire-géographie en lycée avec la spécialité « Histoire des arts », une option créée en 1993 dont Philippe Poirrier assura le lancement à Auxonne. Je lui succède, et m'inscris dans un lycée où la qualité de doctorant, puis de docteur, est finalement familière. Si le décret de 1950 offre la possibilité aux enseignants du secondaire titulaires d'un doctorat de se libérer pour participer à des activités de recherche, le diable pourtant se niche dans les détails

[125] Olivier DUMOULIN, *Le rôle social de l'historien. De la chaire au prétoire*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 19.
[126] Jacques RANCIERE avec Adnen JDEY, *La méthode de la scène*, Paris, Ligne, 2018, p. 13.

des emplois du temps, des cours à reporter comme des demandes à adresser à l'Inspection académique au visa incertain. Le plus sûr moyen pour concilier enseignement et recherche, je l'apprends vite, est de s'engager dans l'organisation et l'animation de stages pour la MAFPEN. Dominique Varinois, IPR d'histoire-géographie pour l'Académie de Dijon me met le pied à l'étrier. Les stages que je conduis avec Thierry Hohl notamment, tiennent tous à la mise en place de nouveaux programmes, ou de nouvelles questions, envisagés sous l'angle du renouveau historiographique. Ils s'associent étroitement au Centre Georges Chevrier, augurant d'un partenariat de l'Université et du Rectorat qui, un temps, prendra également la forme d'un séminaire « Le paysage des sciences humaines » que j'anime pour le compte de Serge Wolikow en 2002-2003. Il y a là un trait d'union fragile entre deux univers distincts. Je trouve dans cet exercice la possibilité de concilier mon appétence pour l'activité diariste du compte-rendu comme la possibilité de discuter en regard du secondaire, la transposition de recherches nouvelles, aptes à déranger le marmonnement familier des manuels scolaires. Chacun de nos stages voit ses interventions publiées sur le site académique au titre de ressources ; dans l'après-coup la liste compose une forme d'inventaire à la Prévert que ne lie qu'une interrogation constante sur la transposition didactique de savoirs universitaires[127]. Soit un leitmotiv énigmatique, celui d'une question sourde et lancinante sur la perte, les effets de mode historiographique impulsés par le ministère de l'Éducation nationale – et au premier chef la brutalisation et les cultures de guerre, auxquelles je suis attentif par ma thèse – qui colorent les programmes et, d'une certaine manière, font que les acquis de la recherche jamais exactement ne pénètrent l'univers de programmes tout entiers arc-boutés dans l'horizon civique du grand récit républicain.

Ces publications, ces interventions, me valent de rejoindre en septembre 2006, au titre du secondaire, l'équipe que Françoise Lantheaume dirige pour l'INRP et l'Université de Lyon II, d'abord sur l'enseignement du fait colonial, puis sur le socle commun de compétences, enfin à l'enquête « Quand les élèves racontent l'histoire nationale[128] ». Je découvre d'autres modalités de la recherche – dont l'entretien qualitatif – et des échanges vifs dans un séminaire pluriannuel où souvent je partage des notes critiques sur les ouvrages en lien avec nos problématiques. La question coloniale, son enseignement, son récit, constituent l'épicentre de nos premières réflexions, tant les polémiques autour de la loi du 23 février 2005 et son article 4 résonnent

[127] Voir, sur le site de l'Académie de Dijon (http://histoire-geographie.ac-dijon.fr/), ces interventions portant sur « Culture républicaine et République coloniale » / « Enseigner la décolonisation dans l'actualité des débats » / « Le totalitarisme et le corps : la représentation du totalitarisme » / « Courbet, un Watteau du laid ? À propos d'*Un enterrement à Ornans* » / « Le modèle républicain entre culture et société » / « Frontières, territoires, nations : le moment 14-18 ». Consulté le 9 octobre 2018.

[128] Françoise LANTHEAUME, Jocelyn LETOURNEAU (dir.), *Le récit du commun. Quand les élèves racontent l'histoire nationale*, Lyon, PUL, 2016.

dans l'enceinte scolaire, terrain de nos recherches, cadre de mon activité professionnelle. J'apprends, par ma participation aux colloques de l'INRP, la subtilité des équilibres politiques présidant à la rédaction des programmes. Je jauge, lors des tables rondes, l'effet du politique sur la formation et les ressources offertes aux enseignants en primaire après que le gouvernement eut retiré les documents d'accompagnement des programmes de 2002… Des instructions naguère officielles circulant sur les listes de diffusion des enseignants du primaire comme des samizdats… Ces collaborations m'offrent d'autres pistes de recherche dont je tire un premier article pour *Histoire@politique*, *Les prémisses d'une restauration ? L'histoire enseignée saisie par le politique*, revenant sur le débat ouvert en 1979 par Alain Decaux[129]. Publié en 2011, il formalise une part de mon travail dans ce séminaire. Il précise dans l'après-coup de l'écriture, ma place sur cette « scène » des réflexions sur l'enseignement de l'histoire. Si j'ai pratiqué l'enquête orale, l'entretien qualitatif pour les enquêtes conduites par Françoise Lantheaume, cette pratique est davantage celle d'une « petite main » ; j'ai finalement peu d'appétences pour la sociologie de l'éducation et l'analyse des *curricula*. Pourtant, le succès sur le fond des polémiques ouvertes par l'instauration du ministère de l'Identité nationale de 2007 à 2011, de l'enquête « Quand les élèves racontent l'histoire nationale » me vaut d'être un temps considéré comme un historien « critique » de l'Éducation nationale. Je l'apprends au détour du colloque international de 2010 en Sorbonne, *L'École et la nation*, où j'étais invité à décentrer le regard sur les questions débattues pendant trois sessions[130].

Je suis historien du politique plus que de l'éducation. Les franges politiques de ces débats récurrents sur l'enseignement de l'histoire, son retentissement sur certaines épistémologies alternatives m'interpellent davantage. Somme toute, je pratique une histoire politique de l'enseignement, retrouvant par ce biais des outils habituels, que je manie depuis ma thèse : l'analyse des tribunes, des pétitions, des effets de groupe, le jeu des notes critiques et des déclarations fracassantes, comme les logiques parlementaires des débats, des cavaliers législatifs, et des ancrages locaux des députés. Je suis donc en terrain connu, et pourtant questionné par *l'inquiétante étrangeté* de l'histoire scolaire, et de sa pratique Je comprends pourtant la formule empruntée à Sigmund Freud[131] par le détour de Michel de Certeau, évoquant une « inquiétante familiarité »[132]. Paraphrasant ce dernier, je me risque dans l'analyse

---

[129]Vincent CHAMBARLHAC, « Les prémisses d'une restauration ? L'histoire enseignée saisie par le politique », *Histoire@Politique*. Politique, culture, société, n° 16, janvier-avril 2012, www.histoire-politique.fr, consulté le 9 octobre 2018.

[130] https://www.canal-u.tv/video/inrp/l_histoire_etait_elle_donc_devenue_si_dangereuse.6702. Consulté le 11 novembre 2018.

[131] Sigmund FREUD, *L'inquiétante étrangeté et autres récits*, Paris, Folio, 1985.

[132] Sur ce point, François HARTOG, « L'inquiétante étrangeté de l'histoire », *Esprit,* 2011/2 (Février), p. 65-76.

des programmes scolaires et de leur pratique avec une demande d'historien qui suppose « une raison du lieu[133] ». Celui-ci tient de l'un (l'enseignant) et de l'autre (le chercheur travaillant sur l'histoire scolaire, par l'histoire politique). Il y a là un frottement que l'on peut résumer ainsi : *faire* de l'histoire (comme chercheur), ce n'est pas la *dire* – tâche de l'enseignant se situant dans le fil des programmes et ses biais principaux, le récit d'une mémoire et d'une culture républicaine. *Faire* et *dire* à partir du genre qu'est l'histoire scolaire donc. L'opposition de ce *faire* et de ce *dire* construit une part de mes objets de recherche. Revenant sur la dichotomie benjaminienne du chiffonnier et du flâneur, c'est sans doute ce second qui me caractérise alors dans la construction de mes objets de recherche. « Le flâneur est une figure romantique, ingénue, à la démarche rhapsodique », écrit Marc Berdet[134] La démarche rhapsodique me convient ici, esquissant une suite d'intérêts nés de l'actualité des controverses d'alors sur l'enseignement de l'histoire, une suite de contre-points face aux discours médiatiques. Si le genre rhapsodique est épique, il convoque le récit qui, dans le cadre de l'histoire enseignée, tient du roman national sans cesse ravaudé qui m'interpelle, comme enseignant, comme chercheur. Dans l'après-coup de ce mémoire, je retrouve cette démarche dans mon intérêt pour les épistémologies alternatives de l'enseignement de l'histoire-géographie auxquelles je consacre quelques articles. La polémique initiée par Alain Decaux en 1979, devenue depuis un marronnier des rentrées et alternances politiques – « Français, on n'enseigne plus l'histoire à vos enfants » –, fonde mon horizon de recherche. Dans la ritournelle structurelle des retours à un chimérique âge d'or de l'enseignement de l'histoire évidemment lavissien[135], ce qui se joue tient sans doute aux ébranlements de Mai 68 sur la pédagogie et ses suites dans la décennie 1970. C'est pour moi l'occasion de m'intéresser aux problématiques toujours entrevues, et parfois pratiquées subrepticement en cours et dans mes travaux sur l'histoire du mouvement ouvrier, d'une *histoire par le bas*. Plongeant dans des revues filles de 68 comme *Le Peuple français* (ancêtre de *Gavroche*), *Les Cahiers du Forum-histoire* ou principalement les *Révoltes logiques* animée~~s~~ par Jacques Rancière, je travaille cette pente d'un reflux gauchiste sur des thématiques d'éducation populaire. Ce qui m'intéresse ici, sans doute dans l'horizon des interrogations sur l'histoire enseignée, l'histoire pratiquée, tient sans doute à cette remarque de Kristin Ross : « pour chacune de ces revues (…), la "révolte" ou la "contestation", était le préalable à partir duquel les historiens devaient mener leurs recherches[136] ». Il y a là l'effet d'un contexte

---

133 Michel de CERTEAU, « Écritures freudiennes », in *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Folio, 2002, p. 414.
134 Marc BERDET, *Le chiffonnier de Paris. Walter Benjamin et les fantasmagories*, *op. cit.*, p. 9.
135 Olivier LOUBES, « L'incommode image exacte du *Petit Lavisse*. Brève histoire régressive des écritures scolaires du récit national (2013-1913) », in Etienne Bourdon, Patrick Garcia, François Pernot (dir.), *Lavisse : le roman national comme patrimoine scolaire ?* Paris, Les éditions de l'œil / La bibliothèque fantôme, 2016, p. 107-129.
136 Kristin ROSS, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Bruxelles, Complexe, 2005, p. 118.

englobant, où sous les auspices de l'identité nationale – et de son refoulé : l'antifascisme – l'histoire enseignée, ou plus exactement le roman national est tiré(e) à hue et à dia par la classe politique, polarisé(e) par les propositions du candidat, puis du président Sarkozy. Précisons : le rapport de l'histoire enseignée, ses prescriptions, au politique est séculaire. La séquence d'alors innove donc peu pour moi, elle est davantage l'occasion d'une réflexion renouvelée sur ces rapports. C'est ainsi que j'entends le devoir de vigilance, emprunté aux antifascistes des années Trente, prôné par Gérard Noiriel fondant le CVUH que je rejoins en 2005. Les propositions du blog qui supplée tôt l'association sont pour moi l'occasion de fouiller plus avant des épistémologies alternatives, dissidentes, où je retrouve une part de mon activité de chercheur sur le mouvement ouvrier, de collaborateur régulier par ses notes critiques de la revue *Dissidences*, vouées à l'étude des mouvements révolutionnaires. Somme toute, c'est une autre modalité du rapport au politique, à son écriture, qui me retient ici. Plus exactement, l'interrogation ici du *faire* de l'histoire tiendrait à son horizon politique de réception. L'hypothèse d'une épistémologie vandale face aux tentations patrimoniales et mémorielles dans l'enseignement de l'histoire comme dans sa pratique se fait jour. Bertrand Tillier m'invite à l'exposer dans un séminaire du Centre Georges Chevrier, avant qu'elle ne débouche sur un article, principalement centré sur la figure de Jean Chesneaux et les *Révoltes logiques*[137]. Autour de l'interrogation du *faire* de l'histoire se concilient donc une part de mes préoccupations – obsessions ? – du moment sur l'épistémologie et la pratique de l'histoire scolaire. Auparavant, sur de mêmes bases, je m'étais attaqué à partir de l'ACHAC à la question des entrepreneurs mémoriels et des logiques éditoriales qui les médiatisent[138].

Ces travaux constituent sans doute une respiration réflexive face à la dichotomie d'une situation professionnelle entre l'enseignant (du secondaire) et le chercheur (associé) d'une UMR CNRS. S'ils relèvent d'une pratique académique de l'histoire, les objets qui les animent se construisent à partir de ce lieu et de l'interrogation qu'il porte sur les résonnances des métiers dans la profession d'historien. On peut ainsi lire les lignes qui précèdent comme l'application au vif d'une condition sociale de l'opération historiographique[139]. Il manque pourtant un terme

---

[137] Vincent CHAMBARLHAC, « Du passé faisons table rase ?, un vandalisme épistémologique ? », Histoire@Politique, 2014/2 (n° 23), p. 191-203. DOI : 10.3917/hp.023.0191. URL : https://www.cairn.info/revue-histoire-politique-2014-2-page-191.htm. Consulté le 10 octobre 2018. De même, Vincent Chambarlhac, « "Nous aurons la philosophie féroce". *Les Révoltes logiques*, 1975-1981 », *La Revue des revues*, 2013/1 (n° 49), p. 30-43, URL : https://www.cairn.info/revue-la-revue-des-revues-2013-1-page-30.htm. Consulté le 10 octobre 2018.

[138] Vincent CHAMBARLHAC, « Fragments du jeu académique postcolonial (à propos d'un collectif, l'Association pour la connaissance de l'histoire de l'Afrique contemporaine, ACHAC) », *Histoire@Politique*, 2010/3 (n° 12), p. 12-12. DOI : 10.3917/hp.012.0012. URL : https://www.cairn.info/revue-histoire-politique-2010-3-page-12.htm. Consulté le 10 octobre 2018.

[139] Michel de CERTEAU, « L'opération historiographique », in *L'Écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 77-119.

au triptyque qui l'ordonne : au lieu social (enseignant et chercheur), à l'écriture (des articles de facture académique), il faut ajouter une pratique. Celle-ci, je l'ai suggérée mais simultanément maintenue en hors-champ. À mes yeux, elle a partie liée à l'interrogation d'une catégorie – le roman national – dans son horizon politique et d'un outil, le développement de nouvelles scènes de l'histoire par les réseaux numériques, *circa* 2005-2012.

L'horizon des réseaux sociaux.

Je suis l'un des treize signataires de la tribune de *Libération*, « Guy Môquet, effacement de l'histoire et culte mémoriel[140] » publiée le 19 octobre 2007. Je le suis comme enseignant d'histoire en région, membre du CVUH, aux côtés d'universitaires (Gérard Noiriel, Michèle Riot-Sarcey notamment…). *Libération* ne retient que l'égale qualité *d'historien*. Nicolas Sarkozy, nouveau président de la République, avait souhaité que la dernière lettre de Guy Môquet soit lue aux élèves le 22 octobre 2007, jour anniversaire de la date de son exécution par les nazis. Le 30 août 2007, une note de Xavier Darcos, ministre de l'Éducation nationale, entérine ce vœu dans le *Bulletin officiel*. La proposition s'inscrit dans le cadre des politiques mémorielles et de la triangulation politique qui présida à la campagne de 2007. Elle fait fi de du contexte historique – Guy Môquet est un jeune militant communiste, qualité qui n'est jamais rappelée et pourtant fonde sa résistance. Elle fait fi du contexte scolaire – la lecture de la lettre est une cérémonie républicaine dont la temporalité ne s'inscrit pas dans les programmes, passant sous silence l'historicisation nécessaire du geste. Il s'agit de mettre en scène une émotion dans un contexte de communication civique. Publiée le vendredi, la pétition permit à Henri Guaino de tancer le monde enseignant[141], et non les historiens. Le lundi 22 octobre, dès potron-minet, le proviseur du lycée s'inquiétait de mon activisme d'historien, lequel était selon lui louable comme citoyen, mais trop impertinent comme enseignant. L'épisode était clos.

L'évoquer ici pourrait me camper en historien engagé, variante disciplinaire de l'intellectuel critique. Il y a là un rôle social de l'historien singulièrement revivifié par les polémiques ouvertes dans l'espace public autour des questions mémorielles notamment. C'est l'ouverture d'un nouveau cycle où le repli sur la seule sphère de l'autonomie de la science, de la réflexivité épistémologique, corolaires de la décennie précédente marquée par la crise de l'histoire, s'estompe au profit d'interventions plus larges dans la cité[142]. Elles participent d'une nouvelle séquence historique ouverte par l'écriture politique de l'histoire de France par Nicolas

---

140 https://www.liberation.fr/tribune/2007/10/19/guy-moquet-effacement-de-l-histoire-et-culte-memoriel_104157. Consulté le 12 octobre 2018.

141 http://www.cahiers-pedagogiques.com/Revue-de-presse-du-vendredi-19-octobre-2007. Consulté le 13 octobre 2018.

142 Etienne ANHEIM, *Le travail de l'histoire*, *op. cit.*, p. 180-181.

Sarkozy[143]. Les historiens seraient dans la mêlée, constate Christophe Prochasson, qui voit dans cet engagement l'expression d'un « gauchisme mémoriel », une forme de « politisation de la science » liée à *l'empire des émotions* politiques[144]. Son propos peut s'entendre comme une réponse au CVUH fondé par Gérard Noiriel plaidant pour des prises de position face aux lois mémorielles forgées au feu des méthodes de la discipline historique[145]. Pour ma part, je trouve surtout dans le CVUH un lieu où se côtoient enseignants d'histoire-géographie et universitaires. Un lieu à l'origine décloisonné, où les réflexions d'enseignants et de chercheurs peuvent d'autant plus s'intriquer que l'École et ses questions constituent l'un des terrains privilégiés de l'intervention sociale des historiens. Dans ce champ, mon répertoire d'action consiste principalement dans l'écriture de courts billets de blog ou de recensions d'ouvrages d'abord pour le CVUH, puis pour le collectif informel fondée par Laurence de Cock, *Aggiornamento*[146] sur la plate-forme d'hypothèses.org. Mes interventions les plus fréquentes sont pour ce dernier. *A posteriori*, relisant certains de ces billets, je mesure combien, au défaut d'articles plus académiques, ceux-ci ont pu travailler mon regard sur l'un des rôles sociaux de l'historien. L'écriture de blog est quotidienne. Elle participe du marmonnement du monde médiatique, lui demeure subordonnée. Elle emprunte souvent et alternativement, aux registres de la pétition et de la tribune, de la controverse et de son avers polémique, de la chronique des livres. J'ai donc signé des pétitions, m'inscrivant ainsi comme historien dans une protestation collective… Les débats dans lesquels j'interviens portèrent notamment sur l'histoire des arts que j'enseignais alors[147], mais aussi sur les usages de la figure de Jaurès[148], sur le roman national. Ce dernier, « sparadrap du Capitaine Haddock » des réflexions sur l'histoire enseignée dans les horizons mêlés de la recherche, de la didactique, de l'éducation civique et de la communication politique, a peu à peu, au fil des lectures et des recensions, précisé une partie de mon rapport à l'intervention sociale dans la cité. La fréquentation des séminaires de Françoise Lantheaume participa d'une forme d'acculturation à la sociologie de l'éducation comme à la réflexion sur les programmes. Elle pouvait éventuellement me permettre d'intervenir comme « expert » dans les débats. J'ai fui cette figure imposée, préférant celle du praticien. Tout du moins est-ce alors la posture que j'adopte. Après-coup, son équivoque tient sans doute à l'ambigüité du lieu – du

---

143 Laurence de COCK et *alii*, *Comment Nicolas Sarkozy écrit l'histoire de France*, Marseille, Agone, 2008.
144 Christophe PROCHASSON, *L'empire des émotions. Les historiens dans la mêlée*, Paris, Démopolis, 2008, p. 12.
145 *Cf.* Gérard NOIRIEL, Nicolas OFFENSTADT, « Histoire et politique autour d'un débat et de certains usages », *Nouvelles FondationS* 2006/2 (n° 2), p. 65-75.
146 https://aggiornamento.hypotheses.org/
147 Par exemple Vincent CHAMBARLHAC, « Deux ou trois choses que l'histoire des arts à l'école primaire suppose… », http://cvuh.blogspot.com/2008/03/deux-ou-trois-choses-que-lhistoire-des.html, 2008. Consulté le 18 octobre 2018.
148 http://cvuh.blogspot.com/2014/04/une-video-de-lelysee-hollande-dans-la.html. Consulté le 18 octobre 2018.

terrain – à partir duquel je fonde la légitimité de mon propos. Il est alternativement celui de l'enseignant de lycée, puis de l'IUT, et celui du chercheur en histoire politique, les deux se subsumant par l'étiquette d'*historien*. Lors d'une séance du séminaire de Françoise Lantheaume consacré à la question du roman national, je prends le prétexte d'une courte polémique ouverte par *Le Figaro* autour des ouvrages d'Alain Corbin pour travailler cette césure de l'enseignant et du chercheur, de la politisation des savoirs. J'écris alors :

> « La politisation survient à partir du moment où l'historien se livre à l'exercice de la vulgarisation. Affleure ici une frontière jamais exactement nommée, entre l'histoire scientifique et l'histoire vulgarisée. Elle appelle quelques remarques. D'une part, si l'on accepte ces prémisses, la vulgarisation de travaux scientifiques excède le strict champ du métier de chercheur, et dans cet excédent réside principalement la politisation. La coupure de la vie de laboratoire avec l'espace public devient là le lieu de l'usage politique dans l'instant de sa réception. Ramené à la figure du roman national, l'argument clarifie les lignes de fuite de la discussion. Le roman national vaut mobilisation des travaux de l'historien comme le remarque Éric Fournier : "C'est un livre hâtif [*Les Héros de l'histoire de France*], qui, s'il était sorti dans un autre contexte, aurait sans doute été vite oublié. Or, ici, il fait irruption dans un débat majeur sur l'enseignement de l'histoire, sans en en avoir pris préalablement la mesure." Le contexte politise l'ouvrage puisque l'École est lieu politique. Mais encore faut-il s'entendre sur ce qui relève de cette mobilisation politique par extension de l'œuvre de l'historien, ce qui s'en exclut dans le cadre du dossier du blog. Les deux ouvrages de vulgarisation (1515 et Les Héros de l'histoire de France) en relèvent, ils contribuent même à le pérenniser. Le reste de l'œuvre d'Alain Corbin peut être utilisé – ce que suggère Laurence De Cock à propos de ses travaux sur le rivage – par les enseignants en histoire sociale, en géographie, quand Alain Corbin pense auparavant que son œuvre d'historien ne se prête pas à l'histoire enseignée. La différenciation de ces usages – ici emprunt pour l'étude de cas, là refus – implique à mes yeux que le roman national est moins une catégorie interne de l'histoire enseignée et davantage une norme de l'espace public propre à mesurer les programmes, que l'on soit réactionnaire ou progressiste. Tout le paradoxe de cette norme tient à ce que jamais elle ne valide l'adéquation de l'histoire enseignée à son aune. L'histoire enseignée, par son cadre programmatique, n'est jamais alors exactement roman national, la production éditoriale et le discours médiatique sont là pour toujours le rappeler. On jugera au choix qu'en ce lieu réside potentiellement la politisation par les politiques de la reconnaissance ou bien s'alimentent les insatisfactions disciplinaires.[149] »

Somme toute, par l'écriture de blog, je me suis prêté au rôle de l'intellectuel critique, usant d'une manière ou d'une autre par le compte-rendu, la note critique, de ce pouvoir de police

[149] Vincent CHAMBARLHAC, « Des dates, des héros, Morterolles… le roman national comme fugue », https://aggiornamento.hypotheses.org/827, consulté le 20 octobre 2018.

qu'est la chronique des livres dans la construction disciplinaire de l'histoire[150]. Si cette disposition, la critique de livre, est séculaire pour la discipline, la novation du moment réside dans l'irruption de ces controverses hors du champ des revues balisant la profession, dans l'espace public. Il y a là un trait de l'époque qui affecte jusqu'à l'histoire médiévale par la polémique autour du livre de Sylvain Gouguenheim, *Aristote au Mont-Saint-Michel*[151]. Au rebours de celle-ci qui vit l'engagement des médiévistes de l'ENS hors de l'histoire universitaire, « au nom de l'autonomie de l'histoire comme science sociale[152] », je conçois ce mode d'intervention comme dégondé de la position *ex cathedra* que confèrent un doctorat, puis un poste de maître de conférences. Point de gauchisme scientifique, ni de gauchisme de la chaire pratiqué par d'autres donc, ni de son avers, le retrait sur l'Aventin académique : ma position participe davantage de la première définition foucaldienne de la critique, « l'art de n'être pas tellement gouverné[153] ». Elle décline l'une des modalités du rôle social de l'historien à l'heure des réseaux et de leurs prescriptions, celui d'une responsabilité dans « l'opération de traduction pour le public (ce que la langue technocratique nomme « valorisation de la recherche ») des progrès de l'histoire scientifique[154]. »

Cette disposition m'a somme toute tenu à l'écart des biais du gauchisme scientifique, patents parfois à *Aggiornamento*. À l'heure des réseaux, c'est surtout par le blog et la revue électronique de *Dissidences*[155] qui achève sa mue numérique, que je contribue à ces opérations de traduction. Le travail éditorial de ce petit collectif s'intéressant aux mouvements révolutionnaires me forme à la relecture, comme aux biais, de l'édition numérique. La pratique régulière du compte-rendu et des notes critiques accompagne mon projet d'une histoire éditoriale du mouvement socialiste. Elle en constitue l'extension contemporaine et m'invite à entrer sur la scène du théâtre de l'histoire. Soit s'inscrire dans les jeux de réseaux, les échanges avec les maisons d'édition, et participer aux comités de rédaction de revues comme *Les Cahiers d'histoire* dont j'animerai momentanément la rubrique lecture, *Territoires contemporains*, la revue du Centre Georges Chevrier et donc *Dissidences,* dont l'aventure sous format papier s'achève en 2017. Le statut incertain de ces textes numériques à l'heure où les historiens universitaires se re-déploient

---

150 Bertrand MÜLLER, « Critique bibliographique et construction disciplinaire : l'invention d'un savoir-faire », *Genèses*, n° 14, 1994.

151 Etienne ANHEIM, *Le travail de l'histoire*, *op. cit.*, p. 182-191. Et Florian LOUIS, « L'affaire Aristote : retour sur un emballement historiographico-médiatique », *Acta fabula*, vol. 9, n° 5, mai 2008, URL : http://www.fabula.org/acta/document4195.php, page consultée le 22 octobre 2018.

152 Etienne ANHEIM, *Le travail de l'histoire, op. cit.*, p. 191.

153 Michel FOUCAULT, « Qu'est-ce que la critique ? Critique et *Aufklärung* », *Bulletin de la société française de philosophie*, 84e année, n° 2, avril-juin 1990. https://vacarme.org/article1388.html. Consulté le 20 octobre 2018.

154 Vincent CHAMBARLHAC, « L'historien de garde au défaut du rôle social de l'historien ? », https://dissidences.hypotheses.org/3032, consulté le 20 octobre 2018.

155 https://dissidences.hypotheses.org/

dans l'espace public sous l'effet des injonctions du politique façonne une part de mes réflexions. Ces textes constituent ainsi souvent le palimpseste d'articles plus académiques, jalonnant ainsi le travail d'écriture. Ils participent dans les cours et TD que je donne à l'université d'une réflexion sur les savoir-faire disciplinaires. Ils sont le lieu d'une progressive suture de l'enseignant et du chercheur, consommée par mon élection au poste de maître de conférences en histoire contemporaine à l'IUT Dijon/Auxerre, composante de l'Université de Bourgogne.

L'université : enseigner et participer aux tâches administratives

Dès la seconde année de mon doctorat, je suis recruté comme chargé de TD, comme c'est alors la coutume dans la section d'histoire contemporaine. À l'orée de mon doctorat, l'Université de Bourgogne s'ouvre à de nouvelles pratiques, d'enseignement notamment. Comme enseignant du secondaire et chargé de TD je mesure l'écart – toujours plus grand – entre les attentes de l'université dès la première année de Licence et la pratique de l'histoire au lycée. Si « tenir » un groupe de TD, puis un amphithéâtre – le premier fut de géographie, en première année pour un enseignement somme toute classique d'histoire de la France contemporaine – ne me causa jamais de véritables soucis, ce sont les modalités d'évaluation qui ne cessent de m'interroger. Le temps de l'enseignement universitaire est un temps court – quelques séances – pour l'étudiant, et l'évaluation sommative vite là. Le fossé se creuse toujours davantage, au fil des nouveaux programmes, entre les exigences du baccalauréat et les exercices demandés en première année de Licence. L'effet de seuil est toujours plus prégnant. J'y suis alors d'autant plus attentif que je réalise simultanément, pour l'option de spécialité en terminale, pendant une huitaine d'années les sujets de baccalauréat. Avec quelques collègues (chargés de TD et maîtres de conférences) partageant le même diagnostic, nous avons tenté d'impulser à un cours d'*objets et méthodes de l'histoire* un tour plus pratique, montrant aux étudiants comment le bulletinage des revues, les comptes rendus, permettent d'entrer plus aisément dans le vif des débats historiographiques où situer leur rapport aux documents proposés, la construction de leurs exposés. Ces séances de première année de Licence se complètent notamment de la formation, pour le CAPES d'histoire-géographie, à l'épreuve sur documents, à un enseignement d'épistémologie. Je retrouve là un autre point de vue réflexif sur l'enseignement de l'histoire.

Somme toute pourtant, l'enseignement dans un *cursus* d'histoire de Licence, en TD comme en CM, rompt assez peu pédagogiquement avec une part des charges d'enseignement au lycée. Il y a, comme en trompe-l'œil, l'impression d'un *continuum* qui, à l'orée des concours comme des premiers pas dans la recherche sous forme de master, se dissipe. Quand, justement, restituer

le cours paraît insuffisant, faute de lectures plus amples, faute d'une culture de la discipline plus large que la seule accumulation des thématiques des UE. La question des écritures de l'histoire se pose alors franchement, à l'étudiant comme à l'enseignant, ouvrant la voie à d'autres pratiques d'enseignement sous la forme de séminaire dialogué notamment. Pris dans la dynamique de la section d'histoire contemporaine, je peux comme chercheur associé participer de ce mouvement, dans la conduite d'un TD, dans le co-encadrement sous forme de tutorats de quelques mémoires de maîtrise dirigés par Annie Bleton-Ruget – surtout sur le socialisme–, dans la participation aux soutenances comme dans l'accompagnement des étudiants de leur premier article, pour la revue *Dissidences* notamment. Cette dynamique facilite mon insertion dans l'enseignement supérieur, puisque je suis recruté – après quelques échecs qui épaississent le cuir – comme maître de conférences en histoire contemporaine au département info-com de l'IUT de l'Université de Bourgogne. La participation ensuite à des jurys de thèse découle de cette logique.

Je connais l'IUT, son département info-com et l'enseignement que l'on y dispense pour avoir, à deux reprises, pris en charge des TD et des CM habituellement dispensés par le Professeur Jean-Marc Berlière qui obtenait régulièrement un congé CNRS. Je lui succède quelques années après. Il s'agit, dans le cadre du DUT et d'une licence professionnelle de former des bibliothécaires, des médiateurs du patrimoine, des attachés de conservation, des archivistes. Le rapport à la discipline historique n'est plus exactement académique. Il s'agit d'en enseigner la méthodologie, sa mosaïque épistémologique dans l'horizon du champ professionnel. Il y a là le biais des savoir-faire professionnels qui est d'autant plus prescriptif que le plan de formation pour les IUT est national, faisant une grande part à une pédagogie par projets (professionnels). Si l'enseignement de l'histoire du livre (des tablettes à la tablette) recoupe aisément mes lectures comme mes centres d'intérêt, la pratique des TD dans le cadre des « techniques spécifiques » bouscule mon rapport à l'ordinaire des exposés construits par les documents proposés par l'enseignant. Rapidement, mon propos, s'appuyant sur les propositions de Jacques Rancière dans *Le maître ignorant*[156], vise à « pousser », dès la première année les étudiants à recourir à l'histoire dans une finalité professionnelle : des sujets d'exposition virtuelle, de circuits touristiques à inventer, comme de valorisation de fonds d'archives tout juste indexés leurs permettent, sur trois ans, d'acquérir une méthodologie où l'histoire est présente. J'enseigne ainsi peu mon propre savoir de chercheur pour contraindre les étudiants à inventer virtuellement leur projet et à se créer leur savoir au fil des difficultés rencontrées dans

[156] Jacques RANCIERE, *Le maître ignorant, Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris, Fayard, 1987. Alejandro CERLETTI, « La politique du maître ignorant : la leçon de Rancière », *Le Télémaque*, vol. 27, n° 1, 2005, p. 81-88.

l'élucidation de la tâche qu'ils se sont donnés. La démarche est proche de celle de la classe inversée[157], ou d'une pédagogie par projets. Je les accompagne alors dans les recherches iconographiques, bibliographiques, dans l'idée du public auquel s'adresse leur projet. Des savoir-faire s'inventent progressivement, au premier chef desquels : la médiation. Ce recours au « jacotisme » peut se lire comme le dispositif contemporain de la classe inversée, supposant dans la commande initiale du projet l'effacement de l'explication préliminaire. Il est pour moi, dans l'exposition virtuelle des projets des étudiants, la possibilité *a posteriori* d'une réflexion renouvelée sur les modalités d'écriture de l'histoire dans des lieux et des moments souvent hors du champ strictement académique : la médiathèque, l'heure d'une rencontre avec un public, une visite d'exposition, un café archives autour d'un fonds, une thématique, l'occasion d'un jeu vidéo pour ramener à l'histoire… Les biais professionnels sont multiples (du lieu au budget, via les commandes des municipalités) et concourent en retour, dans ma pratique de chercheur, à étoffer l'analyse des horizons de réception de l'histoire. Dans l'après-coup de ce mémoire, je devine qu'une part de mon intérêt pour *l'histoire par le bas*, pour les expériences alternatives telles que celles de Jean Chesneaux et du Forum-histoire, des *Révoltes logiques*, procède sans doute de cet enseignement que je découvre. Ce peut être aussi le retour compulsif d'une obsession ou d'une marotte par quoi tient mon rapport à la profession d'historien, à ses écritures… Quoiqu'il en soit, ces modalités nouvelles d'enseignement contribuent *in fine* à déporter ma pratique d'une histoire politique et sociale du mouvement ouvrier vers les problématiques du champ culturel.

Elles me valent aussi, un court temps, une solide réputation dans les couloirs de l'université, d'un enseignant qui ne « tient pas » ses TD : la classe inversée a aussi ses adversaires… La critique court pour expliquer le sort qui m'est fait dans quelques comités de sélection locaux où j'endosse – à mon corps défendant –le maillot de Poulidor, éternel second sinon second couteau. La mesquinerie des us académiques n'est pas une découverte, tout juste un désagrément, et elle s'estompe par de solides amitiés au sein de la section d'histoire contemporaine – dont Thierry Hohl – ou par le soutien d'une grande part des maîtres de conférences que je fréquentai déjà doctorant. Elle disparaît peu à peu avec mon élection à l'Université dans un comité de sélection où, pour la première fois, je n'ai pas senti de chausse-trappe et de leurres dans les échanges. Mes collègues m'avertissent d'ailleurs d'une forme de candeur dans mon approche du fonctionnement interne d'un département, d'un laboratoire. Sa part obscure tient aux responsabilités administratives qu'il convient à chacun d'endosser.

[157] Justine CANONNE, « La classe inversée », *Sciences Humaines*, n° 297. https://www.cairn.info/magazine-sciences-humaines-2017-11-page-29.htm

Pour le département info-com je gère donc les stages de la centaine d'étudiants en Métiers du livre et du patrimoine, assure un temps la direction d'un diplôme tout en m'engageant, au côté de Bertrand Tillier dans le Centre Georges Chevrier dans la direction d'un sous-axe d'abord, puis dans dans la co-direction de l'UMR. À ce jeu, les évaluations successives qui, un temps, nous (le laboratoire) mirent FRE, avant que d'obtenir momentanément le graal d'une nouvelle « UMRisation », furent mon baptême du feu. Le néologisme de l'UMR, dans son barbarisme même, contient toute la littérature grise des efforts déployés, de l'écriture toujours renouvelée du bilan et du projet aux échanges avec les différentes instances d'évaluation. Écrire sur ces tâches administratives, toujours recommencées, paraît un peu vain. Elles sont à la fois collectivement nécessaires et systématiquement castratrices pour le temps dévolu à la recherche. Les endosser par goût du pouvoir révèle que celui-ci est un lieu vide et routinier, où finalement il n'y a que des coups à prendre. Les exercer implique parfois de se heurter à d'autres collègues, puisqu'il faut arbitrer systématiquement dans ces temps d'austérité budgétaire. Somme toute, elles constituent en termes hegeliens l'obscur travail du négatif dans le quotidien de l'enseignant-chercheur. Elles sont incontournables et contribuent à former « sur le tas » le chercheur à la technique budgétaire, à la préparation des dossiers inhérents à ses projets collectifs. Ici sans doute, dans l'administration de la recherche, repose l'un des intérêts de cet exercice en responsabilité : celui, au terme d'une littérature grise et normative des appels à projet, de voir enfin se réaliser un colloque, un atelier, une ANR, comme de participer à un Labex où, dans l'interdisciplinarité, de nouveaux objets de recherche tentent de se faire jour. Ainsi du Labex *Patrima* où je travaille sur les éphémères[158], objets frontaliers des mondes de l'archive, de la bibliothèque ou du musée, qui concilient mon univers professionnel d'enseignant et mes objets de recherche. Un second intérêt tient au regard dessillé sur la communauté académique par quoi se forgent des amitiés solides et des projets collectifs menés contre les vents et marées de l'évaluation bibliométrique, des expertises demandant les conclusions d'une recherche dont l'on sollicite le financement… La recherche est ainsi individuelle, car collectivement administrée à tour de rôle.

Ainsi va ce récit discontinu du théâtre social d'un historien enseignant et chercheur associé, puis enseignant-chercheur. Le trait d'union dit l'obtention d'un statut, tout en sachant qu'avant, déjà, je faisais *profession* d'historien. Ces scènes forment en partie le palimpseste d'articles et d'ouvrages plus aboutis. Qu'en retenir, sinon que l'engagement de l'historien, sous les facettes gémellaires de l'expert ou de l'intellectuel critique trouve, dans l'irruption des possibilités offertes par le web 2.0, à la fois ses limites et des interstices plus modestes où s'affirmer –

[158] http://www.fabula.org/colloques/sommaire2882.php. Consulté le 11/11/2018.

benoîtement – historien face aux demandes sociales et politiques. Ses limites que m'apprennent le CVUH et son devoir de vigilance opposé – tout du moins est-ce ainsi que je le ressentais – à la morgue professionnelle de Liberté pour l'histoire : dans la réception sociale de ses propos, l'historien de profession est aussi un citoyen et, dans ce jeu, sa parole peut s'entendre politique et l'autonomie de la science excipée n'est qu'un retrait dans la tour d'ivoire. L'histoire contemporaine à l'heure des politiques de la reconnaissance, dans de multiples objets, s'affronte quotidiennement à ces questions, qu'en histoire de l'éducation l'on juge sensibles, chaudes, controversées[159]… La tentation du Rubicon est tôt franchie pour l'historien devenu expert, critique, engagé… Puisque le mémoire de synthèse impose de se saisir avec les outils de la discipline, il me semble qu'il y a dans les possibilités techniques offertes par l'écriture numérique un biais pour comprendre cette prise d'écrit multiforme et polysémique des historiens dans l'espace public. L'histoire des intellectuels retarde sur ce point[160]. Ses outils me font défaut. Cette prise d'écrit, pour ma part, tient aux terrains de recherche et d'enseignement dans la logique même de l'opération historiographique. Elle débouche sur une question d'autant plus vive que ces terrains sont multiples. Quelle histoire, dont l'écriture constitue sans doute le motif principal, ai-je pratiqué dont je tente ici de reconstituer une généalogie ?

[159] Vincent CHAMBARLHAC, « Qu'est-ce qu'une question controversée en histoire ? », https://aggiornamento.hypotheses.org/320, consulté le 11/11/2018.
[160] Gisèle SAPIRO (dir.), *L'espace intellectuel en Europe, de la formation des états-nation à la mondialisation, XIXe-XXIe siècle*, Paris, La Découverte, 2009.

Quelle(s) histoire(s) écrire ?

« J'ai hésité et puis je me suis dit que non, ça n'avait pas de sens. En Amérique les lignes qu'on trace ne font jamais de courbes[161] ».

Ma formation à l'histoire médiévale jusqu'en maîtrise, puis à l'histoire contemporaine, au détour de 1991, s'enracine dans un temps qu'une part de la communauté des historiens estima « de crise »[162]. Crise de l'histoire, retour de l'acteur, du récit, assomption de l'histoire culturelle au détriment de ses consœurs, l'histoire politique, l'histoire sociale… Autant d'expressions qui scandent les tentatives éditoriales des *Pour…* – une histoire politique, une histoire culturelle… – où des expérimentations diverses qu'il s'agit de tenter, sous la forme d'essais d'*alter histoire,* ou plus récemment, d'uchronie, comme les débats sur le postcolonial, l'histoire connectée[163]… La proclamation de tournants épistémologiques foisonne. Elle invite chacun à tenir la position dans son champ. Si le constat n'est pas celui d'une histoire en miettes, il est pour l'histoire contemporaine, me semble-t-il, celui de logiques éditoriales parfois antagonistes où l'histoire sociale peine à opiner à l'histoire culturelle quand l'histoire politique – celle des gauches notamment – semble perdre de sa dynamique. Ce paysage éditorial, esquissé à grands traits, tient peu à la pratique quotidienne des historiens, sinon dans leur identité de papier. Toujours est-il que l'exercice du mémoire de synthèse, conçu dans l'usage académique comme celui, assumé, d'une égo-histoire, impose à qui le tente de se situer dans le champ historiographique.

Les trois chapitres précédents jouaient d'une chronologie tamisée par une opposition entre le *faire* et le *dire* de l'histoire dans l'horizon social du métier d'historien. La ligne bleue des Vosges de ce dernier tient, en raison de mon parcours, au statut d'enseignant-chercheur. Il conjugue ce qui, auparavant, pouvait se délier et, dans la quotidienneté, malgré des charges administratives qui pèsent, permet de pratiquer une *forme* d'histoire, soit la reconnaissance par la communauté des historiens d'un type de regard, de pratiques, par quoi je construis mes objets. On pourrait entendre dans l'expression même de « forme d'histoire », une manière contournée de se situer, de brandir modestement un étendard pour, d'un coup, retournant le

---

[161] Tanguy VIEL, *La disparition de Jim Sullivan*, Paris, Minuit, 2017, p. 134.

[162] Guillaume GARNER, « Sur la "crise de l'histoire" », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n° 59, juillet-septembre 1998, p. 161-164.

[163] Je me borne à citer quelques lignes de crêtes de ce mouvement. René Rémond (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, Seuil, 1986. Jean-Pierre RIOUX, Jean-François SIRINELLI, *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1996. Daniel MILO, *Alter histoire. Essai d'histoire expérimentale*, Paris, Les Belles Lettres, 1991. Quentin DELUERMOZ, Pierre SINGAREVELLOU, *Pour une histoire des possibles, Analyse contrefactuelle et futurs non advenus*, Paris, Seuil, 2016.

sablier, affirmer une appartenance, une fidélité, à telle ou telle époque, tel collectif, telle revue. Être dans le champ donc. Il n'en est rien. Pour préciser mon propos, je reviens à cette citation de Claude Lévi-Strauss, déjà présente dans le chapitre inaugural de ce court mémoire de synthèse :

> « J'ai dit dans *Tristes Tropiques* que j'ai l'intelligence néolithique : je ne suis pas quelqu'un qui capitalise, qui fait fructifier son acquis ; plutôt qui se déplace sur une frontière toujours mouvante. Seul le travail du moment. Et très rapidement, il s'abolit. Je n'ai pas le goût et ne ressent pas le besoin d'en conserver la trace[164]. »

Mutatis mutandis, la formule convient. Par analogie, elle suppose dans « l'intelligence néolithique » malgré la sédentarisation qui caractérise cet âge, un regard en perpétuel déplacement. J'entends ici la « frontière toujours mouvante » dans le jeu de la construction/déconstruction de mes objets de recherche. J'entends dans « le travail du moment » leur saisie quoique, dans l'après-coup, cette collection bigarrée d'objets, qui s'étirent depuis la soutenance de thèse le 2 décembre 2000, je ne cesse de la percevoir comme un ensemble hétéroclite. Cette citation à laquelle je reviens tient finalement à la nature même de cet exercice de rédaction. Il implique *in fine* de repérer dans sa pratique quotidienne de l'histoire une structure – ou plus exactement une structuration du regard – quels que soient les objets appréhendés, les sollicitations du moment, les réponses à des commandes – éditoriales ou institutionnelles – ou parfois, comme dans ma courte introduction à la réédition d'un *Chaperon rouge de la Grande Guerre*[165], la liberté d'un exercice de style, le choix d'une respiration, qui éloignent – momentanément – de préoccupations plus pérennes. Resserrons le choix de la citation. J'y retrouve, par la question de la trace, autant l'article de Carlo Ginzburg qui m'accompagne depuis 1989[166], que la métaphore de Marc Bloch sur l'ogre historien flairant la chair humaine, trouvant là son gibier et, partant, les conditions d'exercice de son métier[167]. Chasser, enquêter, pour n'être qu'historien. Perpétuer ainsi, en historien, la figure du chasseur-cueilleur qui hante le paradigme indiciaire de la micro-histoire, dont l'appétit, parfois, peut confiner à celui de l'ogre.

Suivre des traces pour reconstituer ou déconstruire un objet, ce serait là sans doute une définition idoine et lapidaire de l'histoire que je pratique. Elle est davantage attentive aux irrégularités qu'aux séries. Elle est sans doute ainsi étrangère à la pratique statisticienne d'une

---

164 Claude LEVI-STRAUSS, Didier ERIBON, *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob, 2001 (1988), p. 17.
165 Vincent CHAMBARLHAC, « Histoire(s) du petit chaperon rouge », *Le petit chaperon rouge dans la Grande Guerre*, Paris, Les éditions de l'Amateur, 2016.
166 Carlo GINZBURG, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », in *Mythes, emblèmes, traces*, Paris, Verdier, 2010 (1986), p. 218-294.
167 Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Armand Colin, Paris, 1997 (1949).

sorte d'histoire sociale, lui préférant son avers davantage marqué par les questions de l'enquête et de la preuve qu'il faut retrouver par l'intermédiaire des sources. Il est des manières d'être à l'histoire sociale. La mienne est ainsi tout autant politique et culturelle. Elle est surtout herméneutique. Proche de la *microstoria*, elle se déploie toujours à l'aplomb des livres et des travaux qui constituent un déjà-là du problème, dans une logique sans doute proche de la bibliothèque warburgienne[168] relue par Carlo Ginzburg, pour qui « l'histoire (qu'on écrit) est pour soi-même un problème[169]. » La nature diverse de ses objets m'apparente au chiffonnier. Pourtant, au-delà de l'hétéroclite des thèmes abordés, ce sont des formes que je questionne. Des formes d'écriture de l'histoire, dont l'objet de la recherche permet l'appréhension et l'exploration des marges. L'interrogation de ce chapitre (quelle[s] histoire[s]) et le nomadisme de l'écriture qu'elle revendique implicitement s'entendent ainsi, au fil de trois chantiers toujours plus ou moins ouverts, distincts et pourtant structurellement tenus par la même question. « L'histoire (qu'on écrit) est pour soi-même un problème ».
Pourvu qu'on l'identifie…

Penser par cas. Les majoritaires socialistes de guerre.

Le premier de ces chantiers tient encore au socialisme français, et à la Grande Guerre. Il atteste, malgré la discontinuité chronologique des publications, d'interrogations finalement pérennes. Les majoritaires de guerre auxquels je consacrai un ouvrage en collaboration avec Romain Ducoulombier[170], ne cessent de me questionner. L'objet, déjà entrevu par *L'Histoire documentaire du Parti socialiste*, me retient. Ces majoritaires sont, comme je le présentai dans une introduction que Romain Ducoulombier refusa de cosigner – la jugeant trop étrangère à ses propres problématiques –, *des étrangers dans la maison socialiste*[171]. Étrangers, car ils accompagnèrent l'effort de guerre, participèrent aux gouvernements d'Union sacrée entre 1914 et 1917. Ils ont, dans une historiographie construite à l'ombre du grand récit pacifiste et communiste, « *mauvaise réputation* ». Ils incarnent la figure du traître dans une littérature historique longtemps partisane. Ils sont un angle mort d'une historiographie scientifique de la Grande Guerre marquée par le paradigme culturaliste aux dépens de l'histoire politique[172]. Bref, ils ne sont jamais exactement advenus comme objet d'histoire.

---

[168] Martin WARNKE, « Aby Warburg (1866-1929) », *Revue germanique internationale*, 2 | 1994, p. 123-135.
[169] Krzyzstoph POMIAN, « Portrait de Carlo Ginzburg. Une esquisse », *Critique* « Sur les traces de Ginzburg », juin/ juillet 2011, n° 769-770, p. 457.
[170] Vincent CHAMBARLHAC, Romain DUCOULOMBIER (dir.)*, Les socialistes français et la Grande Guerre, Ministres, militants, combattants de la majorité (1914-1918),* Dijon, EUD, 2008.
[171] *Ibidem*, p. 7 à 14.
[172] Christophe PROCHASSON, « La guerre en ses cultures », in Jean-Jacques Becker (dir.), *Histoire culturelle de la Grande Guerre*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 257.

Ils demeurent en lisière, comme une borne à laquelle s'arriment les grands récits communiste et socialiste. Pourtant l'expérience des majoritaires est séminale pour se saisir de la SFIO au gouvernement sur le XXe siècle. Le concept de la France socialiste, tel que décliné dans *L'Histoire documentaire du Parti socialiste*, permet d'arpenter ce moment politique des socialistes dans les termes d'une anthropologie du politique. La réception de l'ouvrage codirigé avec Romain Ducoulombier fut discrète. L'heure n'était plus exactement à l'histoire politique. Elle était davantage au bilan du socialisme français dans l'espace médiatique et, sur la scène historiographique de la Grande Guerre à l'affrontement, autour de la notion de consentement, des propositions de l'Historial de Péronne et du CRID. Le premier ignora l'ouvrage. Le politique a alors peu sa part dans l'affirmation d'une lecture culturaliste de la Grande Guerre. Le second nous valut une courte polémique ouverte par un compte-rendu de l'ouvrage par François Bouloc[173]. Il reprenait à grand frais un déjà-vu des recensions sur la question : travailler sur les majoritaires de guerre, engage *« la responsabilité de l'historien envers la cité et le présent, charge dont il n'est pas permis de se démettre[174] »*. Le procès était ouvert. Le verdict déjà formulé, quoique jamais je ne sus à quelle charge il m'était impossible de me démettre. Celle-ci s'enracine sans doute dans le constat d'une crise morale du socialisme français (auquel j'étais censé appartenir par mon objet d'étude) surgissant après la campagne de 2007, et analysé par Christophe Prochasson[175]… Dans cette crise morale du socialisme, travailler sur la figure du majoritaire de guerre ne pouvait être qu'un jeu sur la figure du traître que l'on réhabiliterait en ces temps où s'affirmait le social-libéralisme du hollandisme… Il y a, dans ces quelques lignes de François Bouloc, un « gauchisme de la chaire », où la question finalement de ce qu'est la pratique de l'histoire se pose peu ou plus exactement est secondaire, face aux positionnements d'historiens dans le champ politique, prônant une « morale » de l'engagement jusque dans les objets d'étude ou la manière de les construire[176]. L'histoire contemporaine des gauches est coutumière de ces états. Elle peine, semble-t-il, à s'en départir dès lors qu'il s'agit du XXe siècle. Il n'est ainsi plus de controverse possible, seulement une polémique. Celle-ci fut de courte durée, nous ne jugions pas nécessaire d'aller plus avant, sinon par une réponse concise[177].

Quoiqu'il en soit, je demeure persuadé que les majoritaires de guerre, dans la logique de la France socialiste, méritent de plus amples investigations. De fait, le livre et les quelques articles qui l'accompagnèrent[178], me semblent, pour paraphraser Victor Hugo, *bien coupés, mal cousus*.

---

[173] http://crid1418.org/bibliographie/commentaires/debat_socialistes.html. Consulté le 24 décembre 2018.
[174] http://crid1418.org/bibliographie/commentaires/debat_socialistes.html. Consulté le 24 décembre 2018.
[175] Christophe PROCHASSON, *La gauche est-elle morale ?,* Paris, Flammarion, 2010, p. 9-24.
[176] *Ibidem*, p. 205-248.
[177] http://crid1418.org/bibliographie/commentaires/debat_socialistes.html. Consulté le 24 décembre 2018.
[178] Cf. par exemple, Emmanuel Jousse, « Les socialistes français en guerre ». https://www.nonfiction.fr/article-1790-les-socialistes-francais-en-guerre.htm. Consulté le 27/12/2018.

Bien coupé, tant l'ouvrage ressort au genre de l'histoire politique des gauches, reçu comme tel dans l'historiographie sur le socialisme français de la Grande Guerre qu'aiguillonnait le Centenaire à venir. Mal cousu à mes yeux puisque, dans l'assemblage des contributions qui le constituent comme des discussions lors des séminaires où nous l'exposions, l'anthropologie du politique – ou l'histoire culturelle du politique – qui avait été pour moi à l'origine même de sa conception trouve peu sa place. Dans l'après-coup, *Les socialistes français et la Grande Guerre* me paraît clore une suite éditoriale ouverte par les choix du premier tome de *L'Histoire documentaire du Parti socialiste*. *De facto*, la pointe d'insatisfaction ressentie dans la réception même de l'ouvrage, je la lis rétrospectivement comme le premier signe d'une manière plus singulière de concevoir le *faire* de l'histoire politique, un *faire* davantage articulé autour d'une pensée par cas[179], d'une saisie plus herméneutique d'objets aux confins du culturel, du social et du politique.

La possibilité de travailler, avec Bertrand Tillier et Thierry Hohl, sur la figure de Léon Rosenthal, dans le cadre d'un projet collectif du Centre Georges Chevrier, prolonge cette question par l'étude de son rôle dans la Grande Guerre. Militant socialiste, critique et historien d'art, Léon Rosenthal (1870-1932) nous intéresse chacun au titre de nos travaux antérieurs. Il permet la saisie d'un élu et intellectuel socialiste, d'un historien et critique d'art qui peut être considéré comme l'un des fondateurs d'une histoire sociale de l'art. Notre projet de recherche tient à un pacte heuristique implicite. Chacun travaille à exhumer les textes, les archives, à restituer le parcours de Léon Rosenthal. Chacun saisit sa figure, le construit comme objet à partir de sa propre pratique de l'histoire. Le travail est commun, la production individualisée, marquant des singularités. Ce travail commun est d'abord la production d'un corpus archivistiques par un site Web[180], par l'édition critique des chroniques que Léon Rosenthal donna à *l'Humanité* de 1914 à 1917[181], puis de son essai consacré à la reconstruction des cités détruites par la Grande Guerre en 1918[182]. Ce travail en commun mené dans une perspective éditoriale critique croise autant l'histoire de l'art et de l'architecture, que celle de l'administration française, ou des associations d'experts gravitant autour du Musée social : fortement irriguées par le socialisme, ces dernières sont un vivier pour des fonctionnaires acquis aux causes de l'urbanisme rationnel et de l'art social qui vont, à la faveur des différents postes occupés par Albert Thomas dans les gouvernement d'Union sacrée, composer une

---

[179] Jean-Claude PASSERON, Jacques REVEL (dir.), *Penser par cas*, Paris, EHESS (Enquêtes), 2005.

[180] https://leon-rosenthal.fr/index.html

[181] *Léon Rosenthal. Chroniques d'art de « L'Humanité ». 1909-1917,* édition établie et introduite par Vincent Chambarlhac, Thierry Hohl et Bertrand Tillier, Dijon, EUD, 2012.

[182] Léon ROSENTHAL, *Villes et villages français après la Grande Guerre. Aménagement, restauration, embellissement, extension*, édition établie et présentée par Vincent Chambarlhac, Thierry Hohl et Bertrand Tillier, Gollion (Suisse), in Folio, Coll. « Archigraphy poche », 2014.

première génération de technocrates et de planificateurs[183]. À la charnière de ces univers, Léon Rosenthal m'est un biais privilégié pour observer un majoritaire de guerre dont la cause est l'urbanisme de la reconstruction[184].

Jalonné de publications, scandé par des journées d'études et conclu par un colloque[185], ce parcours de recherche dura deux pleines années. Il est pour moi l'occasion de *penser par cas*. L'occasion également d'une réflexion sur la monographie, puisque somme toute il ne manque à ce chantier qu'une biographie en bonne et due forme. En regard du montage présidant à *L'Histoire documentaire du Parti socialiste*, l'édition critique des chroniques de *l'Humanité* procède d'une méthode plus érudite. Elle sature le texte originel de notes, de gloses, par un index et de courtes biographies ou monographies des noms, des feuilles, cités, situant plus qu'objectivant les positions de Léon Rosenthal. Au sein des chroniques, les feuilletons plus ou moins courts, les réponses à d'autres journaux ou prises de position, offrent autant de prises pour de nombreux articles… L'immersion dans le quotidien du chroniqueur vérifie alors, pour l'historien à son atelier d'écriture, les propositions de Pierre Michon :

> « il est tout de même bon de savoir au besoin tout nommer sur une époque. C'est bien, parce que ça vous donne les coudées franches, de la liberté et de la virtuosité. Vous avez besoin d'un mot de deux pieds, vous dites les perruques à marteau, d'un mot de trois pieds, vous dites les cadenettes[186]. »

L'horizon monographique du projet pousse à l'exhaustivité. Dans cette tension, l'écriture de l'histoire peut se rapporter à la boutade de Borges pour qui « l'érudition est la forme finale du fantastique », ou au danger pointé par Michel de Certeau dans *L'Écriture de l'histoire* d'une passion de l'exhaustif[187] qui, dans une pratique trop positiviste, peut déstabiliser l'historien lui-même s'immergeant dans un temps qui n'est pas le sien – ce qu'évoque Christian Jouhaud dans *La Folie Dartigaud*[188]. Je tiens depuis que l'édition critique est une borne à partir de laquelle l'historien se frotte implicitement à la tentation du littéraire, tant la synthèse des notes critiques accumulées pousse au récit ; tentation refoulée ensuite dans la dernière phase de l'écriture historique.

Travailler sur Léon Rosenthal questionne la forme monographique, s'y refusant d'une certaine manière pour davantage interroger, autour de ce cas, la figure du majoritaire de guerre comme

---

[183] Christian TOPALOV (dir.), Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France. 1880-1914, Paris, Éditions de l'EHESS, 1999.
[184] Vincent CHAMBARLHAC, « Un majoritaire de guerre », in Vincent Chambarlhac, Thierry Hohl, Bertrand Tillier (dir.), *Léon Rosenthal. Militant, critique et historien d'art (1872-1932),* Paris, Hermann, 2013.
[185] https://leon-rosenthal.fr/Ressources/travaux.html. Consulté le 27/12/2018.
[186] Pierre MICHON, *Le Roi vient quand il veut, Propos sur la littérature*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 109.
[187] Michel de CERTEAU, *L'Écriture de l'histoire*, Gallimard, 1975, p. 85-86.
[188] Christian JOUHAUD, *La folie Dartigaud*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2015.

« expérience située ». Emprunté à Christophe Prochasson[189], le terme esquisse un type d'écriture de l'histoire qui, outre les archives, les traces, réclame de s'adosser systématiquement à l'historiographie et à l'état des lectures contemporaines du présent. La formule serait convenue si elle ne faisait écho à celle de Siegfried Kracauer, pour qui la « vérité historique n'est qu'une variable de l'intérêt pour le présent[190] ». Il appuie sa réflexion par les métaphores des techniques de l'image : champ, travelling, hors cadre… Dans ce pont tracé, je retrouve par la comparaison avec le medium photographique autant le jeu des focales propres à la micro-histoire qu'une réflexion sur les singularités, les limites ensuite de leur montée en généralisation. L'expérience est donc là *située*, la distance créant l'objet. Cette situation que réclame l'opération historique est aussi simultanément une réflexion sur les formes dans lesquelles s'écrit l'histoire. Une réflexion qui ne se coule pas dans des formes canoniques, mais s'y confrontant tente de leur échapper, ou de les subvertir. Derechef, travailler sur Léon Rosenthal exhume peu un auteur, une source, méconnus comme d'aucuns l'entendirent au Centre Georges Chevrier[191]. Son nom colonise d'ailleurs les index des ouvrages d'histoire de l'art comme des travaux sur l'urbanisme de la Grande Guerre, sur le Musée social. La méthode ne peut être celle de l'enquête, quoique celle-ci fournisse à peu de frais une trame narrative. Cette méthode est celle d'un problème lié à la construction même de l'objet, ici Léon Rosenthal posé comme majoritaire de guerre. Sa figure importe comme lieu de l'observation – et peu finalement comme source. Elle *situe* donc le problème et s'attache à le borner, le mesurer, tout en se refusant à en faire, dans le travail d'écriture de l'histoire, un cas idéal-typique ou une anomalie. Elle n'est pas oxymorique, s'écartant de l'exceptionnel normal de la microstoria[192]. Lu ainsi, Léon Rosenthal est ce point à partir duquel un historien pratique l'histoire, procédant si l'on suit l'analogie de l'appareil photographique ou de la caméra par champ, contre-champ, travelling ou hors-cadre. Dans ce jeu toujours, l'historiographie vaut cadre de référence. Cette méthode, je l'ai reprise pour honorer une commande autour d'Édouard Vaillant[193], dont les Amies et amis de la Commune de Paris commémoraient le centenaire de la disparition. Lu en majoritaire de guerre, le positionnement d'Édouard Vaillant ne peut se résumer au blanquisme

---

[189] Christophe PROCHASSON, « Comment écrire l'histoire de la Grande Guerre », *14-18 Retours d'expériences*, Paris, Texto, 2008, p. 14.

[190] Siegfried KRACAUER, *L'Histoire, des avant-dernières choses*, Paris, Stock, 2006, p. 123. Cité par Christophe Prochasson, *14-18. Retours d'expériences*, Paris, Texto, 2008, p. 363.

[191] En ce sens, ce travail sur Rosenthal marque un écart avec un autre chantier, ouvert au Centre Georges Chevrier par Xavier Vigna, François Jarrige, Stéphane Gacon, autour de la figure de Léon de Seilhac. *Cf.* Xavier VIGNA, « Léon de Seilhac, la source méconnue », *Cahiers Jaurès*, vol. 223-224, n° 1, 2017, p. 3-14.

[192] Carlo GINZBURG, Charles ILLOUZ, Laurent VIDAL, « Carlo Ginzburg, L'historien et l'avocat du Diable », Entretien avec Charles Illouz et Laurent Vidal, *Genèses*, n° 53, 2003, p. 122-123.

[193] Vincent CHAMBARLHAC, « Édouard Vaillant et la Grande Guerre. Portrait d'un socialiste (août 1914-décembre 1915) », in Claude Pennetier, Jean-Louis Robert (dir.), *Édouard Vaillant (1840-1915) de la Commune à l'Internationale*, Paris, L'Harmattan, 2016.

que lui prête l'historiographie consacrée – notamment par le biais du Maitron. Il s'agit de réfuter cette causalité explicative qui réifie un parcours, le fige aux dépens de l'événement, échappe somme toute au politique. L'hypothèse de la France socialiste, dans la guerre, trouve ici un lieu nouveau où se tester que valident les conclusions de la journée d'études, autour de Jolyon Howorth premier biographique d'Édouard Vaillant[194]. Un travail sur Jules Adler, peintre en guerre qui participe aux solidarités de métier pour accompagner l'effort de guerre[195], conclut – provisoirement – cette suite autour du majoritaire de guerre, décentrant l'intérêt du militant politique en guerre (Léon Rosenthal) au peintre en guerre (Jules Adler).

Des lieux incertains… l'exposition.

La peinture donc dans la pratique d'une histoire politique simultanément culturelle et sociale. L'enseignement de l'histoire des arts dans le secondaire me familiarisait peu à peu avec le champ de la culture visuelle qui s'affirmait progressivement[196]. Pour autant, j'abordai alors l'image par les textes, ou par ses marges contextuelles, en historien du politique[197]. Mon recrutement comme maître de conférences d'histoire contemporaine au département info-com de l'IUT modifie cet abord. Il implique des collaborations bien plus fréquentes, dans le cadre de l'option "patrimoine", avec l'institution muséale. Il engage surtout une réflexion sur l'exposition comme forme d'écriture de l'histoire. Il autorise une pratique vagabonde de l'histoire culturelle conçue comme une histoire sociale des représentations[198]. C'est ainsi, au contact du musée et de la forme d'écriture de l'histoire que serait l'exposition, que ma pratique d'historien s'arrime aux images toujours plus fermement. Les commissariats scientifiques d'exposition que je découvre alors me permettent d'étrenner un autre rôle social de l'historien, peu entrevu auparavant[199]. L'exposition m'apparaît comme un *lieu incertain*.

Incertain, puisqu'il faut à l'historien trouver sa place dans un processus d'écriture régi par une technique – l'accrochage d'objets – et des contraintes qui lui sont inconnus dans l'ordinaire de sa pratique. L'incertitude pèse également sur le rapport du public au discours même de l'exposition. Lieu incertain, l'exposition déroge aux habitudes de la discipline pour peu que l'on

---

194 Jean-Louis ROBERT (dir.), *Édouard Vaillant (1840-1915), de la Commune à l'Internationale*, Paris, L'Harmattan, 2016.

195 Vincent CHAMBARLHAC, « Jules Adler, peintre dans la Grande Guerre », in Vincent Chambarlhac, Amélie Lavin, Bertrand Tillier (dir.), *Jules Adler. Peindre sous la IIIe République*, Milan, Silvana editoriale, 2017.

196 Christian DELPORTE et *alii, Quelle est la place des images en histoire ?*, Paris, Nouveau monde éditions, 2008.

197 Vincent CHAMBARLHAC et Bruno DURAND, *Courbet ou la vérité dans l'art*, Poitiers, Sceren, 2012.

198 Philippe POIRRIER, « Une histoire sociale des représentations », in Philippe Poirrier (dir.), *L'Histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?,* Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2008, p. 27-39.

199 Notamment commissaire scientifique d'exposition pour *Léon Rosenthal*, en partenariat avec les archives municipales de Dijon (2011), puis en partenariat avec le musée des Beaux-Arts de Dole, *Les Malassis, une coopérative de peintres toxiques* (2014), *Jules Adler, peindre sous la IIIe République* (2017). À l'occasion du cinquantenaire de Mai 68, en partenariat avec la MSH, *La peau de Paris* (2018).

considère celle-ci non comme une fin de la recherche qu'il s'agirait alors uniquement de *valoriser* selon les canons performatifs de l'HCERES, mais davantage comme un *moment* de cette recherche. Un moment où, le colloque réalisé, le catalogue publié, l'accrochage vient perturber l'ordre des choses, convoquant dans l'interrelation des œuvres et des objets tout au long du parcours, de nouvelles interrogations. L'incertitude pèse sur la nature du montage qu'est l'accrochage, où le commissariat scientifique a peu sa place. Elle tient à la nature de cette forme d'écriture de l'histoire qu'est l'exposition. Tout compte fait, c'est une écriture avare de mots, tant de longs panneaux roboratifs font écran aux œuvres, aux objets présentés. C'est une écriture tissée d'échos, de tensions entre les œuvres. L'effet de connaissance est le produit de l'accrochage, la conséquence de son rythme, des correspondances. L'exposition métisse des disciplines, des expériences, des connaissances disjointes en amont de sa fabrication. Passant par le regard, elle interloque plus qu'elle n'invite à la réflexivité historiographique. Cette réflexivité est seconde, l'exposition visitée. Elle recompose dans l'après-coup. C'est ainsi une forme d'écriture dont le ressenti passe par la déambulation. Le récit s'institue au fil d'un parcours dont les contraintes tiennent à l'architecture et aux normes de sécurité des lieux, au chemin de fer de l'exposition dessiné par le scénographe. Un parcours que chacun peut effectuer à sa guise, déconstruire. Soit une trame où chacun compose son motif. Il y a là donc pour moi un processus d'écriture étranger à la pratique académique de l'histoire qui, pourtant dans le cadre des commissariats scientifiques que j'assumai, tient celle-ci comme préalable. Lieu incertain, l'exposition constitue pour moi une interrogation plus qu'une fin.

Une interrogation, puisqu'elle implique au premier chef le montage par l'accrochage. L'exposition invite le spectateur à saisir l'histoire *à rebrousse-poil* selon la formule de Walter Benjamin[200]. L'exposition propose une histoire en tension, chaque œuvre – ou document – s'entendant dans son rapport aux autres objets exposés. Ce rapport est construit par le montage et peut, parfois, provoquer des court-circuit qui autorisent, partant d'une interrogation née de l'exposition, une relecture attentive aux discontinuités. Cette expérience, je l'entrevois le 9 novembre 2016, à l'occasion d'une courte conférence autour de *La Voyante* de Courbet, à l'occasion de l'exposition *De David à Courbet*[201]. Celle-ci présentait une part des collections du Musée de Besançon hors les murs, au musée des Beaux-Arts de Dole, dont Amélie Lavin, conservatrice en chef du musée, assurait l'accrochage. Au sein de la section consacrée au portrait, *La Voyante* donc. Ayant déjà travaillé sur Courbet pour le compte du réseau Canopé[202],

---

[200] Georges DIDI-HUBERMAN, « L'image survient, l'histoire se démonte », in *Devant le temps*, Paris, Minuit, 2000, p. 111-119.

[201] De David à Courbet, chefs-d'œuvre du musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon, Gand, Snoeck, 2016.

[202] Vincent CHAMBARLHAC et *alii*, *Courbet ou la vérité dans l'art*, Poitiers, Sceren, 2012.

le tableau n'avait alors pas retenu mon attention. Ici, il est face à un autoportrait du peintre, et me déconcerte. La nécessité d'une trame pour mon propos fonde une courte interrogation : que voit *La voyante* ? La question tourne court, puisque la titulature du tableau est incertaine : souvent voyante, parfois bohémienne, une fois somnambule. Que voit-elle, ou ne voit-elle pas, si ce n'est le portrait de son auteur ? L'hésitation du peintre à baptiser le tableau, je l'entends comme des biffures répétées. Des images, des souvenirs, des métaphores comme chez Michel Leiris, soit des incises, qui dans l'œil du peintre toujours attentif à la question de l'exposition composent autant d'indices quant à l'horizon social et politique du tableau. Plus qu'un continuum, cette suite de titulatures présente autant de moments dans l'histoire du tableau du vivant de Courbet, et offre l'opportunité d'un lieu pour scruter les attentes du peintre, soit une historicité éphémère du tableau dans ses temps et ses publics. C'est ainsi la possibilité d'une écriture de l'histoire à saute-mouton, où toujours le peintre (re-)négocie avec son temps, déclinant finalement un art de faire[203] qui s'entend également dans son rapport à l'autoportrait[204]. La démarche archéologique – je pars de l'instant de l'exposition pour revenir à Courbet hésitant sur la titulature – constitue l'armature de l'article consacré à *La Voyante*. Elle se construit sur le modèle de la *Lettre volée* d'Edgar Allan Poe. L'évidence était ce face-à-face de *La Voyante* ~~à~~ avec l'autoportrait du peintre. Il ne reste plus alors, dans l'écriture, qu'à exposer les régimes d'historicités du tableau, les temps mêlés qu'il convoque.

L'article ne rend pas compte du déclic qui le permit, celui d'une *présence* à l'exposition. Présence du flâneur qui, brusquement, se mue chiffonnier, s'attachant à un détail auquel ensuite s'arrime l'écriture de l'histoire, la réflexivité historiographique. Si l'on peut à juste titre considérer que cette expérience de l'exposition n'est *mutatis mutandis* qu'une extension des formes d'écriture de l'histoire que je pratiquai auparavant, celle-ci colore ensuite durablement – et parfois au risque de la mésentente analysée par Jacques Rancière[205] – ma collaboration comme commissaire scientifique d'exposition avec le monde des musées. Je tiens depuis qu'une exposition est une forme spécifique d'écriture de l'histoire dont le catalogue, quelle que soit sa composition ou son support (du livre au numérique, via la photographie, la vidéo), ne peut ni exactement refléter, ni donc conserver la mémoire, tout juste la trace, que d'aucuns suivront peut-être…

Qu'est-ce alors que l'exposition comme écriture de l'histoire ? Elle m'est une écriture éphémère et sensible. Elle se présente comme un défi pour l'historien, puisqu'économe de mots, rétive à

---

[203] Michel de CERTEAU, *L'Invention du quotidien,* tome I. « Arts de faire », Paris, Gallimard (Folio), 2012 (1990).

[204] Vincent CHAMBARLHAC, « Nommer un tableau… Les hésitations d'une correspondance, La voyante ou la somnambule », in Yves Sarfati, Thomas Schlesser, Bertrand Tillier (dir.), *La correspondance Courbet vingt ans après*, Dijon, Les presses du réel, 2018.

[205] Jacques RANCIERE, *La Mésentente*, Paris, Galilée, 1995.

la glose des notes de bas de page, dégondée ainsi d'une part des règles du métier, tout en s'affirmant, par la logique patrimoniale, écriture d'une histoire culturelle. Son statut éphémère tient évidemment à sa durée. Il se précise également des manques implicites face aux objets exposés, d'un corpus virtuel de l'exposition. Fusse dans sa variante monographique et rétrospective, l'exposition n'est jamais exhaustive. Il faut donc faire avec ces creux, les suggérer, convoquer des images fantômes pour composer une trame narrative. Montrer par ce qui est ce que l'on suppose avoir été pour construire un discours historique sans mots – ou si peu – sur un peintre, un moment, une période, un courant… L'exposition est enfin éphémère jusque dans le cadre de sa répétition, puisque chaque lieu où elle est montrée imprime sa marque, ses contraintes… Elle est surtout sensible, travaillant le monde comme perception et s'attachant par son rythme, comme par la déambulation des publics, à la construction d'un objet historique sans l'habituel discours de l'historien. Jamais l'exposition ainsi entendue n'expose le processus qui la fit. Elle se donne comme un bloc. Elle joue de toute la gamme de l'émotion esthétique, souvent étrangère au texte de l'historien. Elle procède – du moins dans les expositions auxquelles je fus associé comme commissaire – par des effets visuels d'ellipse, d'accumulation, de saturation ou *a contrario* d'unicité, travaillant alors l'iconicité de certaines œuvres. Ce langage est un défi pour l'historien commissaire scientifique qui, toujours dans sa pratique d'écriture, « documentarise » l'œuvre[206]. Ce langage devient le lieu même des frottements avec les spécialistes de la muséographie. Ces heurts posent souvent la question de l'anachronisme. Ils sont, de mon point de vue, toujours fructueux puisque permettant finalement l'étincelle de la *Lettre volée*. L'exposition est alors un outil heuristique pour redéfinir – ou poursuivre – l'écriture historique. Si, à l'image de *La Voyante*, ou d'un article consacré au rôle des Malassis dans l'exposition *Douze ans d'art contemporain en France*[207], l'exposition me permet de penser par cas, le processus d'écriture est paradoxal. Dans le choix des commissariats d'exposition entre le Centre Georges Chevrier et Amélie Lavin, conservatrice en chef du Musée des Beaux-Arts de Dole, le partenariat[208] prévoit qu'un colloque fournit chaque fois l'armature du catalogue, publié pour le vernissage. La formule fonctionna, permettant de transformer les objets éditoriaux que sont les actes de colloque ou les catalogues traditionnels[209] en introduction à

---

[206] J'emprunte le terme aux sciences de l'information par analogie. Par opposition à l'activité classique qui documente l'œuvre (indexation), la documentarisation s'attacherait au tableau comme activité sociale, politique, produite et reçue dans des contextes multiples.

[207] Vincent CHAMBARLHAC, « Traces d'une œuvre. *Le Grand Méchoui* des Malassis en 1972 », *Sociétés et Représentations*, n° 2, 2014.

[208] Il s'agit des expositions sur Les Malassis, une coopérative de peintres toxiques (2014) et Jules Adler, peindre sous la IIIe République (2017).

[209] Vincent CHAMBARLHAC, Amélie LAVIN, Bertrand TILLIER (dir.), *Les Malassis. Une coopérative de peintres toxiques*, Paris, L'Echappée, 2014. Et, Vincent CHAMBARLHAC, Amélie LAVIN, Bertrand TILLIER (dir.), *Jules Adler. Peindre sous la IIIe République*, Milan, Silvana editoriale, 2017.

l'exposition, invite à poursuivre la lecture par la déambulation dans les salles. À moins que ce ne soit l'inverse. Quoiqu'il en soit, catalogue et exposition forment deux objets distincts dont le premier, jamais, ne porte la mémoire du second. L'un s'inscrit potentiellement dans la durée, l'autre dans l'instant. C'est ainsi que ces deux expositions m'offrent l'occasion de revenir sur les analyses ourlées par le colloque, muries pour le catalogue. Somme toute, par la vertu de l'expérience de l'exposition, ces analyses sont palimpsestes d'articles ou de communications orales nouvelles.

L'exposition modifie ainsi mes propres représentations de la pratique historique. Elle est alors, jusque dans l'écriture de ce mémoire de synthèse, court-circuit. Elle complique le paradigme indiciaire qui, jusqu'alors, me tenait lieu de certitude méthodique en oblitérant ce qui fonde en grande part le jeu de la microstoria, une économie de la distance[210]. Dans l'approche de l'exposition, et le déclic que sa visite peut susciter, j'ai pensé la possibilité de travailler au plus près sur *La Voyante* en m'adossant à la proposition de Carlo Ginzburg sur *l'estrangement*. Position qu'il résume en détournant une phrase de Proust issue du *Temps retrouvé* pour caractériser ce procédé littéraire lorsqu'on l'applique à la démarche historique :

> « A supposer que l'histoire soit scientifique, encore faudrait-il la peindre comme Elstir peignait la mer, par l'autre sens[211] ».

Le détournement surgit en conclusion de son étude. Il note auparavant, s'intéressant à Chklovski que, pour les formalistes russes, l'art n'est qu'un procédé, un mécanisme, formulation dont la distanciation brechtienne fait son miel. Somme toute, *l'estrangement* ne serait pour moi qu'une manière de rabouter les propositions de la micro-histoire à rebrousse-poil de Walter Benjamin avec un brin d'ironie. Or, précisément, si la proposition fonctionne pour une pensée par cas, elle bute sur le régime de l'exposition. Elle peine dans le cadre de ce mémoire de synthèse à saisir ce qui se fabrique lorsque l'on pratique l'écriture historique dans l'après-coup de cette forme spécifique. Ce qui résiste, frotte et finalement n'apparaît jamais exactement soluble dans l'exposé d'un problème historique par l'écriture relève de ce que, faute de mots, je ne qualifierai que par l'analogie de la *Lettre volée*. Son statut tient moins à l'image, constamment reproductible, qu'au moment de sa tension avec son environnement quand surgit de manière inopinée une interrogation. Finalement, qu'écrit-on en historien quand on procède à rebrousse-poil, à partir d'une exposition dont l'on a, avec d'autres dans le jeu du commissariat, échafaudé le dispositif qui, pourtant, paraît moins une fin qu'un autre élan, une invitation à écrire plus loin ? La littérature historique convoquée est peu diserte sur ce point

---

[210] Carlo GINZBURG, *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001.

[211] Carlo GINZBURG, « L'estrangement », *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001, p. 36.

quand l'anthropologie de Tim Ingold fournit une piste, au détour d'une étude sur le panier : « nous ne pouvons fabriquer que si nous sommes capables de tisser[212]. »

L'historien en vannier. La métaphore serait une manière de tenir sa position dans le champ historiographique. Elle invite à la modestie face aux fracas des propositions théoriques de principe : tisser avec son environnement physique, et non pas seulement dans la combinaison des sources et l'affirmation de parler à partir d'un lieu et d'un métier. La pratique de l'histoire est ainsi artisanale – et non empirique –, supposant au début de l'écriture le dessein d'une forme, d'un récit, intention bousculée ensuite dans le processus d'interaction qu'est alors l'écriture. L'histoire en s'écrivant ne se construit pas à partir d'un matériau qu'il s'agit de *faire* parler. Elle *échange* avec le matériau. Ce que l'exposition implique, plus qu'une conception où l'œuvre – l'objet – est source, participe d'une territorialisation de la pratique historique dans ce lieu spécifique. Traces et distances surviennent dans l'après-coup d'une écriture qui, dans son premier instant, habita l'exposition.

Habiter, l'espace des comédiens.

Habiter. Le verbe condense l'évidence d'une étude sur les Copiaus comme mémoire inédit. *Habiter* serait l'avers logique de la décentralisation théâtrale dont les Copiaus, de 1925 à 1929, sont pour la littérature historique un antécédent. *Habiter* (Pernand-Vergelesses), enfin, serait l'une des clés d'explications du succès des Copiaus tant « c'est dans le processus même de l'habiter que nous bâtissons[213] ».

Habiter. Le terme surgit dans l'après-coup de l'écriture du mémoire inédit. Il clôt. Il autorise un retour sur la dynamique initiale du projet de recherche. Cette proposition s'est construite dans les aléas d'une démarche, entamée au détour d'un séminaire collectif sur Pernand-Vergelesses en 2011. À l'origine, il y a la volonté de quelques-uns au Centre Georges Chevrier de prendre une commune de la Côte pour l'aborder aux feux de l'histoire de la vigne et du vin, comme d'une histoire politique, culturelle et sociale[214]. Travailler collectivement et à titre expérimental, tout en assurant à chacun l'entière autonomie de son objet de recherche à partir d'un terrain commun. La formule est parallèle au chantier ouvert sur Léon Rosenthal. Au terme de ce court travail, édité aux *Annales de Bourgogne*[215], les Copiaus s'imposent comme objet d'étude pour ce mémoire inédit d'habilitation à diriger des recherches. Ce choix, qui fut d'abord celui d'un livre pour finalement muer en mémoire d'habilitation, je le pense, au fil de nombreuses

---

[212] Tim INGOLD, « Tisser un panier », in *Marcher avec les dragons,* Paris, Zones sensibles, 2013, p. 219.
[213] *Ibidem*, p. 177.
[214] Vincent CHAMBARLHAC, « Ceci n'est pas une monographie », *Annales de Bourgogne,* tome 23, 2011 (parution mars 2012)
[215] *Ibidem.*

conversations amicales, comme une gageure. Christophe Charle évoque un « défi du théâtre » pour expliquer comment, jusqu'il y a peu, le théâtre ne fut que rarement un objet d'histoire :

> « Reste que l'histoire du théâtre et la discipline nommée en France études théâtrales, en Allemagne *Theaterwissenschaft*, dans les pays de langue anglaise *cultural studies* ou *performing art studies*, s'intéressent beaucoup plus aux œuvres, aux auteurs, à la scénographie et à la mise en scène qu'à la société du spectacle au sens large qui inclurait idéalement une histoire sociale des acteurs, des auteurs, des animateurs de la scène et des publics[216]. »

Il y a ainsi une pointe d'orgueil à s'emparer d'une troupe en historien du social, et non en historien du théâtre. Cette position implique rapidement de décentrer les regards portés. La troupe n'est jamais exactement l'objet de la recherche. Les termes « d'espace », de « territoire », de « théâtre des opérations » colonisent peu à peu l'écriture du mémoire. Toujours en tension avec l'horizon de la décentralisation théâtrale et son avers parisien, ils convoquent ce verbe – habiter – et un dessein assez simple à énoncer. Il s'agit de faire de l'histoire à partir d'un endroit (Pernand-Vergelesses habité par les Copiaus) et d'un lieu social, celui de l'historien étranger au village. La simplicité de l'énoncé s'est toujours heurtée à l'évidence de l'évanescence des sources sur la problématique heuristique. Pour Christophe Charle, l'évanescence est l'une des propriétés caractéristiques du théâtre comme objet de l'investigation historique. « Cette évanescence déstabilise les procédures ordinaires d'enquête des sciences humaines et oblige à l'inventivité théorique et méthodologique[217] ». Il ne s'agit pas ainsi de questionner la troupe comme une entité, mais d'emprunter l'une des voies de la micro-histoire en interrogeant systématiquement, par un jeu d'échelles, la troupe, comme les sources composites qui sont autant de biais pour questionner les différents espaces où les Copiaus habitent. Ces sources, je les conçois comme les rebuts de ce que Jacques Copeau, et à sa suite les premiers archivistes des Copiaus, entendirent préserver de la mémoire et de l'art des Copiaus. Ces rebuts mobilisées (presse, mémoires, rares témoignages…) permettent tous d'appréhender ce qui est en hors-champ de l'activité scénique des Copiaus. Ils retiennent mon attention. Ils révèlent ce qui se tisse dans l'enracinement d'une troupe. Tissage qui permet finalement, depuis Paris, de conclure à la réussite d'une expérience de décentralisation théâtrale. Ces rebuts participent peu ou prou d'une logique de l'éphémère qui bouscule les archives constituées du *monument Copeau*, déposé à la BnF. Ils permettent de retrouver l'événement qu'est l'expérience même des

[216] Christophe CHARLE, *Homo historicus. Réflexions sur l'histoire et les sciences sociales*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 76.
[217] Christophe CHARLE, *Homo historicus. Réflexions sur l'histoire et les sciences sociales*, *op. cit.*, p. 78.

Copiaus contre sa captation mémorielle par Jacques Copeau polissant l'avènement de la stature et du rôle du metteur en scène[218] :

> « Dans la fragilité même de leur logique de conservation, et au prix d'un doute systématique sur le risque de surinterprétation des signes et des traces qu'ils consignent, ils paraissent comme une forme de *repentir* de l'archive théâtrale. Objets heuristiques, ces éphémères décalent le sens de l'événement théâtral tel que l'écriture de l'histoire du théâtre populaire le suppose. L'hypothèse épistémologique formulée alors tient à la réflexivité de cette suite d'éphémères face à d'autres types de sources : au creux de l'éphémère, une autre écriture de l'évènement se déploie, fut-elle fragmentaire et inquiète, aux antipodes de la quiétude positiviste des sources et des modes d'écriture consacrée dans l'histoire du théâtre[219]. »

Cette proposition formulée lors du colloque *Les éphémères et l'événement* co-organisé par le Centre Georges Chevrier structure l'intention d'écriture du mémoire[220]. Les éphémères constituent le matériau premier de cette enquête sur les Copiaus, toujours soucieuse de la contingence spatiale d'une troupe, des bricolages et des « arts de faire » qui lui permettent de tourner. Ils invitent à des analyses en rhizome pour retrouver une quotidienneté, d'infimes traces, qui peu à peu esquissent des paysages sociaux, politiques, culturels. Plus que toutes les propositions épistémologiques proposées à partir de Walter Benjamin, leur pratique constitue l'historien en chiffonnier. La remarque engendre symétriquement la structuration du mémoire de synthèse. Le chiffonnier est ce point d'appui réflexif que réclame l'exercice.

Appliquée à l'écriture du travail sur les Copiaus, la figure du chiffonnier invite à nouveau à questionner les repentirs du texte. Soit ce qui demeure en hors-champ de l'analyse et qui pourtant l'alimente, soit ce que le travail d'écriture refoule pour se caler dans les règles du métier. L'histoire pratiquée ici s'effectue « au ras du sol[221] » scrutant, avec différentes focales, le jeu de l'*habiter*. L'écriture de l'exercice réclame une structure feuilletée, où le jeu des échelles se refuse à la logique combinatoire. Le mouvement de l'écriture me tient finalement peu à distance de l'objet, sinon par une empathie objectivée. Il réclame davantage de questionner systématiquement le *point de vue* posé. L'interrogation naît du premier contact avec le *corpus* possible d'une étude sur les Copiaus. Déposé à la BnF, édité sous la forme de registres, il est voué à la cause copelienne. Le biais impose à nouveau, comme pour ce lieu incertain qu'est l'exposition, le réflexe proustien de la *Recherche* sur les peintures d'Elstir. Pour Carlo Ginzburg

---

[218] Marco Consolini, Jacques Copeau après les Copiaus. Naissance et développement de la mise en scène moderne : histoire et historiographie, mémoire d'HDR, université Paris-3 Sorbonne nouvelle, 2010.

[219] Vincent CHAMBARLHAC, « Au creux de l'éphémère. Jeu d'échelles, jeu d'imprimés, de Paris à la campagne bourguignonne », in Olivier Belin, Florence Ferran (dir.), *Les éphémères et l'événement*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2018, p. 183.

[220] http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/manifestations/15_16/16_02_12-13.html.

[221] Jacques REVEL, « L'histoire au ras du sol », introduction à Giovanni Levi, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, 1989.

citant Proust, il s'agit de s'efforcer « de ne pas exposer les choses telles qu'elles étaient, mais selon ces illusions optiques dont notre vision première est faite[222]. » La question du point de vue aiguise chacun des chapitres consacrés aux Copiaus. Le lieu de l'écriture de chaque chapitre joue systématiquement de cette position. Il est tour à tour celui des Copiaus devant le village, du mouvement régionaliste fantasmant Jacques Copeau et sa troupe, ou bien encore celui des acteurs culturels ou économiques du pays beaunois. La multiplication des points de vue tient aux modes d'exposition de l'analyse. Elle la nourrit. Elle m'interdit la logique cumulative et combinatoire de la monographie. Chaque chapitre doit se frotter aux autres. Si parfois une citation paraît récurrente, son analyse varie suivant le point de vue. Ce sont les gros yeux de bois de Collodi regardant ce qu'est, pour une troupe, habiter Pernand. « *Occhiacci di legno, perché mi guardate* ? » place Carlo Ginzburg en exergue de ses essais sur le point de vue en histoire.
Choisir ainsi les gros yeux de bois de Pinocchio pour dire la recherche est peu une coquetterie, davantage une métaphore du jeu réflexif qu'exige le mémoire de synthèse contre l'objectivation de l'écriture historique. Ma recherche côtoie cinq années durant un projet cinématographique, réalisé en 2016, *L'homme fumée*[223]. Leurs auteurs, Vincent Gérard et Cédric Laty, documentaristes, s'emparent de Pernand-Vergelesses pour saisir ce qui fait communauté, ici, à l'ombre des vignes, à l'orée du XXIe siècle. La fiction documentée tient au personnage central d'un ethnologue, *Tom Joad*, qui force les non-dits, l'intimité et la mémoire de la communauté villageoise. Sur un même espace, deux manières d'enquêter – et surtout de rendre compte de l'enquête – coexistent. Ce terrain commun invite aux échanges. Le personnage de Tom Joad me retient dans la construction du film. L'ethnologue qu'il est, sans doute inspiré par Robert Jaulin, importe peu pour sa confrontation au métier d'historien, son cousinage. Usuelle, repérée par Florence Weber[224], elle est ici absorbée par l'intrigue. L'ethnologue est un personnage de fiction, en grande partie absent à la réalité du métier que l'acteur incarne. S'il réalise des entretiens avec la population locale, le documentaire prenant là le pas sur la fiction, les rushs sont bien trop courts – déjà retravaillés – pour une quelconque utilisation qu'un temps j'envisageai. L'effet du film sur l'écriture du mémoire est ailleurs. Il est dans le jeu sur la distribution des savoirs, et la familiarité du terrain, celui d'une commune viticole. La position de Tom Joad face au village est pour moi similaire à celles de Jacques Copeau, des Copiaus : toutes invitent à questionner ce qu'est habiter Pernand-Vergelesses, titre de l'un des chapitres du mémoire sur les Copiaus. La position de Tom Joad est aussi, par analogie, la mienne face aux sources multiples qui composent la mémoire des Copiaus au village. L'analogie ne me sert

[222] Carlo GINZBURG, « L'estrangement », *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire, op. cit.*, p. 32-33.
[223] Vincent GERARD, Cédric LATY, *L'homme fumée*, Lamplighter film, 2016.
[224] Florence WEBER, « Métier d'historien, métier d'ethnographe », *Cahiers Marc Bloch*, n° 4, 1996, p. 6-24.

pas seulement à nommer – et organiser – une part de l'enquête ; elle est également dans le rapport à l'espace pernandais que j'ai arpenté avec les cinéastes. Ce qui se joue alors, et constitue une borne de l'écriture historique, tient à la restitution même du terrain. Par les archives, et dans le village, j'ai pu chausser les souliers des Copiaus. Non seulement retrouver leurs traces dans les archives, les textes, mais emprunter physiquement les chemins qu'ils parcoururent dans le village, et retrouver par ce lieu de mémoire qu'est la maison Copeau à Pernand-Vergelesses, les circuits des comédiens, le lieu de leur rencontre avec les enfants du lieu, quand masqués, ils répétaient des mimes… Le dilemme de l'écriture est alors strictement identique au deuxième livre de l'ethnologue analysé par Vincent Debaene[225]. La proximité du film, du potentiel de fiction pour se saisir du terrain qu'il suppose, n'a cessé de questionner l'ambiguïté de l'écriture scientifique. Celle-ci se bâtit sur l'impossibilité de restituer ce qui échappe à la collecte archivistique, sinon en creux. Il lui est impossible de « pallier les insuffisances du document et faire sentir les façons de faire sentir[226] ». Le film constitue ainsi la butée implicite à laquelle se confronte le mémoire. Il dit à la fois l'impossibilité à approcher exactement ce qu'est habiter Pernand-Vergelesses pour les Copiaus, et la possibilité par une analyse toujours en rapport de saisir que la décentralisation théâtrale vécue est une variante de l'*habiter*. On ne saurait entendre le succès des Copiaus, leur inscription dans le folklore viticole et leur réussite théâtrale autrement qu'en interrogeant ce qui n'est pas la scène et la rend possible.

Habiter Pernand-Vergelesses, rendre cet état par les moyens de l'écriture historique.

[225] Vincent DEBAENE, *L'adieu au voyage, L'ethnologie française entre science et littérature, op. cit.*
[226] *Ibidem*, p. 134.

Telle serait la conclusion transitoire de ce mémoire de synthèse. Une forme, à nouveau de court-circuit. Le mémoire s'ouvrait sur la nécessité de se *déterritorialiser* pour saisir un parcours de recherche, il se ferme sur *habiter*. Le temps d'écriture qui, peu à peu, échafauda la posture du chiffonnier comme métaphore de mon rapport à l'histoire n'est aussi, ici, qu'une réponse à la boutade de Philippe Poirrier, dans un aparté lors du colloque Jules Adler. La discussion portait sur ce mémoire et le défi qu'il y avait à expliquer dans une démarche dont les objets d'étude paraissent somme toute hétéroclites, étrangers l'un à l'autre. Chiffonnier je suis. C'est sans doute une méthode d'histoire sociale, assurément un regard.

Dijon, mars 2019

Bibliographie

ANHEIM Etienne, *Le travail de l'histoire*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2018.

BENJAMIN Walter, *Je déballe ma bibliothèque. Une pratique de la collection*, Paris, Rivage poche, 2015.

BERDET Marc, « Chiffonnier contre flâneur. Construction et position de la Passagenarbeit de Walter Benjamin », *Archives de Philosophie,* 2012/3 (Tome 75), p. 425-447.

BOUCHERON Patrick, « Georges Duby ou les embarras de la mémoire », in Duby, Georges, *Mes égo-histoires*, Paris, Gallimard, 2015.

BOUCHERON Patrick, *Faire profession d'historien*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2016.

BOUREAU Alain, *Histoires d'un historien. Kantorowicz*, Paris, Gallimard, 1990.

CERTEAU (de) Michel *L'écriture de l'histoire*, Paris, Folio, 2002.

CHARLE Christophe*, Homo historicus. Réflexions sur l'histoire, les historiens, les sciences sociales*, Paris, Armand Colin, 2013.

COMPAGNON Antoine, *Les chiffonniers de Paris*, Paris, Gallimard, 2017.

DEBAENE Vincent, *L'adieu au voyage, L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010.

DELALANDE, Nicolas, VINCENT, Julien, « Portrait de l'historien-ne en cyborg », *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 2011/5 (n° 58-4bis), p. 5-29.

DESPOIX Philippe, SCHÖTTLER *Peter, Sigfried Kracauer, penseur de l'histoire*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Presses de l'Université de Laval, 2006.

DIDI-HUBERMAN Georges, *Devant le temps*, Paris, Éditions de Minuit, 2000.

DOSSE François, *Pierre Nora. Homo historicus*, Paris, Perrin, 2011.

DUMOULIN Olivier, *Le rôle social de l'historien. De la chaire au prétoire*, Paris, Albin Michel, 2003.

DUBY Georges, *Mes ego-histoires*, Paris, Gallimard, 2015.

GARCIA Patrick, *Les présents de l'historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014.

GINZBURG Carlo, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », in *Mythes, emblèmes, traces*, Paris, Verdier, 2010 (1986), p. 218-294.

GINZBURG Carlo, *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001.

GRANGER Christophe (dir.), *À quoi pensent les historiens ? Faire de l'histoire au XXIe siècle,* Paris, Autrement, 2013.

HARTOG François, « L'inquiétante étrangeté de l'histoire », *Esprit* 2011/2 (février), p. 65-76.
Ingold, Tim, *Marcher avec les dragons,* Paris, Zones sensibles, 2013.

JABLONKA Ivan, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2014.

JOUHAUD Christian, *La folie Dartigaud*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2015.

LANDI Sandro, « Avant-propos », in L'estrangement, retour sur un thème de Carlo Ginzburg, *Revue interdisciplinaire d'Humanités*, École doctorale Humanité, Bordeaux-Montaigne, Hors-série, 2013, *www.u-bordeaux-montaigne.fr/_resources/.../HS1 CarloGinzburgV02.pdf?download*

LEVEQUE Pierre, *Souvenirs du XXe siècle*, 2 tomes, Paris, L'Harmattan, 2012.

MATTIUSSI Laurent, « Philosophie des marges littéraires : l'écriture du dehors. P. Forest, M. Szkilnik », *Théorie des marges littéraires*, Cécile Defaut, p. 2, 2005. <hal-00946784>

MATVEJEVIC Predrag, P*our une poétique de l'événement* (préface de J.-M. Palmier), Paris, Union générale d'éditions, 1979.

MÜLLER Bertrand, *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris, Albin Michel, 2003.

MÜLLER Bertrand, « Critique bibliographique et construction disciplinaire : l'invention d'un savoir-faire, » *Genèses*, 14, 1994, p. 105-123.

NOIRIEL Gérard, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Folio, 2005.

PASSERON Jean-Claude (ed) *Richard Hoggart en France*, Paris, BPI/ Centre Georges Pompidou, 1999.

POMIAN Krzyzstoph, « Portrait de Carlo Ginzburg. Une esquisse, » *Critique* « Sur les traces de Ginzburg », juin/ juillet 2011, n° 769-770.

POIRRIER Philippe (dir.), *L'histoire culturelle : un tournant mondial, Dijon*, EUD, 2008.

PROST Antoine, « La centralité perdue de l'histoire ouvrière », in *Autour du Front populaire*, Paris, Seuil (L'Univers historique), 2006, p. 7-16.

RANCIERE Jacques, *La nuit des prolétaires, archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981.

RANCIERE Jacques, *Les noms de l'histoire*, Paris, Seuil, 1992.

RANCIERE Jacques avec Jdey, Adnen, *La méthode de la scène*, Paris, Ligne, 2018.

REBERIOUX Madeleine, *Parcours engagés dans la France contemporaine*, Paris, Belin, 1999.

REVEL Jacques, *Un parcours critique. Douze exercices d'histoire sociale*, Paris, Galade éditions, 2006.

RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli,* Paris, Seuil, 2000.

RIOT-SARCEY Michelle, « Le livre des passages, un XIXe siècle à redécouvrir. Un siècle de révolutions sans révolution », in Walter Benjamin, La tradition des vaincus, *Cahiers d'anthropologie soc*iale n°4, L'Herne, 2008.

RIOUX Jean-Pierre, SIRINELLI Jean-François, *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil (L'univers historique), 1997.

ROSANVALLON Pierre, *Notre histoire intellectuelle et politique (1968-2018)*, Paris, Les livres du nouveau monde 2018.

RYGIEL Philippe, *Historien à l'âge numérique*, Lyon, Presses de l'Enssib, 2017.

TRAVERSO, Enzo, *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition (XIXe-XXIe siècle),* Paris, La Découverte, 2016.

VAN DAMME Stéphane, « *À distance* de Carlo Ginzburg, une mise à l'épreuve des méthodes de l'histoire culturelle », *Les Dossiers du Grihl* [En ligne], Les dossiers de Stéphane Van Damme, Historiographie et méthodologie, mis en ligne le 28 juin 2007, consulté le 24 mars 2018. URL : http://journals.openedition.org/dossiersgrihl/702

VENAYRE Sylvain, *Disparu ! Enquête sur Sylvain Venayre*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

CV abrégé

Jurys, commissariats, publications, communications

Participation aux jurys de thèse

Marianne Le Morvan, *Berthe Weill (1865-1951) : sourcière méconnue de l'art moderne*, Thèse de doctorat sous la direction d'Annette Becker (Pr. Histoire contemporaine, Paris X Nanterre), Bertrand Tillier (Pr. Histoire de l'art moderne, uBFC), Nanterre, 15 décembre 2017.

Cécile Petitet, *La place de Courbet. Réception et interprétation de l'œuvre de Courbet de 1877 à nos jours, en France, aux États-Unis et en Allemagne*. Thèse de doctorat IIIe cycle sous la direction de Bertrand Tillier, Université de Bourgogne, 24 février 2017.

Commissariat d'exposition

Commissariat scientifique d'exposition, « Mai 68, la peau de Paris. Autour des photographies de Patrick Lescure », Dijon, Maison des Sciences de l'homme, Mai 2018.

Commissariat scientifique d'exposition d'intérêt national, « Jules Adler, peindre sous la IIIe République », Dole, 2017.

Commissariat scientifique d'exposition, « Mobilisés, Dijon au fil de la Grande Guerre », Musée de la vie bourguignonne, Dijon, 2015.

Commissariat scientifique d'exposition, « Les Malassis, une coopérative de peintres toxiques », Musée de Dole, 2014.

Publications

Articles de revues

2018

Vincent CHAMBARLHAC, « « Une inquiétante étrangeté » — Les Copiaus et l'espace scénique du vin autour de 1925 », *Crescentis : Revue internationale d'histoire de la vigne et du vin* [En ligne], 1 | 2018, Dossier thématique - J.-P. Garcia (coord.), Le vin et le lieu, mis en ligne le 29 octobre 2018, consulté le 27 novembre 2018. URL : http://preo.u-bourgogne.fr/crescentis/index.php?id=347

2017

Vincent CHAMBARLHAC, Les majoritaires de guerre dans l'après-coup d'un regard, Territoires Contemporains, n° 7, 3 mars 2017.

2016

Vincent CHAMBARLHAC, « Henri Drouot et la question du folklore », *Annales de Bourgogne*, 2016, n° 3-4.

2014

Vincent CHAMBARLHAC, « Traces d'une œuvre. Le Grand Méchoui des Malassis en 1972 », *Sociétés et Représentations*, n° 2, 2014.

Vincent CHAMBARLHAC, « *Du passé faisons table rase ?*, un vandalisme épistémologique ? », *Histoire@Politique* 2/ 2014 (n° 23), p. 191-203.

Vincent CHAMBARLHAC, « L'Internationale et la propagande : le point de vue située de la SFIO », *Cahiers Jaurès*, n°212-213, 2014.

2013

Vincent CHAMBARLHAC, « Nous aurons la philosophie féroce », *Les Révoltes logiques* (1975-1981), *La Revue des revues*, n° 49, Printemps 2013.

Vincent CHAMBARLHAC, « Les majoritaires de guerre. Une expérience située », *Recherche socialiste*, juillet 2013.

Vincent CHAMBARLHAC, « Les deux cultures. L'histoire du socialisme dans l'affrontement partisan », *Contretemps*, n°17, 1er semestre 2013.

2012

Vincent CHAMBARLHAC, « Ceci n'est pas une monographie », *Annales de Bourgogne,* tome 23, 2011 (parution mars 2012).

Vincent CHAMBARLHAC, « *Les copiaus,* Jacques Copeau*,* au village -1925-1929 », *Annales de Bourgogne,* tome 23, 2011 (parution mars 2012).

Vincent CHAMBARLHAC, « Les prémisses d'une *restauration* ? L'histoire enseignée saisie par le politique », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, n° 16, janvier-avril 2012, www.histoire-politique.fr

Vincent CHAMBARLHAC, « Quelle mémoire pour quel(s) espace(s)? (La maison de Jacques Copeau à Pernand-Vergelesses autour de 1985) », *Annales de Bourgogne,* tome 23, 2011 (parution mars 2012).

Vincent CHAMBARLHAC, « Faire retour (Les Révoltes logiques, Mai 68 et ses vies antérieures) », *Revue électronique dissidences* [en ligne], Numéro 3 - Printemps 2012, 5 mars 2012. Disponible sur Internet : http://revuesshs.u bourgogne.fr/dissidences/document.php?id=1864

Vincent CHAMBARLHAC, « Faire retour(Les Révoltes logiques, Mai 68 et ses vies antérieures) », *Revue électronique dissidences* [en ligne], Numéro 3 - Printemps 2012, 5 mars 2012. Disponible sur Internet : http://revuesshs.u bourgogne.fr/dissidences/document.php?id=1864

2011

Vincent CHAMBARLHAC, « L'orthodoxie marxiste de la SFIO, à propos d'une fausse évidence (1905-1914) », *Cahiers d'histoire- Revue d'histoire critique*, janvier/ mars 2011.

Vincent CHAMBARLHAC, « L'histoire des gauches en France, essai sur une nomenclature », *Revue électronique dissidences*[en ligne], Numéro 1- Printemps 2011, 24 mars 2011. Disponible sur Internet : http://revuesshs.u-bourgogne.fr/dissidences/document.php?id=232

Vincent CHAMBARLHAC, « L'histoire des gauches en France, essai sur une nomenclature », *Revue électronique dissidences*[en ligne], Numéro 1- Printemps 2011, 24 mars 2011. Disponible sur Internet : http://revuesshs.u-bourgogne.fr/dissidences/document.php?id=232

2010

Vincent CHAMBARLHAC, « Fragments du jeu académique postcolonial (à propos d'un collectif, l'Association pour la connaissance de l'histoire de l'Afrique contemporaine, ACHAC) », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, n° 12, septembre-décembre 2010, www.histoire-politique.fr

2008

Vincent CHAMBARLHAC, « 1914-13… Une mémoire brisée ? Entre marginalisation et fidélité, le combat des pacifistes de la Grande Guerre dans les années 30 », *Aden-Paul Nizan et les années Trente*, revue du GIEN, n° 7, octobre 2008, p. 37-58.

Vincent CHAMBARLHAC, « L'héroïsation. Représenter, nécessité du Rassemblement populaire », *Les Cahiers d'histoire*, n° 103, mars 2008, p. 55-75.

Vincent CHAMBARLHAC, « Le politique implicite, éléments de topographies », *Territoires contemporains*, n° 1, 2008.

Vincent CHAMBARLHAC, « Court voyage au pays des *Révoltes logiques*, *ou d'une part de l'effet 68 sur les sciences sociales* », *Dissidences* n° 5, avril 2008.

Vincent CHAMBARLHAC, « Reconstruire le socialisme icaunais, 1944-1947 », in *Les gauches dans l'Yonne*, Auxerre, Adiamos, octobre 2008, p. 145-160.

2007

« Lévi-Strauss en socialisme », *Les Cahiers d'histoire*, n° 101, juin 2007.

Vincent CHAMBARLHAC, « Jaurès en campagne (septembre 2006-avril 2007) », *Recherche socialiste*, n° 39-40, 2007.

« Georges Lefranc ou la construction d'une position historiographique », *Recherche socialiste*, n° 37, mars 2007.

2006

Vincent CHAMBARLHAC, « La SFIO et l'espace des dissidences de gauche autour de 1935 », *Recherche socialiste,* n° 34, mars /avril 2006.

2005

Vincent CHAMBARLHAC, « Marcel Martinet, une politique singulière de la lecture », in « Lecteurs et lectures en Bourgogne », Volume spécial des *Annales de Bourgogne,* 2005.

Vincent CHAMBARLHAC, « SHS versus socialisme ? Les écritures intellectuelles du socialisme français de la Belle époque *», Recherches socialistes* n° 29, avril 2005.

2004

Vincent CHAMBARLHAC, « L'Encyclopédie socialiste, une forme singulière pour une cause politique ? », *Genèses,* décembre 2004.

Vincent CHAMBARLHAC, « Un poète face à la Grande Guerre. *Les Temps maudits* de Marcel Martinet », *Cahiers d'Histoire,* n° 93, décembre 2004.

Vincent CHAMBARLHAC, « Maintenir la plaie de la guerre ouverte ? Les chroniques littéraires de *L'Humanité* (1918-1924). *Les Cahiers d'Histoire*, n° 92, septembre 2004.

Vincent CHAMBARLHAC, « La Grande Guerre, un objet éclaté ? », *Échelles,* mars 2004.

2002

Vincent CHAMBARLHAC, « Le trotskisme au regard de l'autre : essai de déconstruction d'une catégorie mentale », *Cahiers Léon Trotsky,* n° 79, décembre 2002, p. 71-82.

Vincent CHAMBARLHAC, « Écrire l'arrière, écrire l'envers de la guerre ? Sur Marcel Martinet et le pacifisme littéraire de la Grande Guerre », *Annales de Bourgogne.* Printemps 2002.

Vincent CHAMBARLHAC, « L'Avenir, revue du socialisme (1916-1918) », *Recherche socialiste* n° 21, décembre 2002, p. 73-84.

Vincent CHAMBARLHAC, « Le meeting de Saint Denis, contre la guerre, contre l'union sacrée (1935) », *Dissidences,* n° 11, mai 2002.

2000

Vincent CHAMBARLHAC, « Marcel Martinet devant Lucien Hérard. Regards croisés du militant et du médiateur culturel », *Les Cahiers d'Adiamos,* n° 2, 2000.

1999

Vincent CHAMBARLHAC, « D'une pièce de théâtre l'autre. Entre Paris et Moscou, quelles images du pouvoir sur scène ? », *Territoires contemporains, Bulletin de l'Institut d'Histoire Contemporaine,* CNRS UMR 5605, n° 7, 1999, p. 51-60.

Vincent CHAMBARLHAC, « Le refus de parvenir, une logique collective de la soustraction ? », *Les Cahiers d'Adiamos,* n° 1, 1999.

Chapitre d'ouvrages

2019

Vincent CHAMBARLHAC, Bertrand TILLIER, La patrimonialisation des affiches de Mai 68, in Philippe Poirrier (dir.), *Culture, médias, pouvoirs aux États-Unis et en Europe occidentale de 1945 à 1991, Textes et documents*, Dijon, EUD, 2019.

Vincent CHAMBARLHAC, Bertrand TILLIER, « Nouvelle figuration » et « figuration narrative », in Philippe Poirrier (dir.), *Culture, médias, pouvoirs aux États-Unis et en Europe occidentale de 1945 à 1991, Textes et documents*, Dijon, EUD, 2019.

2018

Vincent CHAMBARLHAC, « Moi je suis vigneron. Le terroir bourguignon fictionné », in Serge Wolikow, Olivier Jacquet (dir.), *Bourgogne(s) viticole(s),* Dijon, EUD, 2018.

Vincent CHAMBARLHAC, « Nommer un tableau… Les hésitations d'une correspondance, La voyante ou la somnambule », in Yves Sarfati (dir.), *La correspondance Courbet vingt ans après*, Dijon, Les presses du réel, 2018.

Vincent CHAMBARLHAC, « Au creux de l'éphémère. Jeu d'échelles, jeu d'imprimés de Paris à la campagne bourguignonne », in Florence Ferran, Olivier Belin, *Les éphémères et l'événement*, Paris, FMSH éditions, 2018.

2017

Vincent CHAMBARLHAC, Sonia DOLLINGER, « Un chroniqueur judiciaire, Noël Dorville et les procès Bolo, du bonnet rouge, l'affaire Malvy », in Vincent Chambarlhac, Bertrand Tillier (dir.), *Coups de crayons sur la IIIe République*, Dijon, Le murmure, 2017.

Vincent CHAMBARLHAC, « La manifestation Ferrer (1911) », in Vincent Chambarlhac, Amélie Lavin, Bertrand Tillier, *Jules Adler. Peindre sous la IIIe République*, Milan, Silvana editoriale, 2017.

Vincent CHAMBARLHAC, « Jules Adler, peintre dans la Grande Guerre », in Vincent Chambarlhac, Amélie Lavin, Bertrand Tillier, *Jules Adler. Peindre sous la IIIe République*, Milan, Silvana editoriale, 2017.

Vincent CHAMBARLHAC, « Ce n'est pas l'auteur qui parle, un pari éditorial de la SFIO en 1908 », in Laurence Giavarini, *Pouvoir des formes, écriture des normes*, Dijon, EUD, 2017.

2016

Vincent CHAMBARLHAC, « Édouard Vaillant et la Grande Guerre. Portrait d'un socialiste (août 1914-décembre 1915) », in Claude Pennetier, Jean-Louis Robert (dir.), *Édouard Vaillant (1840-1915) de la Commune à l'Internationale*, Paris, L'Harmattan, 2016.

Vincent CHAMBARLHAC, « Histoire(s) du petit chaperon rouge », in *Le petit chaperon rouge dans la Grande Guerre*, Paris, Éditions de l'amateur, 2016.

Vincent CHAMBARLHAC, « Art totalitaire », in Philippe Poirrier, Bertrand Tillier (dir.), *Aux confins des arts et de la culture. Approches thématiques et transversales XVIe-XXIe siècle*, Rennes, PUR, 2016.

2015

Vincent CHAMBARLHAC, « La Grande Guerre des urbanistes », in Philippe Poirier et *alii*, La Grande Guerre une histoire culturelle, Dijon, EUD, 2015.

2013

Vincent CHAMBARLHAC, « Georges Lefranc et l'écriture de « l'explosion sociale » », in Vincent Flauraud, Nathalie Ponsard, *Histoire et mémoire des mouvements syndicaux au XXe siècle*, Nancy, L'Arbre bleu, 2013.

2012

Vincent CHAMBARLHAC, « Le parti et ses archives. À distance de l'archive socialiste », in François Audigier, David Colon et Frédéric Fogacci (dir.), *Les partis politiques. Nouveaux regards*, Bruxelles, Peter Lang, 2012.

Vincent CHAMBARLHAC, « Nommer l'extrême gauche autour de 1937. Topique(s) de l'agrégation trotskiste », in Michel Biard (dir.), « *Extrême » ? Identités partisanes et stigmatisation des gauches en Europe (XVIIIe-XXe siècle),* Rennes, PUR, 2012.

2011

Vincent CHAMBARLHAC, « Des ouvriers écrivent, ont écrit… Une question esthétique pour un positionnement social ? », *Rencontres de littérature ouvrière*, Écomusée du Creusot, 2011.

Vincent CHAMBARLHAC, « Le Champagne et la Grande Guerre », in *Champagne ! De la vigne au vin*, Paris, Hazan, Mars 2011.

2008

Vincent CHAMBARLHAC, Romain DUCOULOMBIER (dir.)*, Les socialistes français et la Grande Guerre Ministres, militants, combattants de la majorité (1914-1918),* Dijon, EUD, 2008.

Vincent CHAMBARLHAC, « Les courants critiques du parti socialiste », in Antoine Artous et *alii*, La France des années 68, Syllepse, 2008.

2006

Vincent CHAMBARLHAC, La culture républicaine, in François Audigier et *alii*, *L'épreuve sur dossier au CAPES d'histoire-géographie*, Paris, Séli Arslan, 2006.

Vincent CHAMBARLHAC, « Les savoirs politiques sur le peuple », in Xavier Vigna, Jean Vigreux, Serge Wolikow, *Le pain, la paix, la liberté. Expériences et territoires du Front populaire*, Paris, Éditions sociales, 2006.

2005

Vincent CHAMBARLHAC, « L'honneur du banc d'infamie. Les procès du Piou Piou de l'Yonne », in « *Plutôt l'insurrection que la guerre ! », « L'antimilitarisme dans l'Yonne à la veille de la Grande Guerre*, Colloque Adiamos 89, Auxerre, Adiamos 89 / Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne, 2005.

2004

Vincent CHAMBARLHAC, « Un usage, une pratique : identité et historiens », in Antony Todorov, Serge Wolikow, Tayana Bouroudjeva, *Territoires et identités*, Sofia, MSH Paris et Ministère des Affaires Étrangères de la République Française, Nouvelle Université Bulgare, 2004.

2003

Vincent CHAMBARLHAC, « Culture ou littérature prolétarienne ? Henry Poulaille et Marcel Martinet, l'invention d'une tradition », in André Not, Jérôme Radwan, *Autour d'Henry Poulaille et de la littérature prolétarienne,* Aix, PUP, 2003.

« Culture de guerre et communisme : les syndicalistes révolutionnaires français (1917-1921) », in Wolikow Serge (Dir.), *Cultures communistes au XX*e *siècle,* Paris, La Dispute, 2003.

2002

« Donner la parole aux ouvriers : Henry Poulaille, Marcel Martinet », in Béroud Sophie, Regin Tania. *Le roman social. Littérature, histoire et mouvement ouvrier*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2002, p. 103-114.

1999

« Au miroir d'Octobre, un groupe d'écrivains (1917-1939) », in Drewski Bruno (dir.), *Octobre 1917. Causes, impact, prolongements,* Paris, PUF-Actuel Marx, 1999, p. 384-392.

Direction d'ouvrages

2018

Friedrich TAUBERT, Vincent CHAMBARLHAC, Véronique LIARD, Bertrand TILLIER*, Veilles de guerre. Précurseurs politiques et culturels de la Grande Guerre*, Lille, PU Septentrion, 2018.

Vincent CHAMBARLHAC, Bertrand TILLIER, Julien HAGE, *Le trait 68. Insubordinations graphiques et contestations politiques (1968-1977)*, Paris, Mazenod, 2018.

2017

Vincent CHAMBARLHAC, Bertrand TILLIER (dir.), *Coups de crayons sur la III*e *République*, Dijon, Le murmure, 2017.

Vincent CHAMBARLHAC, Amélie LAVIN, Bertrand TILLIER, *Jules Adler. Peindre sous la III*e *République*, Milan, Silvana editoriale, 2017.

2014

Vincent CHAMBARLHAC, Amélie LAVIN, Bertrand TILLIER, *Les Malassis. Une coopérative de peintres toxiques*, Paris, L'Échappée, 2014.

Vincent CHAMBARLHAC, Thierry HOHL, *1934-1936. Un moment antifasciste,* Paris, La Ville brule, 2014.

Vincent CHAMBARLHAC, Thierry HOHL, Bertrand TILLIER (ed), *Léon Rosenthal, Villes et villages français après la Grande Guerre*, in folio, 2014.

Vincent CHAMBARLHAC (ed), Préface à Marcel Martinet. *Les Temps maudits*, Dijon, Éditions Raison et passion, 2014.

Notices dans *Eclectiques XIXe siècle, Dole, Musée des Beaux-arts, 2014*.

2013

Vincent CHAMBARLHAC, Thierry HOHL, Bertrand TILLIER, *Léon Rosenthal. Militant, critique et historien d'art,* Paris, Hermann, 2013.

Vincent CHAMBARLHAC, Jean-Numa DUCANGE (dir.), La décennie 70 en France. Inflexion, retournement, restauration politique ?, *Dissidences*, vol. 13, 2013.

2012

Vincent CHAMBARLHAC, Thierry HOHL, Bertrand TILLIER, *Léon Rosenthal. Chroniques d'art de l'Humanité (1909-1917)*, Dijon, EUD, 2012.

Vincent CHAMBARLHAC, David HAMELIN (dir.), Les syndicalismes dans l'horizon révolutionnaire, *Dissidences*, vol. 12, 2012.

Vincent CHAMBARLHAC, Bruno DURAND, *Courbet ou la vérité dans l'art*, Poitiers, Sceren, septembre 2012.

Vincent CHAMBARLHAC (dir.), L'espace pernandais aux échelles de l'histoire, *Annales de Bourgogne,* tome 23, 2011 (parution mars 2012)

2006

Vincent CHAMBARLHAC et *alii, Les centres socialistes. Histoire documentaire du parti socialiste.* Tome 3 (1940-1969), Dijon, Éditions Universitaires Dijonnaises, mars 2006.

Vincent CHAMBARLHAC et *alii, La France socialiste. Histoire documentaire du parti socialiste.* Tome 4 (1969-2006), Dijon, Éditions Universitaires Dijonnaises, novembre 2006.

2005

Vincent CHAMBARLHAC et *alii, La Maison socialiste. Histoire documentaire du parti socialiste.* Tome 2 (1920-1940), Dijon, Éditions Universitaires Dijonnaises, octobre 2005.

Vincent CHAMBARLHAC et *alii, L'entreprise socialiste. Histoire documentaire du parti socialiste.* Tome 1 (1905-1920). Dijon Editions Universitaires Dijonnaises, mars 2005.

Georges UBIALLI, Vincent CHAMBARLHAC (dir.), *Construction disciplinaire de l'objet syndical,* Paris, L'Harmattan « Logiques sociales », 2005.

1995

Sophie CASSAGNES, Vincent CHAMBARLHAC, *L'âge d'or de la Forêt* Rodez, Éditions du Rouergue, 1995.

Organisation de journées d'études, colloques, séminaires

2018

Vincent CHAMBARLHAC, Julien HAGE, Mai 68 saisi par la photographie, Dijon, 27 avril 2018.

2017

Vincent CHAMBARLHAC, Julien HAGE, Colloque, Les formes brèves, de l'imprimé au numérique (XIXe-XXIe siècles), Université de Bourgogne, Amphithéâtre de la MSH de Dijon, 6-17 mars 2017.

Vincent CHAMBARLHAC, Amélie Lavin, Journée d'études, L'artification du vin et des vignerons, Dole, Musée des Beaux-arts, 17 février 2017.

Vincent CHAMBARLHAC, Valérie DUPONT, Journée d'études « Le patrimoine artistique à l'Université de Bourgogne-Franche-Comté », Dijon, 14 décembre 2017.

2016

Bertrand TILLIER, Vincent CHAMBARLHAC, Amélie Lavin « Peindre sous la IIIe République. Jules Adler et son temps », Dole, CGC, 28 et 29 janvier 2016.

2015

Bertrand TILLIER et Vincent CHAMBARLHAC (CGC), avec la collaboration de Sonia Dollinger (Archives municipales de Beaune) et Laure Ménétrier (Musée de Beaune, « Coup de crayon sur la IIIe République, 15/16 avril 2015.

2014

Vincent CHAMBARLHAC, Véronique LIARD, Fritz TAUBERT et Bertrand TILLIER, Veilles de guerre, Dijon TIL/CGC, 16/17 novembre 2014.

Bertrand TILLIER, Vincent CHAMBARLHAC, Colloque La Coopérative des Malassis, Dole, CGC, 6-7 février 2014.

2013

Vincent CHAMBARLHAC, Jean-Numa DUCANGE, Journée d'études, « *La décennie 70 en France. Inflexion, retournement, restauration politique ? »,* Dijon, 17 janvier 2013.

Vincent Chambarlhac, « S'inspirer de la matrice scolaire », Journée d'études, L'écriture de l'histoire de l'éducation : le biais du Parti socialiste. Problématisations et études, Dijon, CGC, 6 décembre 2013.

2012

Vincent CHAMBARLHAC*, La belle époque des brochures,* Journée d'études, 14 mars 2012.

Vincent CHAMBARLHAC, Journée d'études, L'espace pernandais à l'échelle de l'histoire », Enquêter, filmer : mettre en récit Pernand-Vergelesse, Dijon, MSH, 23 janvier 2012.

Bertrand TILLIER, Vincent CHAMBARLHAC, Thierry HOHL, *Léon Rosenthal (1870-1932), militant, critique et historien d'art,* Dijon, 22-23 novembre 2012.

2011

Vincent CHAMBARLHAC, Julien HAGE, séminaire (MSH Dijon), « Un siècle de formes brèves de l'imprimé.

Bertrand TILLIER, Vincent CHAMBARLHAC, « *Léon Rosenthal (1870-1932). Un parcours éditorial : des revues savantes au livre d'art* », Dijon, 22 septembre 2011.

Vincent CHAMBARLHAC, Journée d'études « *L'espace pernandais aux échelles de l'histoire* », Dijon, 19 janvier 2011.

2010

Vincent CHAMBARLHAC, Julien HAGE, Journée d'études, *La gauche et les réseaux du livre*, Dijon, 20 mai 2010.

Communications

Recherche

2018

Vincent CHAMBARLHAC, Pif peintre… (À l'heure où New York vola l'idée d'art moderne), MSH Dijon, 21 décembre 2018.

Vincent CHAMBARLHAC, De l'invention à la métropolisation des traditions. Un siècle de patrimonialisation viticole sur la côte de Beaune, Séminaire IDHES, Paris I, 7 décembre 2018.

Vincent CHAMBARLHAC, « du soumis à l'insoumise : le mouton (1968-1977), Mai 68 saisi par la photographie, Dijon, 27 avril 2018.

Vincent CHAMBARLHAC, « La peau de Paris. Autour des photographies de Patrick Lescure », conférence MSH Dijon, 7 juin 2018.

Vincent CHAMBARLHAC, Un merveilleux propagandiste… l'univers enfantin de la carte postale de la grande guerre (1914-1918), Économie de la carte satirique en temps de guerre (1914-1918), IDHES, 22 mai 2018.

2017

Vincent CHAMBARLHAC, « Hommage à Jacques Monod de Gottfried Honegger. Un cas de Vandalisme académique », Journée d'études « Le patrimoine artistique à l'Université de Bourgogne-Franche-Comté », Dijon, 14 décembre 2017.

Vincent CHAMBARLHAC, « La Sorbonne par elle-même », Les formes brèves de l'imprimé au numérique, colloque CGC, 16 mars 2017.

Vincent CHAMBARLHAC, *Exposer, le musée (de Dole) comme dispositif artificatoire des vignobles franc-comtois (1988), Journée d'études,* L'artification du vin et des vignerons, Dole, Musée des Beaux-arts, 17 février 2017.

2016

Vincent CHAMBARLHAC, Au creux de l'éphémère, « Les éphémères et l'évènement », Patrimeph, 13 février 2016, Paris, Archives nationales.

Vincent CHAMBARLHAC, *Un manifeste pour faire corps ? « L'Effort libre », 1910*, Atelier *«* À quoi servent les groupes dans les histoires du littéraire ? »*,* Dijon, 28 novembre 2016.

2015

Vincent CHAMBARLHAC, Sonia DOLLINGER, *Crayonner le procès du Bonnet rouge,* colloque « Coups de crayons sur la IIIe République », Beaune, Musée des Beaux-arts, 16 avril 2015.

2014

Vincent CHAMBARLHAC, Henri Drouot et la question du folklore, JE Henri Drouot, un historien dans la Cité, CGC Dijon, 14 octobre 2014.

Vincent CHAMBARLHAC, *L'Effort libre, une revue pacifico-littéraire*, Colloques Veilles de guerre, Dijon, CGC, 16-17 novembre 2014.

Vincent CHAMBARLHAC, « Les modes d'écriture de *Moi, je suis vigneron* », Beaune, MSH de Dijon, 24 novembre 2014.

Vincent CHAMBARLHAC, « L'Internationale de la propagande », 1914 L'internationale et les internationalismes face à la guerre, colloque international, SEJ, Paris, 24 mars 2014.

Vincent CHAMBARLHAC, « Des savoirs historiques au défaut de l'école ? », Colloque international « Quand les élèves racontent l'histoire », Lyon II, ECP, 20 mai 2014.

Vincent CHAMBARLHAC, La coopérative comme forme, *La Coopérative des Malassis*, colloque CGC/ Musée de Dole, 6-7 février 2014.

Vincent CHAMBARLHAC, « Je n'ai rien dit, j'ai montré. Les copiaus et l'espace scénique du vin autour de 1925, « Le vin et le lieu », Journées interdisciplinaires, MSH Dijon, 22-23 mai 2014.

Vincent CHAMBARLHAC, *Autour du corpus « Brochures de la Bibliothèque marxiste de Paris »,* Les sources de la pensée critique : regards sur les imprimés de l'époque contemporaine (1880-1970), Université de Rouen, 15 janvier 2014.

Vincent CHAMBARLHAC, Les majoritaires de guerre: l'après-coup d'un regard, séminaire ANR PAPRIK@2F, «Archives et histoire du communisme», Dijon, MSH, 11 juin 2014.

2013

Vincent CHAMBARLHAC, « de l'antimilitarisme à la guerre : Aristide Jobert », Vincent Chambarlhac, « L'Yonne dans la guerre (1914-1918), colloque Adiamos 89, 30 novembre 2013.

Vincent CHAMBARLHAC, Quand nommer scelle un échec : la deuxième gauche, Journée d'études, « *La décennie 70 en France. Inflexion, retournement, restauration politique ? »,* Dijon, 17 janvier 2013.

Vincent CHAMBARLHAC, « S'inspirer de la matrice scolaire », Journée d'études, L'écriture de l'histoire de l'éducation : le biais du Parti socialiste. Problématisations et études, Dijon, CGC, 6 décembre 2013.

2012

Vincent CHAMBARLHAC, Se retourner sur un imaginaire défait, les Révoltes logiques colloque « La presse alternative, entre la culture de l'émancipation et les chemins de l'utopie », Lyon, Cedrats, 21 janvier 2012.

Vincent CHAMBARLHAC, Les copiaus dans le *Journal de Beaune*, Intervention au colloque « Pour une approche interdisciplinaire de la presse de province (1840-1950 »), Besançon, IUFM, 11 mai 2012.

Vincent CHAMBARLHAC, « Ritualiser l'émotion antifasciste, la dynamique du front populaire… », Colloque « Raison d'agir », Poitiers, 13 avril 2012.

Vincent CHAMBARLHAC*, La tentation de la table rase épistémologique dans l'historiographie des années 1970, un vandalisme académique ?* , Intervention au séminaire « Vandales et vandalismes, Dijon, 1er février 2012.

Vincent CHAMBARLHAC*,* « Ce n'est pas l'auteur qui parle », *La belle époque des brochures,* Journée d'études, 14 mars 2012.

Vincent CHAMBARLHAC, « Georges Lefranc et l'écriture de l'explosion sociale », Histoire et mémoire des mouvements syndicaux au XXe siècle : regards croisés sur le Puy-de-Dôme et la France, Université de Clermont-Ferrand, 12 décembre 2012.

Vincent CHAMBARLHAC, « Un majoritaire de guerre », Léon Rosenthal (1870-1932), militant, critique et historien d'art, Dijon, Université de Bourgogne / Centre Georges Chevrier, 23 novembre 2012.

Vincent CHAMBARLHAC, Retour et recours à l'histoire ouvrière et socialiste, séminaire « Histoire, socialisme et éducation, 1830-1914 », Institut de la FSU, 28 mars 2012.

2011

Vincent CHAMBARLHAC, « « *Les deux cultures* ». L'histoire du socialisme dans l'affrontement partisan, Une clé réflexive pour saisir le socialisme d'avant Tours ? », *Séminaire Marx,* Paris Sorbonne, 10 décembre 2011.

Vincent CHAMBARLHAC*,* Une cause urbaine pour un intellectuel en guerre : Léon Rosenthal et la reconstruction des cités détruites, communication à la journée d'études, « *Léon Rosenthal (1870-1932). Un parcours éditorial : des revues savantes au livre d'art* », Dijon, 22 septembre 2011.

Vincent CHAMBARLHAC, « Des ouvriers écrivent. Une question esthétique pour un positionnement social ? », Rencontres « Littérature ouvrière », 1er avril 2011, Écomusée du Creusot, Le Creusot.

Vincent CHAMBARLHAC, « Nommer l'extrême gauche autour de 1937. Topique(s) de l'agrégation trotskiste » Intervention au colloque « Extrême » ? Identités partisanes et stigmatisation des gauches en Europe (XVIIIe-XXe siècle) Colloque international GHRIS, 2011.

Vincent CHAMBARLHAC, Quelle(s) mémoire pour quel(s) espace(s) ? La maison Jacques Copeau à Pernand-Vergelesses, journée d'études « *L'espace pernandais aux échelles de l'histoire* », Dijon, 19 janvier 2011.

Vincent CHAMBARLHAC, L'Histoire par le bas contre le récit national ? Séminaire La Fabrique du Commun, Lyon II, ECP, 7 octobre 2011. Disponible sur http://aggiornamento.hypotheses.org/692

2010

Vincent CHAMBARLHAC, *Histoire(s) d'un livre (Petit Pierre sera socialiste. 1913),* La Gauche et les réseaux du livre, Dijon, CGC, 21 mai 2010.

2009

Vincent CHAMBARLHAC, *Chassé-croisé ? Compétences militantes et compétences scientifiques dans le mouvement socialiste français (1905-1969),* communication à la journée d'études « Trajectoires : du militant politique / syndical à l'expertise scientifique en histoire et sociologie - Autour de l'histoire du mouvement ouvrier », 10 juin 2009.

2008

Vincent CHAMBARLHAC, L'orthodoxie marxiste de la SFIO (1905-1914), à propos d'une fausse évidence, Journée d'études, Traduire et diffuser les textes de Karl Marx et Friedrich Engels : approches internationales et historiques, Dijon, 28 mai 2008.

2007

Vincent CHAMBARLHAC, « *Une Bourgogne singulière ? Autour des contes bourguignons de Pierre Semard* » communication au colloque « Pierre Semard », Université de Bourgogne, jeudi 25 janvier 2007.

Vincent CHAMBARLHAC, « *L'engagement pacifiste comme fait social ? Une micro histoire de la Grande Guerre* », Intervention dans le cadre de la journée d'étude « L'engagement comme fait social », IHC, Ub CNRS 5605, le 21 février 2007.

Vincent CHAMBARLHAC, « *La part du jeu. Autour de la structuration intellectuelle du débat sur la colonisation* », Communication séminaire Mémoires inquiètes, UMR « éducation et politique », INRP-Lyon2, 10 janvier 2007.

2006

Vincent CHAMBARLHAC, Du désenchantement militant à l'expertise historique. À propos de Georges Lefranc, séminaire Entre science et expertise : les autres lieux du politique ?, Dijon, 1er mars 2006.

Vincent CHAMBARLHAC, « *Feue la SFIO (1905-1965). Autour d'une histoire documentaire du parti socialiste* », Intervention dans le cadre du séminaire CERPO / MSH Ub, Dijon, 29 mars 2006.

Vincent CHAMBARLHAC, « *Une nouvelle extrême gauche s'est-elle formée ? Front populaire et radicalité* », Communication en collaboration avec Thierry Hohl au colloque Front populaire. Choc et contre-choc, Université Paris I (CHS), lundi 5 décembre 2006.

Vincent CHAMBARLHAC, « *Histoire, mémoire, politique(s) de l'identité : à propos de la controverse coloniale* », Communication au colloque Histoire, mémoires, politique de l'identité, INRP / ENS, Lyon, jeudi 25 octobre 2006.

Vincent CHAMBARLHAC, « *Savoirs politiques sur le peuple et Front populaire* ». Communication au colloque international « Expériences et inscriptions du Front populaire. Militants, territoires et mémoires », Université de Bourgogne, jeudi 22 juin 2006.

2004

Vincent CHAMBARLHAC, « *L'honneur du banc d'infamie. Les procès du Piou Piou de l'Yonne* ». Communication au Colloque International « L'antimilitarisme dans l'Yonne à la veille de la Grande Guerre. Autour de Gustave Hervé et du Piou Piou de l'Yonne », Auxerre, 16 octobre 2004.

Vincent CHAMBARLHAC, « *L'honneur du banc d'infamie. Les procès du Piou Piou de l'Yonne* ». Communication au *L'historiographie de la SFIO avant Tours, remarques pour une histoire documentaire du socialisme français*. Intervention dans le cadre du Master « Mondes contemporains », Université de Bourgogne, 15 décembre 2004.

Vincent CHAMBARLHAC, « *L'honneur du banc d'infamie. Les procès du Piou Piou de l'Yonne* ». Communication au *Les chroniques littéraires de L'Humanité*. Intervention dans le cadre du Master « Mondes contemporains », Université de Bourgogne, 20 octobre 2004.

Vincent CHAMBARLHAC, « *L'honneur du banc d'infamie. Les procès du Piou Piou de l'Yonne* ». Communication au « *Réviser les origines du communisme français ? À propos d'une note de la Fondation Jean Jaurès* ». Communication à la journée d'étude de l'IHC UMR CNRS 5605 du 15 octobre 2004.

Vincent CHAMBARLHAC, « *L'honneur du banc d'infamie. Les procès du Piou Piou de l'Yonne* ». Communication au « *Sciences Humaines et sociales versus socialisme ? Les écritures intellectuelles du socialisme français à la Belle époque* ». Communication à la journée d'étude de l'IHC UMR CNRS 5605 du 25 juin 2004.

Vincent CHAMBARLHAC, « *L'honneur du banc d'infamie. Les procès du Piou Piou de l'Yonne* ». Communication au « *Paysage(s) de guerre* ». Communication dans le cadre du séminaire pluridisciplinaire « Le paysage des sciences humaines ». Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Bourgogne, février 2004.

Vincent CHAMBARLHAC, « *L'honneur du banc d'infamie. Les procès du Piou Piou de l'Yonne* ». Communication au « *Marcel Martinet, une politique singulière de la lecture* ». Intervention à la journée d'étude « Lecteurs et lectures en Bourgogne, du Moyen-Âge à nos jours ». *Annales de Bourgogne,* Université de Bourgogne, 17 janvier 2004.

2003

Vincent CHAMBARLHAC, *« Le mouvement socialiste. L'écriture d'un mouvement ? »* Communication au colloque international Les siècles des socialismes, Université de Bourgogne, 27-29 novembre 2003.

Vincent CHAMBARLHAC, *« L'encyclopédie socialiste : politique, signes de scientificité et culture de masse à la Belle Époque »* Intervention dans le cadre du séminaire *Histoire du mouvement ouvrier : possibles et alentours* organisé par l'IHC, 13 mai 2003.

Vincent CHAMBARLHAC, Participation à la table ronde *« Nation, École et culture »* Séminaire commun Maison des Sciences de L'Homme (Université de Bourgogne) / Rectorat de Bourgogne *« La démocratie comme patrimoine »,* 6 mai 2003.

Vincent CHAMBARLHAC, *Une mise en scène du second moment régionaliste, Henri Vincenot.* Intervention dans le cadre de la journée Henri Vincenot organisé par la Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Bourgogne, 24 janvier 2003.

2002

Vincent CHAMBARLHAC, Participation à la table ronde « la dimension politique des activités sociales ». Dans le cadre du colloque international « les autres lieux du politique » organisé à l'Université de Bourgogne les 27 et 28 septembre 2002 par la maison française d'Oxford et la MSH de l'Université de Bourgogne, 28 septembre 2002.

Vincent CHAMBARLHAC, Le trotskisme au regard de l'autre, Journée d'étude, L'histoire de l'extrême gauche française le cas du « trotskysme ». Une histoire impossible ?*,* Dijon, 5 juin 2002.

Vincent CHAMBARLHAC, « *Tentons l'expérience ! Les rubriques littéraires de la presse socialiste à l'épreuve du politique (1914-1924).* » Intervention dans le cadre du séminaire Histoire du mouvement ouvrier : possibles et alentours organisé par l'IHC, 13 novembre 2002.

Vincent CHAMBARLHAC*, Une source particulière pour l'histoire culturelle du politique : les chroniques culturelles.* Action incitative d'Internationalisation des sciences humaines et sociales « Histoire et documents. Sélection, gestion et utilisation des sources », organisée par le Centre G. Chevrier UMR 5605 et le Centre Gaston Bachelard EA 572, 28 avril 2002.

2001

Vincent CHAMBARLHAC, À rebrousse racines. La littérature régionaliste vue par l'École Émancipée, 1918-1939, Colloque Gaston Roupnel, Le temps des sciences humaines, Dijon, 13 décembre 2001.

Vincent CHAMBARLHAC, *S'inscrire dans l'opinion publique, Du pacifisme révolutionnaire du mouvement ouvrier français devant la Grande Guerre.* Intervention dans le cadre du séminaire *Histoire du mouvement ouvrier : possibles et alentours* organisé par l'IHC, 14 novembre 2001.

Vincent CHAMBARLHAC, *Un usage, une pratique de l'historien : identité et mémoire.* Intervention dans le cadre du séminaire *Identités et appartenances* organisé par l'IHC en collaboration avec la Nouvelle Université de Bulgarie (Sofia), 26 mars 2001.

Vincent CHAMBARLHAC, *La prison comme moments de l'écriture? Les écrits de Clermont d'Angelo Tasca (septembre-octobre 1944).* Intervention dans le cadre de la journée « Écritures de prison (2). Écritures contraintes » du séminaire de recherche de l'IHC pour l'année 2001, 14 mars 2001.

Vincent CHAMBARLHAC, *L'identité intellectuelle, une identité militante au bord du mouvement ouvrier.* Séminaire de DEA « Ordre et désordre dans les sociétés européennes de la protohistoire à l'époque contemporaine » dans le cadre du séminaire coordonné par le professeur Serge Wolikow, 31 janvier 2001.

Animation et organisation d'une demi-journée consacrée à l'apport des concepts de *culture de guerre* et de *brutalisation* pour l'histoire culturelle du mouvement ouvrier durant l'entre-deux-guerres. Travail dans le cadre du séminaire de recherche de l'IHC pour l'année 2000/ 2001. Deux interventions :

Vincent CHAMBARLHAC, *Essai de lecture des effets du tournant de 1934 sur la gauche révolutionnaire dans l'optique d'une culture de guerre.* Séminaire de recherche de l'IHC, 10 janvier 2001.

2000

Vincent CHAMBARLHAC, *Culture de guerre et communisme : le cas des syndicalistes révolutionnaires français (1914-1921).* Intervention dans le cadre du colloque international *Les Communismes du XXe siècle.* Dijon, Université de Bourgogne, 28 et 29 septembre 2000, 28 septembre 2000.

Vincent CHAMBARLHAC, *La première direction littéraire de L'Humanité communiste (1921-1923).* Séminaire de l'IHC. « Organisations ouvrières et mouvements sociaux » 3e journée : les intellectuels et la presse communiste. IHC. CNRS UMR 5605, 19 janvier 2000.

Vincent CHAMBARLHAC, *Donner la parole aux ouvriers. Le projet militant de l'École prolétarienne autour d'Henri Poulaille et de Marcel Martinet. (1918-1939).* Institut CGT d'Histoire sociale. Séminaire *Le roman social. Représentations littéraires, histoire et mouvement ouvrier,* 12 janvier 2000.

1999

Vincent CHAMBARLHAC, *Faut-il entrer au parti communiste ?, un débat de la Vie Ouvrière (1921).* Séminaire de l'IHC. « Organisations ouvrières et mouvements sociaux ». 1ère journée : Syndicalistes et politique. IHC. CNRS UMR 5605, 24 novembre 1999.

Vincent CHAMBARLHAC, *Lucien Hérard, promoteur du régionalisme culturel au sein des instances régionales : l'acculturation militante d'un poète engagé.* Journée d'étude « *l'engagement à l'échelle d'une vie. Lucien Hérard, du syndicaliste enseignant au médiateur culturel ».* IHC. CNRS UMR 5605, 19 mai 1999.

Vincent CHAMBARLHAC, *L'histoire culturelle en question.* Intervention dans le cadre du séminaire de maîtrise d'histoire contemporaine dirigé par M. le Professeur Serge Wolikow, janvier 1999.

1998

Vincent CHAMBARLHAC, *Les rubriques culturelles et artistiques de L'Humanité, une prétention avant-gardiste au bord du politique?* Séminaire autour de l'histoire du communisme. IHC, CNRS UMR 5605, 20 février 1998.

Vincent CHAMBARLHAC, *Le refus de parvenir, une attitude culturelle des intellectuels ralliés au mouvement ouvrier de la Belle Époque.* Colloque de l'Association de la Cause Freudienne. *Frontières et politiques,* 7 février 1998.

1997

Vincent CHAMBARLHAC, *1917-1939 : au miroir d'Octobre, un groupe d'artistes et d'écrivains français de la génération de 1910*. Colloque international *Octobre 1917, causes, impacts, prolongements*. Organisé conjointement par l'Université de Paris VIII, l'Université de Bourgogne, 14 novembre 1997.

Vincent CHAMBARLHAC, *La Nuit* de Marcel Martinet adaptée par V. Meyerhold sous le titre de *La terre cabrée*. Journée de *l'École doctorale Histoire et structure de l'imaginaire*, 25 avril 1997.

1996

Vincent CHAMBARLHAC, *La culture politique, leurre biographique? Une réaction émanant des milieux artistiques et littéraire devant l'affaire Victor Serge,* mai 1996.

Vincent CHAMBARLHAC, *L'anthologie poétique de L'Effort Libre, un manifeste ? (1911*). Séminaire *La construction des identités, le discours comme matériau*. IHC-CERPO, Université de Bourgogne, mars 1996.

Vincent CHAMBARLHAC, *Qu'est-ce que la méthodologie de l'histoire culturelle?* Intervention dans le cadre du séminaire de maîtrise d'histoire contemporaine dirigé par M. le Professeur Serge Wolikow. Février 1996.

Formation permanente des enseignants

2007

Vincent CHAMBARLHAC, Le totalitarisme, itinéraire d'un concept sur le siècle », intervention pour l'IUFM de Besançon, jeudi 22 février 2007. Disponible en version électronique site académique Dijon, Besançon.

2005

Vincent CHAMBARLHAC, « *L'histoire dans le primaire. Réflexions sur la secondarisation du cycle III* », animation du stage FSU 89, 4 novembre 2005.

Vincent CHAMBARLHAC, *En regard de la métropole. Enseigner la décolonisation dans l'horizon des débats*,* Intervention et animation dans le cadre du stage *la colonisation, renouveau historiographique (2)* organisé par l'IUFM de Bourgogne, novembre 2005. Disponible en version électronique site académique Dijon.

Vincent CHAMBARLHAC, « *Syndicalisme et engagement sur le siècle ».* Intervention et animation du stage organisé par la FSU 89, 25 mars 2005.

Culture républicaine et république coloniale (1879-1940), le bain colonial, Intervention et animation dans le cadre du stage *la colonisation, renouveau historiographique (1)* organisé par l'IUFM de Bourgogne, avril 2005. Disponible en version électronique site académique Dijon.

2004

Vincent CHAMBARLHAC, *Eisenstein fait écran.* Intervention dans le cadre du stage d'Histoire des Arts. IUFM de Bourgogne, 10 novembre 2004.

Vincent CHAMBARLHAC, *La Grande Guerre, un objet éclaté ?* Intervention et animation dans le cadre du stage *la Grande Guerre et la littérature* organisé par l'IUFM de Créteil, janvier 2004.

Vincent CHAMBARLHAC, *Façons de voir ? Le corps et la représentation du totalitarisme*. Intervention et animation dans le cadre du stage *Le totalitarisme, renouveau historiographique* organisé par l'IUFM de Bourgogne, janvier 2004. Disponible en version électronique site académique Dijon.

2003

Vincent CHAMBARLHAC, *La République, une nouvelle culture politique ?* Intervention et animation dans le cadre du stage *Le modèle républicain* organisé par l'IUFM de Bourgogne, novembre 2003. Disponible en version électronique site académique Dijon.

Vincent CHAMBARLHAC, « *Un regard d'historien sur l'animation culturelle* ». Conclusion à la journée « Animation artistique et culturelle », MJC de Chenôve / CMEA, 18 juin 2003.

Frontières, territoire, nations : le moment 14-18. Intervention et animation dans le cadre du stage *Territoires, frontières, nations* organisé par l'IUFM de Bourgogne, 16 et 17 janvier 2003. Disponible en version électronique site académique Dijon.

2002

Vincent CHAMBARLHAC, *L'histoire saisie par la peinture au XIXe siècle*. Intervention et animation dans le cadre du stage *Art et culture au XIXe siècle* organisé par l'IUFM de Bourgogne, 13 et 14 décembre 2002. Disponible en version électronique site académique Dijon.

Vincent CHAMBARLHAC*, L'historiographie renouvelée du premier conflit mondial* et *la question du totalitarisme dans l'historiographie en débat du communisme,* Interventions dans le cadre du stage Nouveaux regards sur l'historiographie du XXe siècle, organisé par l'IHC et la DAFI pour les professeurs d'histoire-géographie de l'académie de Dijon, 16 et 17 janvier 2002. Disponible en version électronique site académique Dijon.

SOMMAIRE

La fuite hors du temps **3**
Dire je comme historien… **5**
Chiffonnier 8
« Je déballe ma bibliothèque »… **11**
Une thèse 13
Se situer 18
Déballer ma bibliothèque 23
Les écritures du politique **27**
Jeux d'imprimés, « l'entreprise socialiste »... 31
Histoire documentaire, collage, montage. 38
Tel qui naît chiffonnier finit par être scribe ? 42
Le théâtre social d'un historien **45**
Enseignant *et* chercheur, *dire* et *faire*. 46
L'horizon des réseaux sociaux. 51
L'université : enseigner et participer aux tâches administratives 55
Quelle(s) histoire(s) écrire ? **61**
Penser par cas. Les majoritaires socialistes de guerre 63
Des lieux incertains… l'exposition 68
Habiter, l'espace des comédiens. 73
Bibliographie **79**
CV ABREGE **83**
Jurys, commissariats, publications, communications **83**
Participation aux jurys de thèse 83
Commissariat d'exposition 83
Publications 83
Organisation de journées d'études, colloques, séminaires 91
Communications 92